Fr. Poullain de la Barre.

805584

DE L'EXCELLENCE DES HOMMES, CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.

VELIN DE LYON
LES LAMBERT

A PARIS
Chez JEAN DU PUIS, ruë S. Jacques,
à la Couronne d'or.

M. DC. LXXV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LES HOMMES

SIXIÈME

PREFACE.

SI les femmes meritent à cauſe de la beauté qui leur eſt particuliere, que leur ſexe ſoit appellé *le beau ſexe* par excellence, la queſtion où l'on examine ſi elles ſont égales aux hommes, doit auſſi eſtre appellé la belle queſtion; n'y en ayant peut-eſtre pas de plus importante, de plus étenduë ny de plus curieuſe dans toute la ſageſſe humaine. Elle regarde tous les jugemens & toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, des femmes à l'égard des hommes, & des femmes entr'elles. On ne la peut bien traitter ſans ce qu'il y a de plus ſolide dans les ſciences, & elle ſert à decider de quantité d'autres queſtions curieuſes, principalement dans la Morale, la Iuriſprudence, la Theologie & la Politique, dont on ne peut parler librement dans un livre.

Ie ne dis point qu'elle eſt encore le fond de la belle galanterie; pour ne la pas décrier dans l'Eſprit de ceux qui mettent leur ſageſſe à condamner ce qu'ils n'entendent pas, & leur vertu à témoigner de l'éloignement pour les choſes qu'ils eſtiment le plus dans leur ame.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Ainſi ce ſujet doit eſtre au gouſt de tout le monde, n'y ayant perſonne qui ne puiſſe y prendre quelqu'intereſt; & je m'étonne qu'apres tant de menaces d'écrire contre l'égalité des ſexes, aucun ne l'ait fait encore, au moins pour répondre à l'attente que ces menaces avoient données.

C'eſt ce qui m'a porté à reprendre la plume pour faire ce Traitté de l'Excellence des hommes, non pour prouver qu'ils ſont plus excellens que les femmes, eſtant perſuadé du contraire plus que jamais, mais ſeulement pour donner moyen de comparer les deux ſentimens oppoſez, & de mieux juger lequel eſt le plus vray, en voyant ſeparément dans tout leur jour les raiſons ſur leſquelles ils ſont fondez. Et pour rendre ce parallelle plus entier, l'on a trouvé à propos de mettre dans cette Preface l'abregé d'une réponſe conſiderable aux authoritez de l'Eſcriture ſainte, que l'on rapporte dans la ſeconde partie de ce Traitté; cette addition ayant encore eſté jugée neceſſaire pour ne point multiplier les livres, pour faire un plus juſte volume, & pour donner aux femmes dequoy ſe deffendre fortement contre ceux qui ſe ſervent de l'Ecriture pour les mortifier.

Le ſentiment de l'égalité des ſexes eſt plus facile à établir par les regles de l'Ecriture que par celles de la Philoſophie, pourvû que dans l'une & dans l'autre on

ne

ne consulte point les préventions de l'enfance, & que l'on se serve de ses propres yeux pour découvrir la verité que l'on recherche : estant certain que ceux qui lisent l'Ecriture sainte exactement & sans préjugé, n'y trouvent rien qui leur donne lieu de croire que Dieu ait rendu les hommes plus parfaits & plus capables que les femmes ; ny par consequent que les uns soient à son égard plus nobles & plus estimables que les autres.

C'est ainsi, sans doute, qu'en ont usé quelques Peres de l'Eglise dont il ne sera pas inutile de toucher les témoignages en faveur de nôtre opinion pour montrer qu'elle n'est pas contraire à la sainte Theologie, puis que les grands Theologiens l'ont soûtenuë.

S. Clement d'Alexandrie est un de ceux qui s'en expliquent le plus clairement. *C'est* dit-il, *une chose inconteſtable parmy nous que les hommes & les femmes ſont de méme nature, & qu'ils ont par conſequent le méme pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Si ils ſont d'une autre nature ce ne peut eſtre qu'en apparence : car elle eſt la méme au fond. Ils ont le méme Dieu,* ajoûte-t'il ailleurs, *le méme Maiſtre qui eſt Ieſus-Chriſt, la méme Egliſe, les mémes eſperances, les mémes graces, les mémes choſes à apprendre & à faire pour leur ſalut ; outre que les mémes actions de la vie, tant du corps que de l'eſprit, leur* l. 1. Strom. l. 1. Pædag.

Fr. Poullain de la Barre.

805584

DE L'EXCELLENCE DES HOMMES, CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.

BIBLIOTHEQUE DU PALAIS DES LAMBERT

A PARIS
Chez JEAN DU PUIS, ruë S. Jacques,
à la Couronne d'or.

M. DC. LXXV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LES HOMMES

ET LES

PREFACE.

SI les femmes meritent à cauſe de la beauté qui leur eſt particuliere, que leur ſexe ſoit appellé *le beau ſexe* par excellence, la queſtion où l'on examine ſi elles ſont égales aux hommes, doit auſſi eſtre appellé la belle queſtion, n'y en ayant peut-eſtre pas de plus importante, de plus étenduë ny de plus curieuſe dans toute la ſageſſe humaine. Elle regarde tous les jugemens & toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, des femmes à l'égard des hommes, & des femmes entr'elles. On ne la peut bien traitter ſans ce qu'il y a de plus ſolide dans les ſciences, & elle ſert à decider de quantité d'autres queſtions curieuſes, principalement dans la Morale, la Iuriſprudence, la Theologie & la Politique, dont on ne peut parler librement dans un livre.

Ie ne dis point qu'elle eſt encore le fond de la belle galanterie; pour ne la pas décrier dans l'Eſprit de ceux qui mettent leur ſageſſe à condamner ce qu'ils n'entendent pas, & leur vertu à témoigner de l'éloignement pour les choſes qu'ils eſtiment le plus dans leur ame.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Ainsi ce sujet doit estre au gouſt de tout le monde, n'y ayant perſonne qui ne puiſſe y prendre quelqu'intereſt; & je m'étonne qu'apres tant de menaces d'écrire contre l'égalité des ſexes, aucun ne l'ait fait encore, au moins pour répondre à l'attente que ces menaces avoient données.

C'eſt ce qui m'a porté à reprendre la plume pour faire ce Traitté de l'Excellence des hommes, non pour prouver qu'ils ſont plus excellens que les femmes, eſtant perſuadé du contraire plus que jamais, mais ſeulement pour donner moyen de comparer les deux ſentimens oppoſez, & de mieux juger lequel eſt le plus vray, en voyant ſeparément dans tout leur jour les raiſons ſur leſquelles ils ſont fondez. Et pour rendre ce parallelle plus entier, l'on a trouvé à propos de mettre dans cette Preface l'abregé d'une réponſe conſiderable aux authoritez de l'Eſcriture ſainte, que l'on rapporte dans la ſeconde partie de ce Traitté; cette addition ayant encore eſté jugée neceſſaire pour ne point multiplier les livres, pour faire un plus juſte volume, & pour donner aux femmes dequoy ſe deffendre fortement contre ceux qui ſe ſervent de l'Ecriture pour les mortifier.

Le ſentiment de l'égalité des ſexes eſt plus facile à établir par les regles de l'Ecriture que par celles de la Philoſophie, pourvû que dans l'une & dans l'autre on

ne

ne consulte point les préventions de l'enfance, & que l'on se serve de ses propres yeux pour découvrir la verité que l'on recherche : estant certain que ceux qui lisent l'Ecriture sainte exactement & sans préjugé, n'y trouvent rien qui leur donne lieu de croire que Dieu ait rendu les hommes plus parfaits & plus capables que les femmes ; ny par consequent que les uns soient à son égard plus nobles & plus estimables que les autres.

C'est ainsi, sans doute, qu'en ont usé quelques Peres de l'Eglise dont il ne sera pas inutile de toucher les témoignages en faveur de nôtre opinion pour montrer qu'elle n'est pas contraire à la sainte Theologie, puis que les grands Theologiens l'ont soûtenuë.

S. Clement d'Alexandrie est un de ceux qui s'en expliquent le plus clairement. *C'est* dit-il, *une chose inconteſtable parmy nous que les hommes & les femmes ſont de méme nature, & qu'ils ont par conſequent le méme pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Si ils ſont d'une autre nature ce ne peut eſtre qu'en apparence : car elle eſt la méme au fond.* l. 1. Strom

Ils ont le méme Dieu, ajoûte-t'il ailleurs, *le méme Maiſtre qui eſt Ieſus-Chriſt, la méme Egliſe, les mémes eſperances, les mémes graces, les mémes choſes à apprendre & à faire pour leur ſalut ; outre que les mémes actions de la vie, tant du corps que de l'eſprit, leur* l. 1. Pædag.

ſont communes & ſemblables. Leur ſexe n'eſt different qu'en ce que les femmes épouſent des hommes, & les hommes épouſent des femmes. Mais il n'en ſera pas ainſi dans l'autre monde, dont la recompenſe n'eſt promiſe icy bas ny au maſle ny à la femelle en particulier, mais à tous deux en general, ſous le nom d'homme, qui leur eſt commun également.

S. Baſile ſe ſert des mémes raiſons, & preſque des mémes termes. *Les avantages de la nature*, dit-il, *ſont entierement égaux dans les hommes & dans les femmes, ſans aucune difference, & ils ont un pouvoir égal de bien faire. Il ne faut donc pas que les femmes diſent qu'elles n'ont point de force, & qu'elles ſont d'une condition inferieure à celle des hommes. Si elles ſont foibles ce n'eſt que dans le corps & nullement dans l'ame qui eſt le ſiege de la force, de la conſtance & de la vertu, en quoy ſouvent il n'y a point d'homme capable de les égaler.* Et quelques lignes aprés, ce grand homme ajoûte qu'il ne faut point du tout s'arréter au corps qui n'eſt que la couverture, pour ainſi dire, & le veſtement de l'ame, & qui pour étre un peu moins robuſte dans les femmes que dans les hommes, n'empéche pas que l'ame n'y ait le méme pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Or il faut remarquer que la vertu pour eſtre parfaite ſuppoſe la lumiere dans l'entendement & la force dans la volonté, pour ſe ſervir du corps comme d'un orga-

Hom. 10. Hexam.

ne

ne. Ce qui ſe trouve de la méme maniere dans les deux ſexes.

S. Ambroiſe aprés avoir remarqué que les actions des hommes & des femmes ne peuvent eſtre differentes, parce qu'ils ont la méme nature, le méme pouvoir & les mémes prerogatives, declare *qu'il ne faut point s'arréter à la difference du ſexe dans les choſes où il ne s'agit nullement de diſputer des avantages du corps, mais ſeulement de ceux de l'ame qui ne reçoit point de ſexe.*

Ie ne parle point de S. Hierôme, ny d'Origene, n'y ayant gueres de gens qui ne ſçachent l'eſtime qu'ils ont euë pour les femmes. Paſſons à l'Ecriture.

Le premier endroit où il eſt parlé des deux ſexes c'eſt à la fin du premier chapitre de la Geneſe en ces termes. *Dieu forma l'homme à ſon Image; & il le forma maſle & femelle, & leur dit, croiſſez, multipliez, rempliſſez la terre, cultivez-la, ſoyez les ſeigneurs & les maiſtres des poiſſons, des oiſeaux, & de tous les animaux.* *Examen du 1. chap de la Geneſ. v. 27.*

Quand ce paſſage auroit eſté dreſſé exprés pour prouver l'égalité, il ne pouvoit eſtre ny plus fort ny plus formel. Le mot *d'homme* y convient également au maſle & à la femelle comme preſque dans tout le reſte de l'Ecriture, ſans que l'on puiſſe rien montrer qui oblige de l'attribuer à l'un ſelon une idée plus excellente qu'à l'autre. Et dans les rencontres où il ſignifie

le masle en particulier, ce n'est que suivant l'usage qui donne au masle le nom de toute l'espece.

En effet soit que l'on definisse l'homme un animal capable de raison, ou bien une creature faite à l'Image de Dieu, cette definition convient aux deux sexes sans aucune difference, l'un & l'autre estant capables des mémes fonctions de corps & d'esprit, compriſes dans l'idée generale de l'homme ; & le principe de connoistre, de vouloir & d'agir, parquoy nous ressemblons à Dieu, n'estant pas moins parfait dans les femmes que dans les hommes.

Hom. 10. in Hexā. C'est la pensée de S. Basile lors qu'il explique ces paroles, *Dieu les fit à son Image. Celuy qui a écrit l'histoire de la Genese*, dit-il, *craignant que l'ignorance ne fist croire que par le mot d'homme il eust voulu seulement entendre le masle, lors qu'il dit que Dieu crea l'homme à son Image, il a mis aussi-tost ensuite, il le fit masle & femelle, tout ce qui peut faire comprendre qu'une creature a esté faite à l'Image de Dieu ne se trouvant pas moins dans la femme que dans l'homme.*

Cap. 25. de opific. *Ie croy*, dit S. Gregoire de Nysse, *que ces paroles*, Dieu fit l'homme à son Image, *regardent tous les hommes en general, puisqu'en Iesus-Christ, selon l'Apostre, il n'y a ny masle ny femelle. Il faut qu'il y ait en nous deux parties dont l'une a esté destinée*

pour

pour repreſenter l'Image de Dieu, & l'autre pour eſtre le ſujet de la difference des ſexes. Et lors que l'Ecriture nous apprend que Dieu a fait l'homme à ſon Image, cela ſe doit entendre de la partie divine qui eſt en nous capable d'intelligence & de raiſon, & qui ne reçoit point la difference des ſexes; mais nullement de la partie deſtituée de raiſon qui eſt diſtinguée par le ſexe : Et cette grace que Dieu nous a faite, regarde toute l'eſpece en general & également, parce que l'Eſprit eſt en tous de la méme façon.

Cela fait voir encore la mépriſe de quelques Theologiens modernes, qui pour rabaiſſer les femmes ont prétendu qu'elles n'eſtoient pas les Images de Dieu comme les hommes, & que c'étoit le ſentiment de ſaint Paul. Voicy ſes propres mots. *L'homme eſt l'Image & la gloire de Dieu, & la femme eſt la gloire de l'homme. Car l'homme ne vient pas de la femme, mais la femme vient de l'homme.* Eſt-ce là dire que la femme n'eſt pas l'Image de Dieu ? Si elle l'eſt de l'homme, parce qu'elle vient de luy, elle l'eſt de Dieu par conſequent, comme le ſont les enfans quoy qu'ils viennent de leurs peres. L'Apoſtre ne dit point que la femme ſoit l'image de l'homme, mais ſeulement ſa gloire, ce qui eſt bien different. Car elle ne ſeroit pas pour cela ſon Image ; comme toutes les creatures ne ſont pas les images de Dieu, quoy qu'elles ſoient ſa gloire & ſes ouvrages. 1. Cor. 11. 7.

Que ſi les femmes ne ſont pas les Images de Dieu, parce que la premiere vient de l'homme, il n'y a qu'Adam qui ait eſté l'Image de Dieu, parce que tous les autres hommes viennent des femmes. Et ſi la femme eſt l'Image de l'homme & moins noble que luy parce qu'elle vient de luy, tous les hommes ſont par la méme raiſon les Images des femmes, & moins nobles qu'elles.

La raiſon de tout cela eſt que l'eſſence de l'Image ne conſiſte pas dans la maniere dont elle a eſté faite, mais dans les traits & les caracteres qui la rendent ſemblable à la choſe qu'elle repreſente. Or les caracteres de la divinité ſe trouvent dans les femmes comme dans les hommes: pouvant encore arriver comme eux à cette reſſemblance d'action qui fait l'éclat du Chriſtianiſme, & qui rend les Crétiens les Images de Dieu par excellence au deſſus du reſte des
Mat. 5. hommes, en imitant la ſainteté & la perfection de Dieu méme, c'eſt à dire en perfectionnant leur intelligence & leur eſprit, en reglant leurs deſirs & leurs actions par les maximes que leur propoſe l'Evangile, & ſur le modelle de la conduite de Dieu qu'il leur donne pour exemple de la leur.

Dans le ſentiment de ceux qui tiennent que c'eſt par la domination que Dieu nous a donnée ſur toutes les choſes du monde que nous ſommes ſes images, les

femmes.

femmes le ſont encore auſſi parfaitement que nous, Dieu leur ayant donné cette domination auſſi entiere & auſſi abſoluë qu'à nous lors qu'il dit au maſle & à la femelle, *rendez-vous maiſtres de la terre, je vous donne tout ce qu'elle porte pour vous nourrir & vous conſeruer.* Gen. 1. 28 En effet cét empire, cette domination que nous poſſedons, n'étant autre choſe que le droit & le pouvoir d'uſer de tous les biens de la terre, pour remplir les beſoins que nous en avons, & ces beſoins ſe trouvant également dans les deux ſexes, le droit de s'en ſervir n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre. Voilà pour ce qu'il y a dans le premier chapitre de la Geneſe. Paſſons au ſecond.

DIEV, dit l'Ecriture, *ayant tranſporté le premier homme dans un lieu delicieux pour le cultiver & le garder, & ne trouvant pas bon qu'il fuſt ſeul, reſolut de luy donner une aide qui luy fuſt ſemblable*; *ou* pour mieux dire, *une compagne de méme nature pour l'aſſiſter. Et l'ayant endormy d'un profond ſommeil, il en tira une coſte dont il forma une femme. Et la luy ayant preſentée, voilà, dit Adam, un os de mes os, la chair de ma chair, & elle ſera appellée d'un nom qui marquera ſon origine, & qu'elle a eſté tirée de l'homme.* *Examen du 2. chap. de la Geneſe* 15. 18. 21. *Virago*

On ne voit pas là un mot d'inégalité ny de dépendance. Il eſt vray qu'Adam a eſté creé le premier; mais ſi c'eſt un avantage il

ne

ne regarde que luy seul, & il est contrebalancé par l'honneur que Dieu fit à Eve de la créer dans le paradis terrestre, le temps & le lieu estant des rapports purement exterieurs qui ne mettent ni ne supposent aucune excellence dans les choses; autrement les bestes eussent esté plus nobles qu'Adam, leur creation ayant precedé la sienne; les ainés seroint plus excellentes que leurs cadets, les peres & les meres plus excellens que leurs enfans, en un mot tous ceux qui auroient plus d'âge que les autres.

Ce qui fait croire que Dieu a commencé par les masles, comme ayant pour eux plus d'estime que pour les femelles, c'est que l'on juge de sa conduite & de ses veües par celles des hommes qui aiment & favorisent d'ordinaire les ainez plus que les cadets, & les garçons plus que les filles; quoy que cette preferance ne vienne souvent que du caprice & de la coutume.

Que si l'on demande pourquoy donc Dieu a commencé par les hommes plûtost que par les femmes, il faut répondre simplement, qu'il l'a voulu de la sorte, ne nous en ayant point marqué de raison dans l'Ecriture. Car il faut éviter en cette rencontre comme en mille autres la temerité de ceux qui pour authoriser leurs phantaisies, les attribuent à Dieu, en disant qu'il a voulu faire les choses pour les raisons

qu'ils

qu'ils ſe forgent, quand ils n'en trouvent point dans l'Ecriture, ſoit qu'il n'en ait ou non.

De ſorte que puiſqu'elle ne nous dit point pourquoy Dieu en a uſé ainſi, & qu'elle avertit que l'homme & la femme ſont les Images de Dieu, ſans que nous voyïons en cela de difference entr'eux, ne diſons point qu'il eſtime l'un plus que l'autre.

Mais replique-t'on, non ſeulement Eve eſt venuë aprés Adam; elle eſt encore venuë de luy, ayant eſté formée d'une de ſes coſtes. Il eſt vray. Mais je diray de meſme; Adam a eſté creé apres la bouë, il eſt ſorty de la bouë & du limon de la terre; ainſi la terre & la bouë ſont plus nobles que luy. Et ſi je veux raiſonner par convenance, c'eſt-à-dire, par des raiſons imaginaires, je diray à mon tour, Dieu a creé la premiere femme dans un lieu plus remarquable qu'Adam, & a formé ſon corps d'une matiere plus dure & plus forte, & méme plus noble, puis que c'eſtoit d'une coſte d'homme, au lieu qu'Adam n'a eſté fait que de bouë, pour nous apprendre que les femmes ſont plus excellentes que les hommes. Que repondroient les faiſeurs de convenances.

S'ils diſent à leur ordinaire, Dieu n'a pas voulu former la femme de la teſte de l'homme, de peur qu'elle ne s'égalaſt à luy, ny de ſes pieds, de peur qu'il ne la mépri

mepriſaſt trop, mais de ſon coſté, pour luy montrer q'elle le doit conſiderer comme ſon chef & ſon maiſtre? une femme les arrêteroit tout court, en leur demandant où ils ont pris de ſi belles raiſons? & elle pourroit ajoûter que Dieu tiré Eve du coſté d'Adam, pour leur apprendre qu'ils devoient aller de pair & coſte à coſte l'vn de l'autre. Cela eſt bien plus naturel? autre que cela ne regarde qu'Eve, les autres femmes ne devant rien à leurs maris pour leur naiſſance, & ne prétendant pas eſtre d'une nature plus parfaite que leurs enfans, quoy qu'elles contribuent à leur production bien autrement que ne fit Adam à celle de ſa femme.

De plus, Eve, telle qu'elle fuſt pouvoit auſſi bien eſtre creée la premiere, fournir une coſte pour ſon mary, & celuy-cy luy eſtre donné comme un aide ſemblable à elle, ſans que l'on puſt conclure pour cela qu'il fuſt d'une nature moins excellente, ni que luy & ſes deſcendans deuſſent eſtre dans la dépendance des femmes.

La qualité d'aide n'emporte ny dépendance ny inégalité. Les Princes ſont les aides de leurs Sujets, & les Sujets le ſont de leurs Princes nous le ſommes tous les uns des autres dans la ſocieté; Dieu meſme eſt ſouvent appellé noſtre aide & noſtre ſecours; Adam eſtoit aide de ſa femme, comme elle eſtoit le ſien, & comme les femmes

& les hommes le ſont reciproquement, eſtans de méme nature, & également neceſſaires l'un à l'autre. Car un homme ſeul ny une femme ſeule ne ſuffiſent pas pour produire leurs ſemblables, ſelon ce paſſage, *Il n'eſt pas bon*, ou *Il ne faut pas que l'homme ſoit ſeul, donnons luy une perſonne ſemblable à luy*, ou *de méme nature que luy pour l'aſſiſter*. Ainſi c'eſt ſans fondement & ſans profit que l'on dit d'ordinaire aux femmes qu'elles ſont pour les hommes, puiſque les hommes ſont pareillement pour elles, n'y ayant qu'Eve au plus que l'on puiſſe dire avoir eſté faite pour ſon mary, au ſens du vulgaire; outre que c'eſt l'ordinaire d'avoir une idée plus avantageuſe de celuy qui aide que de celuy qui eſt aidé, parce que celuy-cy a beſoin de l'autre, & en depend dans le ſecours qu'il reçoit.

Examen du 3. chap. de la Geneſe v. 1.

Le ſerpent s'addreſſant à Eve dans le jardin de delices, pourquoy, luy dit-il, Dieu vous a-t'il deffendu de manger de tous les arbres de ce lieu? Elle luy répondit, qu'ils pouvoient manger de tous, excepté de celuy qui eſtoit au milieu, ſur peine de la mort. Le ſerpent luy repartit qu'ils ne mourroient point, & que Dieu ne leur avoit fait cette deffenſe que parce qu'il ſçavoit bien qu'auſſi-toſt qu'ils en auroient mangé, leurs yeux s'ouvriroient, & qu'ils deviendroient comme des Dieux, connoiſſans le bien & le mal.

De sorte que la femme voyant que ce fruit estoit beau, & bon à manger, elle en prit, & en ayant mangé, elle en presenta à son mary qui en mangea pariellement . . .

Ver. 16. *Après cela le Seigneur s'adressant à Eve, luy dit, Ie multiplieray vos peines, vous serez sous la puissance de vostre mary, & il dominera sur vous.*

Ceux qui se seruant des dernieres paroles pour mõtrer que les fẽmes sont inferieures aux hommes; & qu'elles leur ont toutes esté assujetties à cause du peché de la premiere, ne sçauent peut-estre pas que ces mots *vous serez sous la puissance de vostre mary & il dominera sur vous*, ne se trouvent que dans la Vulgate, au lieu de quoy les versiõs faites sur l'Hebreu comme celles de Vatable & de la Polyglotte receuës de tous les sçavans portent ainsi. *Vous enfanterez avec douleur, & cependant vous aurez toûjours un desir qui vous fera rechercher vostre mary.*

Il est encore de la derniere consequence d'observer que l'Apostre ne s'est point du tout servi de ce passage lors qu'il exhorte les femmes avec tant de chaleur à demeurer soûmises à leurs maris, ce qui seroit bien plus fort que les raisons qu'il leur propose & que nous examinerons ailleurs.

Quoy que ces deux observations soient assez solides pour renuerser entierement le fort de nos aduersaires, je veux biẽ supposer

avec

avec eux ce passage tel qu'ils le prennent. Mais je leur demande ce qu'ils en prétendent faire. Montrer que les femmes sont moins parfaittes que nous? l'Ecriture ne dit pas un mot de perfection en cét endroit. Qu'elles sont inferieures & dépendantes? nous avoüons qu'elles le sont. Mais les enfans dépendent de leurs peres & meres? les Sujets de leurs Princes? nous dependons les uns des autres, en sommes-nous moins parfaits, Nullement.

Ce passage ne regarde au plus que les femmes mariées. Que dirons-nous de celles qui ne le sont pas? Et quelque sens qu'on luy donne, comment prouveroit-on qu'il ne comprenne d'autres que la premiere à qui il s'adresse uniquement; Il est vray qu'il semble que depuis Adam les masles ont toûjours joüi de la preéminence. Mais il suffit pour cela qu'il leur en ait donné l'exemple, de qulque maniere qu'il l'ait acquise. Et ils l'ont conservée iusques à present, comme nous voyons qu'une mesme race se conserve le sceptre dans une Royaume, pendant qu'il n'arrive point de revolution qui le fasse changer de main.

Venons au fond. Si ces paroles *Vous serez sous la puissance de vostre mary* &c. signifient que les femmes ont esté mises dans la dependance des hommes, cela fait pour nous; car il s'ensuit que sans cette cõdam-

nation & auparavant, un sexe ne dépendoit point de l'autre ; qu'il n'en dependroit point sans le peché d'Eve, & qu'il n'en depend presentement que parce que Dieu l'a ordonné de la sorte, non pas à cause de l'inegalité qui est entr'eux, mais en punition d'une faute commise par une femme, où un homme est tombé avec elle, ce qui marque une foiblesse égale. Or selon la maxime du droit, *l'exception confirme la regle*. C'est à dire, que si les femmes sont devenuës dependantes, par un Arrest particulier prononcé contr'elles, il faut conclure qu'elles ne le sont point par les regles genetales de la nature, puis qu'elles ne le deviennent que par accident & par une loy pretenduë.

Ie dis une loy pretenduë ; parce que ce n'en est pas une en effet, ce passage *vous serez sous la domination*, &c. n'estant point conçu dans la forme ordinaire des loix divines, qui est d'estre imperatives & accompagnées de menaces contre ceux qui y contreviendront. Celles qui ne se marient point en sont dispensées quoi qu'elles soient de la race & du sexe d'Eve aussi bien que les autres. Combien de Dames qui prenant des maris d'une qualité au dessous de la leur ne leur ont point esté soûmises? Combien de Princesses, qui bien loin d'être sous la puissance des hommes, ont eu au contraire des Royaumes, des Empires entiers

entiers sous la leur, & ont exercé sur les hommes vne authorité sans comparaison plus grande que celle que les maris prennent sur leurs femmes ; Elles ne dépendent pas toutes également de leurs maris, les unes plus, les autres moins, selon les climats & les coûtumes, en Europe bien moins qu'en Afrique & en Asie. Ce qui montre bien évidemment qu'il n'y a que la coutume & les loix des hommes qui ayent mis les femmes sous leur puissance; & que s'il dépend d'eux, comme on le void, d'étendre & de resserrer cette puissance, il en dépend pareillement de l'abolir tout à fait, sans contrevenir en cela aux ordres de Dieu.

CEVX qui soûtiennent que la premiere femme a esté assujettie à son mary en punition de son peché, ne prennent pas garde que leur opinion est encore sujette à des inconveniens qui combattent directement l'idée que l'Ecriture nous donne de la justice de Dieu, en nous apprenant qu'il punit les hommes à proprotion du mal qu'ils commettent ; en sorte que le plus criminel recoit toûjours le châtiment le plus rigoureux.

ON ne peut pas nier qu'Eve ne fust moins coupable qu'Adam. Elle estoit femme, & par consequent plus foible, selon l'opinion commune, & ainsi plus excusable. Ce n'estoit point elle, mais Adam qui avoit receu de Dieu la deffense. Elle resista

au demon, & Adam ne resista point. C'est pourquoy le premier peché est imputé à Adam par les Theologiens. Ce fut à luy que Dieu s'adressa d'abord aprés sa chutte, ce fut luy qu'il railla d'vne maniere si piquante, lors que l'ayant reuestu d'une peau, il luy dit, *Voilà Adam qui est devenu semblable à nous.* Et il semble que ce n'a esté qu'à cause de luy que sa compagne fut chassée du paradis terrestre, l'Ecriture ne nommant que luy dans cette sortie. *De peur qu'Adam ne mange encore de l'Arbre de vie, & qu'il ne viue éternellement; Dieu le fit sortir du jardin de volupté.*

Gen. 5.

Cependant Eve eust esté la plus malheureuse, puis qu'outre la necessité de mourir qui luy estoit devenuë commune avec Adam, celle eust encore perdu sa liberté, en passant sous sa puissance. Car c'est ainsi que le vulgaire conçoit la dépendance.

Adam au contraire, eust esté comme recompensé de sa desobeïssance; & eust eu sujet de s'en réjoüir, voyant qu'il acqueroit ainsi le droit de dominer sur une personne qui estoit son égale auparavant. Et il n'est gueres vray semblable que Dieu lui ait donné vn avantage dont l'usage demande beaucoup de sagesse & de raison, au moment qu'il venoit de pecher si honteusement contre l'une & l'autre.

Cela montre encore que c'est vne illusion d'enfant, de dire que le Diable

s'eſt adreſſé d'abord à Eve comme à la plus foible. C'eſt luy attribuer noſtre préjugé, comme nous l'attribuons à Dieu dans les deſſeins que nous nous imaginons qu'il a eus.

MAIS encore, en quoy conſiſte cette domination qu'il a donnée au premir homme & à ſes deſcendans? La domination eſt proprement le pouvoir & le droit que nous avons de faire ſeruir une choſe à toute ſorte d'uſages. Comment montreroit-on qu'Adam eſtoit plus maiſtre de ſa femme par l'ordre de Dieu, que ſa femme n'eſtoit maiſtreſſe de luy? nous ne ſomme maiſtres que de deux choſes, de nous meſmes & des biens exterieurs qui nous ſont neceſſaires pour la conſeruation de la vie, parceque nous ne poſſedons que cela. Or tous les Sages ont reconuu avec S. Paul que le mary & la femme ont un pouvoir reciproque ſur la perſonne l'un de l'autre. Et l'Ecriture ne nous dit point qu'Eue ſoit déchuë non plus que ſon mary de l'empire que Dieu leur avoit donné conjointement ſur tous les biens de la terre, ni qu'elle fuſt obligée de dépendre de luy dans l'uſage de ces biens-là. Les femmes parmy nous ne dependent pas non plus en cela de leurs maris, mais ſeulement dans la diſpenſation du bien de la communauté? encore ſelon les conventions particulieres, & plus ou moins ſelon les pays & les Coûtumes differentes.

LE

Le mot de dominatiõ emporte une authorité egale, 1° A celle que Dieu poſſede ſur les creatures, lors que l'Ecriture dit qu'il en eſt *Dominus.* le Seigneur, c'eſt-à-dire, qu'il a un domaine abſolu ſur elles. 2° A celle que les hommes ont ſur les animaux, & qui eſt marquée par ces paroles, *Dominez ſur les poiſſons*, &c. 3° A celle que les Princes de la terre exercent ſur leurs ſujets, & que Ieſus-Chriſt entẽdoit lors qu'il deffendit à ſes Apoſtres de vouloir dominer comme les Princes. 4° A celle que les maiſtres ont ſur leurs eſclaues, leurs valets, & leurs vaſſaux, quand on les *Domini.* appelle Seigneurs. Or comme d'un coſté on ne peut montrer à quoy Dieu a reduit cette domination pretenduë des maris, & que de l'autre coſté il ſeroit ridicule de vouloir qu'elle fuſt ſemblable à celle de Dieu ſur ſes creatures; des Princes ſur leurs ſuiets, des maiſtres ſur leurs eſclaues, des peres & des meres ſur leurs enfans, on a lieu de conclure qu'ils n'en ont point d'autre que celle qu'ils ſe veulent attribuer.

POVR l'éclairciſſement des difficultez qu'on peut avoir là deſſus, il eſt bon de remarquer qu'il y a deux ſortes de ſuperiorité, l'une de volonte & de puiſſance quand on peut obliger les autres à faire ce que l'on veut; l'autre, d'eſprit & de lumiere, lors que l'on en a aſſez pour la conduite d'autruy. Pour ce qui eſt de la premiere, il n'y a proprement que Dieu qui la poſſede, parce qu'il

qu'il eſt le ſeul Souverain, duquel nous dependons tous ſans exception. Et ce qui eſt cauſe qu'un homme n'eſt point ſoûmis naturellement à la volonté d'un autre homme, c'eſt que leur volonté eſtant également étenduë, intereſſée & aveugle, & ayans tous un droit égal ſur toutes choſes, il n'y a pas de raiſon pourquoy l'un dépendroit plûtoſt que l'autre. Ainſi les femmes ſont autant exemptes que nous de cette domination de volonté, puis qu'elle leur appartient autant qu'à nous? ſi ce n'eſt que quittant la raiſon pour employer la force, en quoy nous pourrions les ſurpaſſer, nous vouluſſions les aſſujettir, comme on aſſujettit les beſtes.

QVANT à la ſuperiorité de lumiere & d'eſprit, la nature ne l'a pas miſe en un ſexe plûtoſt qu'en l'autre, puis que les hommes en venant au monde n'apportent pas plus de diſpoſition pour les ſciences que les femmes.

OR bien loin de croire que Dieu ait donné aux maſles la ſuperiorité de puiſſance & d'empire, nous ne la concevons en Dieu meſme que parce qu'elle eſt jointe en luy à une ſouveraine ſageſſe qui ne nous permet pas de penſer qu'il puiſſe rien vouloir que ſagement: mais elle ne ſe trouve jamais toute ſeule dans les hommes ſans deſordre ni injuſtice; l'authorité méme des Princes n'étant raiſonnable & legi-

time

time que quand elle eſt accompagnée de ſageſſe & de prudence, & qu'ils employent la force pour ramener à la raiſon ceux qui s'en ſont écartez.

OR comme il n'eſt pas permis aux hommes d'employer la force à l'égard de leurs femmes; n'y ayant guere d'Etat bien poliſſé où les voyes de fait ne ſoient deffenduës, toute noſtre authorité naturelle ſe reduit au pouvoir de la raiſon, & appartient également aux deux ſexes. Et cela eſt tres-aiſé à comprendre, ſi l'on obſerue que l'authorité publique & particuliere n'a pour but que de declarer à ceux qui y ſont ſoûmis, ce que la raiſon veut qu'ils faſſent, & nullement de les aſſujettir à la volonté de ceux qui le font connoiſtre, n'étans que les organes de la raiſon. C'eſt pourquoy lors que nous ſommes capables de raiſon, & que les commandemens que l'on nous fait y ſont conformes, ce n'eſt pas à celuy qui commande que nous obeïſſons, c'eſt à noſtre propre raiſon qui eſt avertie de ſon devoir, & nous devons agir en ces rencontres, comme ſi en meditant ſur noſtre devoir, ce que nous ſommes obligez de faire nous eſtoit venu dans l'eſprit. Auſſi les ſages ne reconnoiſſent que la raiſon au deſſus d'eux: Et lors qu'ils obeïſſent à ce qu'on leur ordonne, s'il y a de la raiſon, c'eſt à la raiſon qu'ils obeïſſent; & s'il n'y a point de raiſon, en obeïſſant ils ne laiſſent pas de ſuivre la

raiſon

raiſon qui leur fait entendre la neceſſité qu'il y a de ceder à la coûtume & au plus fort, & de s'accommoder à la foibleſſe d'autruy.

SELON ce principe, mettant la coûtume à part, les hommes & les femmes ſont également ſous la puiſſance l'un de l'autre, une femme pouvant gouverner ſon mary, comme un mary peut gouverner ſa femme. Car ſi celle-cy eſt obligée de ſe ſoûmettre à la raiſon quand ſon mary la luy propoſe, le mary n'eſt pas moins indiſpenſablement obligé d'écouter la raiſon quand elle luy parle par la bouche de ſa femme. Toute autre authorité entr'eux eſt tyrannique & uſurpée quand elle va plus loin que les lox humaines bien-équitables & bien entenduës ne le permettent.

Temoignages des Peres de l'Egliſe ſur le ſuiet de la domination dans le mariage.

CES reflexions peuvent eſtre appuyées du témoignage de pluſiurs Peres de l'Egliſe ſur le ſujet de la domination.

Celuy qui s'attribuë ce qui n'appartient qu'à Dieu ſeul, dit S. Gregoire de Nyſſe, *& qui s'imagine que noſtre ſexe a droit & pouvoir de dominer ſur les femmes, eſt un homme qui veut s'élever par orgüeil au deſſus de la nature, & ſe conſidere luy-meſme, comme s'il eſtoit d'vne autre nature que ceux qui ſont dans la ſujettion. Vous condamnez l'homme à eſtre dans la ſervitude & dans l'aſſujettiſſement, luy que la nature a rendu libre & maiſtre de luy-meſme. Vous* *Homiel. 4. ſur l'Eccleſiaſte.*

portez une loy contraire au dessein de Dieu en détruisant ainsi la loy naturelle qu'il a luy-mesme établie, & c'est en quelque façon vous opposer au commendement qu'il a fait, que de vouloir mettre sous le joug ceux qu'il a creéz pour estre les Seigneurs de la terre. Avez-vous oublié les bornes qu'il a données à vostre puissance, & ne vous souvenez-vous plus que vôtre empire se termine à estre le maître des bestes? Qu'ils commandent, dit l'Ecriture, *aux oiseaux, aux poissons, & aux bestes à quatre pieds. Vous ne songez donc pas que vous vous élevez au dessus des personnes qui sont libres de leur nature, sans vous souvenir de ce qui vous a esté assuietti? Vous reduisez au rang des bestes & des insectes mémes ce qui est de méme nature que vous. Quand l'Ecriture s'écrie par la bouche du Prophete, Vous avez tout assuietti à l'homme, elle entend ce qui est au dessous de la raison, comme les bœufs. Il n'y a donc que les bestes qui estant privées de raison doivent estre dans la servitude à l'égard de l'homme. Quand une chose vient en vostre puissance, il ne vous arrive qu'un nouveau nom; la puissance n'ajoûte rien à la nature, ny durée ny privilege. Vous qui estes le Seigneur & le maître des autres, & ceux dont vous estes le maistre, vous venez au monde & y vivez tous de la méme façon, & estes également suiets aux passions de l'ame & aux alterations du corps.*

Dites

Dites moy donc, conclud ce Pere, *vous qui demeurez toûiours homme, & qui étes égal aux autres en tout, en quoy pretendez-vous avoir assez d'avantage pour en vouloir estre le maistre & le Seigneur absolu.*

SAINT Gregoire de Nazianze en accusant les hommes d'iniustice d'avoir fait une loy qui leur estoit favorable, & qui ne l'estoit point aux femmes, témoigne assez qu'il n'approuvoit pas le droit de dominer qu'ils s'attribuent, & sur lequel est fondé la conduitte qu'il condamne. *Ie voy,* dit-il, *que la plus part des hommes sont mal affectez à l'égard des femmes & que la loy qu'ils ont faite est injuste & ne se sçauroit soûtenir. Car pourquoy retenir les femmes dans la contrainte, pendant que l'on favorise les maris & qu'on les laisse en liberté... Ie ne sçaurois approuver cette coustume ny cette loy, & je ne m'étonne pas qu'elle soit desavantageuse aux femmes: ce sont les hommes qui l'ont faite. Ils ont mis les enfans sous la puissance de leurs peres, mais Dieu a fait autrement. Honnorez, dit-il, vostre pere & vostre mere si vous voulez estre heureux, & que celuy qui les aura outragez de paroles soit mis à mort. Vous voyez l'égalité que la loy méme établit. En effet l'homme & la femme ont le méme Createur. Ils ne sont tous deux qu'une méme Image de* *Discours 31.*

Dieu, ils ont une méme loy, une méme mort, une méme reſurrection. Comme nous tirons également noſtre naiſſance de l'homme & de la femme, nous ſommes obligez aux meſmes devoirs envers nos peres & nos meres. Puis donc qu'ils ont les mémes avantages & les mémes honneurs dans le mariage, pourquoy la loy que vous faites ne leur eſt-elle pas également avantageuſe.

Paſtoal. 2. par. c. 6

On peut tirer la méme concluſion des principes de ſaint Gregoire le grand. *Il y a*, dit-il, *naturellement une égalité entre les hommes & nous liſons dans l'Ecriture que Dieu dit à Noë, apres le deluge, qu'il ſe faſſe craindre des animaux. Il ne dit pas, que l'homme ſe faſſe craindre de l'homme, mais des animaux, parce que c'eſt s'élever dans un orgœüil qui eſt contre la nature que ſe vouloir rendre redoutable à celuy qui nous eſt égal. Il eſt neantmoins neceſſaire, que ceux qui commandent ſoient craints de ceux qui leur obeïſſent.* (il parle des Princes & des Magiſtrats) *Mais c'eſt ſeulement lors qu'ils ne craignent point Dieu, afin que ceux qui ne ſont pas détournez de pecher par la crainte des jugemens de Dieu, le ſoient au moins par celle des hommes. Et lors que ceux qui commandent ſe font craindre des méchans, on peut dire ſelon ce premier ordre de Dieu, qu'ils ne dominent pas tant ſur les hommes que ſur les animaux, puis qu'ils ne ſe rendent redoutables*

doutables qu'à ceux qui par le dereglement de leur vie paſſent en quelque ſorte de la nature & de la condition des hommes à celle des beſtes.

SELON ces principes, la domination eſt contre la nature; le pouvoir de ſe faire craindre & obeïr, qui eſt-ce que l'on entend par domination, n'eſt fondé que ſur le dereglement, & n'ajoûte qu'un nom nouveau à celuy qui en eſt revétu. Or les femmes n'eſtant pas plus ſujettes au dereglement que les hommes, elles ont autant de droict qu'eux de dominer, ſi ce n'eſt que les loix & la coûtume les en empéchent. Et pour montrer aux maris qu'ils ſont obligez de ſe ſoûmettre à elles quand elles ont raiſon, on peut ſe ſervir du paſſage que ſaint Ieroſme employe pour prouver l'égalité. *Ecoutez*, dit le Seigneur à Abraham, *ce que Sara voſtre femme vous dira, & faites le.* *Geneſ.* 12 11.

CETTE égalité de domination, ou plûtoſt cette independance mutuelle dans le mariage, eſt encore tres-facile à établir dans le principe de S. Auguſtin, qui pretend que l'homme ne doit mettre au deſſus de ſoy que Dieu ſeul, qui eſt la verité méme, & la ſouveraine raiſon par laquelle il ſe doit conduire. Selon quoy les fémes ne sõt obligées de ſe ſoûmettre aux hommes que lors qu'elles reconnoiſſent en eux cette ſouveraine raiſon, ou bien lors

que cette méme raiſon leur fait connoître qu'elles doivent avoir de la complaiſance pour un mary déraiſonnable, & luy ceder par la loy du plus fort.

La ſubordination, la dependance, le commandement ne ſont point des ſuittes neceſſaires du mar.

Ceux qui ne conſiderent les ſocietez humaines que par la ſuperficie, ont de la peine à concevoir dans le mariage cette égalité de puiſſance, parce que regardant cette petite ſocieté comme celles qui ſont compoſées d'un grand nombre de perſonnes, ils ſe figurent que la ſubordination, la dépendance, le droit de commander y ſont d'une pareille neceſſité, faute d'avoir bien obſervé pourquoy ces choſes-là ſe rencontrent dans les grandes ſocietez.

Il eſt aiſé de comprendre que ſi les hommes vouloient jouïr abſolument du droit que la nature leur donne ſur toutes choſes, ils ſeroient dans une guerre continuelle. C'eſt ce qui les oblige à ſe ſoumettre à des loix & à des Souverains, qui ont le pouvoir de regler le droit, & l'uſage des biens, pour les maintenir en paix, & qui communiquent à pluſieurs perſonnes qui leur ſont ſubordonnées l'authorité qu'ils ne peuvent pas exercer tous ſeuls.

Cela fait voir que la crainte du trouble dans ce que l'on peut poſſeder eſt le premier motif de la ſocieté civile, que la ſubordination & la dependance ſont fondées ſur le nombre des perſonnes liées enſemble, ſur la multiplicité des devoirs, ſur ce que

ceux

ceux que l'on employe ne ſçavent pas toûjours ce qu'ils ont à faire, & que l'on a lieu d'apprehender la confuſion & le deſordre.

Ainſi l'authorité, le droit de commander ſuppoſe du moins trois perſonnes, dont l'une ſe puiſſe joindre à l'autre pour contraindre la troiſieme à demeurer dans le devoir: & ce droit n'appartient naturellement à aucun plus qu'à l'autre, puis qu'il conſiſte dans la ſoûmiſſion volontaire de ceux qui le donnent à celuy qui en eſt reveſtu.

Mais pour ce qui eſt de la ſocieté du mariage, elle n'eſt compoſée que de deux perſonnes, dont l'une par conſequent ne peut uſer de commandement & de contrainte à l'égard de l'autre. Cette ſocieté n'eſt point établie ſur la crainte, mais ſur l'amour. L'homme & la femme ne ſe recherchent point par l'apprehenſion que l'un nuiſe à l'autre, pour la poſſeſſion d'un bien étranger; mais pour ſatisfaire par la poſſeſſion de leurs propres perſonnes, un deſir qui bannit toutes les craintes? qui leur donne l'un pour l'autre tous les regards de la plus parfaite amitié, & qui peut eſtre abſolument ſatisfait, ſans entrer en aucun engagement capable de mettre de la diviſion entre eux. Lors qu'ils conviennent de vivre enſemble c'eſt de pure volonté & dans un aage où ils peuvent avoir autant

de raiſon & d'experenee l'un que l'autre. Quand les femmes en auroient moins, le Contract qu'elles font eſtant tres-libre, les hommes n'ont de pouvoir qu'autant qu'elles leur en veulent ceder. Ie mets toûjours à part la coûtume. Ainſi l'authorité, le commandement & la puiſſance ſur le corps & ſur les biens eſt auſſi grande dans la femme que dans l'homme : Et comme ils ne ſont que deux, leurs devoirs ſont fort limitez, faciles à connoiſtre; & il ne doit y avoir entr'eux pas plus de ſubordination & de dépendance qu'entre deux amis raiſonnables qui s'entr'avertiſſent de ce qu'ils ont à faire. De ſorte que l'on peut fort bien conclurre que les femmes ne dependent des hommes que par les loix qu'ils ont faites pour leur avantage particulier.

C'EST ce que Dieu voulut faire entendre à Eve lors qu'il luy dit qu'elle alloit eſtre ſous la puiſſance de ſon mary, l'avertiſſant par ces paroles que le peché auquel elle avoit eu part, le deregleroit tellement que ſans ſe ſoucier de l'égalité qui eſtoit entr'eux, il prendroit ſujet d'exercer ſur elle un empire de domination. C'eſt là en effet le ſeul ſens raiſonnable & digne de l'Ecriture que l'on puiſſe donner à ce paſſage que nous avons ſuppoſé pour vray, *vous ſerez ſous la puiſſance de voſtre mary*; &c. car ne pouvant ſignifier ny une loy poſitive, ny une punition formelle, comme

nous

nous l'avons montré, il faut que ce ſoit la prediction d'un malheur, qui peut neanmoins paſſer pour uue peine impoſée; Dieu l'ayant prévû d'une façon particuliere. Et il n'y a pas plus de dire que Dieu ait donné par là quelqu'authorité aux maris, que de dire qu'il ait donné aux Rois d'Iſraël tous les avantages marquez dans l'Hiſtoire ſainte; où il eſt certain que Dieu en declarant au peuple ce que les Roys qu'il demandoit contre ſa volonté, ne manqueroint pas d'entreprendre, n'avoit nul deſſein d'établir leurs droits, ny d'authoriſer leurs entrepriſes.

CE paſſage peut eſtre encore entendu à proportion comme celuy du meſme chapitre de la Geneſe, où Dieu dit à Adam qu'il mangeroit ſon pain à la ſueur de ſon viſage; puis qu'il ne cõprend pas tous les hommes, mais ſeulement ceux qui auroient le malheur de naiſtre pauvres, & qu'il avertiſſoit Adam de ce qui luy alloit arriver, lors qu'ayant eſté banni du lieu de delices où il euſt trouvé ſans peine ce qui luy eſtoit neceſſaire, il entreroit dans une terre ſterile & ingrate qui ne luy fourniroit aprés beaucoup de travaux & de ſueurs, que ce qui pourroit luy ſervier à entretenier ſa vie durant quelque temps. Enfin ſi le dereglement des hommes a bien pû les porter à vouloir dominer ſur les hommes, & à convertir preſque toûjours en tyrannie l'au-

thorité qu'ils ont euë entre les mains; on ne doit pas s'étonner qu'ayant eu à vivre toûjours avec les femmes, ils ſe ſoient ſervis de toute ſorte de moyens & d'occaſions pour en devenir & en demeurer les maiſtres.

Examen des paſſages de S. Paul dõt on ſe ſert contre les femmes.

DE la maniere dont on parle de S. Paul, quand il s'agit des femmes, on croiroit qu'il a fait un traitté exprés contre l'égalité des ſexes. Il eſt vray qu'en pluſieurs endroits il exhorte les femmes à eſtre ſoûmiſes à leurs maris, mais, il ne dit nulle part qu'elles le doivent en conſideration de leur ſexe ou d'une loy divine, ce qu'il n'euſt pas manqué de faire, comme eſtant le moyen le plus propre à ſon deſſein. Voicy ſes propres termes. *Coloſſ. 3.* *Femes, demeurez ſoûmiſes à vos maris comme vous le devez dans le Seigneur.... Ieſus-Chriſt eſt le chef de tous les hommes, l'homme eſt le chef de la femme, & Dieu eſt le chef de Ieſus-Chriſt. Que les femmes ſoient ſoûmiſes à Ieſus Chriſt comme à Dieu, parce que le mary eſt le chef de la femme, comme Ieſus-Chriſt eſt le chef de l'Egliſe, qui eſt ſon corps dont il eſt le Sauveur. Comme donc l'Egliſe eſt ſoûmiſe à Ieſus-Chriſt, les femmes auſſi doivent eſtre ſoûmiſes en tout à leurs maris.* Y a-t'il là un ſeul mot d'inégalité & de dependance naturelle?

Le deſſein de l'Apoſtre n'eſtoit pas de prouver aux femmes qu'elles devoient

eſtre

eſtre dans la ſoûmiſſion, puis qu'elles y eſtoient déja, & qu'elles ne ſongeoient point à en ſortir ; mais ſeulement de les y entretenir par les motifs & les exemples qu'il leur propoſe ; de méme qu'en exhortant les hommes, les ſujets, les eſclaves à conſerver la paix dans la dependance où ils ſont, il ne pretend pas montrer qu'ils y doivent eſtre, mais ſimplement qu'ils doivent y demeurer & s'y ſanctifier par leur obeiſſance. Or comme il ne s'enſuit pas que la ſujettion & l'eſclavage ſoient de Droit divin, à cauſe que S. Paul exhorte ceux qui y ſont, à s'y tenir en paix, il ne faut pas conclurre auſſi qu'il ait crû que la ſoûmiſſion des femmes fuſt de cette nature, quoy qu'il les y exhorte fortement. Cela paroiſtra encore plus clair ſi l'on prend garde qu'au méme endroit il declare qu'il n'y a ny maſle ny femelle, ny Iuif, ny Gentil, ny eſclave à l'égard de Dieu comme s'il vouloit dire que toutes ces differences n'ont lieu que dans l'opinion des hommes, & que Dieu qui ne fait acceptation de perſonne, ne regarde point les differentes conditions, mais ſeulement la maniere dont chacun accomplit dans la ſienne la loy de la charité. *Coloſſ.* 3. 11.

I'avouë que S. Paul dit que l'homme eſt le chef de la femme, mais il ne dit pas que c'eſt par une prérogative du ſexe ; cette qualité luy pouvant convenir comme à tous ceux qui ont le premier rang dans quel

quelque compagnie, où ils ont esté élevez par élection ou autrement. Et de mesme que le titre de chef en Iesus Christ ne suppose pas que selon l'humanité il fust d'une nature plus excellente que les autres hommes, selon ces paroles de l'Epistre aux Hebreux, *Nous avons un Pontife qui nous est semblable en tout*, Il ne suppose pas non plus que les masles qui en iouïssent soient plus parfaits que les femelles.

Heb. c. 4.

Disons donc avec S. Iean Chrisostome, *il faut entendre autrement que le vulgaire ce passage de S. Paul, femmes soyez soûmises à vos maris. Car s'il eust voulu marquer par ces paroles l'empire & la sujettion, il eust apporté l'exemple de l'esclave & du Seigneur. Quoy que la femme nous soit soûmise, c'est neantmoins comme une femme, c'est-à-dire, comme une creature laquelle est aussi libre & aussi digne d'estime & d'honneur que nous.*

Sur l'Epistre aux Corinth.

Et afin que les hommes ne tirent pas trop d'avantage de la comparison que fait l'Apostre de leur mariage avec celuy de Iesus-Christ & de l'Eglise, ils doivent prendre garde à deux choses. La premiere, que le dessein de S. Paul est uniquement de proposer aux personnes mariées le plus excellent modelle qu'ils puissent imiter dans leur union en exhortant les maris à traitter leurs femmes comme Iesus-Christ a traitté l'Eglise; & les femmes à se soûmet-

tre

tre à leurs maris, à proportion comme l'Egliſe eſt ſoûmiſe à Ieſus-Chriſt. L'autre choſe eſt que la qualité de chef ne convient aux maris en aucune des manieres dont elle appartient à Ieſus Chriſt.

IESVS-CHRIST eſt le chef de l'Egliſe, comme y ayant eſté deſtiné de Dieu, & s'eſtant ſacrifié pour elle. Il en eſt le chef, mais un chef ſpirituel, qui ne s'eſt point attribué d'autre authorité ſur la terre, que celle d'enſeigner la verité & la vertu, & d'y marcher le premier pour nous en donner l'exemple; qui bien loin de vouloir exercer quelque empire, a declaré que ſon Royaume n'eſtoit point de ce monde, & a deffendu à ſes diſciples d'exercer de domination ſur leurs freres, en les avertiſſant que toute leur grandeur conſiſtoit dans leur abaiſſement, & que celuy qui voudroit eſtre le premier & le plus grand, ſe devoit rendre le plus petit & le dernier. Ainſi la ſubordination de l'Egliſe à l'égard de Ieſus-Chriſt, n'eſt point une ſubordination d'empire & de commandement, mais une ſubordination de verité, de raiſon & de charité.

IL en eſt bien autrement des maris. Ils ſe ſont approprié preéminance qu'ils poſſedent. Leur authorité eſt une authorithé de rigeur, de domination, d'intereſt & d'orgœüeil qu'ils n'ont établie & maintenuë que pour mieux ſatisfaire leurs paſſions,

sions, n'estans pas moins sujets à l'ignorance & au deſorde que celles qu'ils ont assujetties; enfin cette authorité est un avantage que le dereglement leur a acquise & que les coûtume & les loix leur conservent. Afin donc qu'ils soient dignes de la qualité de chefs à l'égard de Dieu, il faut qu'ils la meritent par des qualitez si approchantes de celles de Iesus-Christ, que les femmes n'y puissent attiendre.

IL est vray que Iesus-Christ n'est point soûmis à l'Eglise comme nous avons fait voir que les maris le doivent estre aux femmes, en ce qui concerne l'esprit. Mais la raison de cette difference est évidente. Non seulement Iesus-Christ a esté envoyé de Dieu pour former, pour instruire & pour gouverner l'Eglise; mais encore il a toûjours eu & conservé les caracteres & les talens dont il avoit esté revétu pour cela. Les hommes au contraire nonobstant les avantages de l'éducation dont la coûtume les favorise, sont du moins autant remplis d'aveuglement & de defauts que les femmes. Et c'est cela mesme qui les devroit convaincre de la vanité de leur pretention, n'estant pas vray-semblable que si Dieu les avoit établis plûtost que les femmes pour avoir la conduitte des familles, il leur eust denié ce qui leur est si necessaire pour s'en acquitter dignement: n'y ayant point de mielleure preuve qu'un hom-

me

nie n'a pas eſté appellé de Dieu à un eſtat, que lors qu'il n'y vit pas comme il doit, ce qui n'eſt que trop ordinaire aux hommes dans le mariage & ailleurs.

VOICY un autre paſſage de S. Paul, que l'on nous appoſe encore, *Tout homme qui prie ou prophetiſe, la teſte couverte, deshonnore ſa teſte; & toute femme qui prie, la teſte découverte, la deshonnore auſſi. L'homme ne doit point couvrir ſa teſte, parce qu'il eſt l'Image & la gloire de Dieu, & que la femme eſt la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas eſté tiré de la femme, mais la femme a eſté tirée de l'homme; & l'homme n'a pas eſté creé pour la femme, mais la femme pour l'homme; ainſi elle doit avoir un voile ſur la teſte.* Cela ne nous fait ni bien ni mal. Du temps de S. Paul & dans ſon païs, les hommes avoient la teſte découverte en priant Dieu. Les femmes au contraire l'avoint toûjours couverte d'un voile, particulierement lors qu'elles paroſſoient en public, pour marque de dépendance, de delicateſſe ou autrement. S. Paul qui approuvoit cette pratique qui s'eſt abolie en plusieurs endroits comme eſtant arbitraire, cherche une convenance pour l'appuyer. D'un coſté il dit que les femmes deshonnorent leur teſte en ſe tenant découvertes. Cela eſt en effet quand l'uſage y eſt contraire, meſme à l'égard des hommes, qui pechent cõtre la bienſeãce en ſe découvrãt, dãs 1. Cor. 11. 4

les

les rencontres & dans les païs où cela ne ſe pratique pas. Et d'un autre coſté il dit que l'homme eſt l'Image & la gloire de Dieu, parce qu'il a eſté creé le premier, & que la famme eſt la gloire d'homme, parce qu'elle a eſté creée pour homme. Il ne dit pas qu'elle n'eſt point l'Image de Dieu, autrement il parleroit contre l'Ecriture meſme. Il ne dit pas qu'elle ſoit moins parfaite que l'homme; il dit qu'elle a eſté faite pour l'homme, & conclud de là ſimplement qu'elle eſt en quelque ſorte l'Image & la gloire de l'homme, & non pas qu'elle ne luy eſt point égale, ni qu'elle luy doive eſtre ſoûmiſe. Et comme s'il euſt apprehendé que les hommes ne priſſent de là occaſion de s'éleuer comme ils font; aprés avoir dit que la femme a eſté faite pour l'homme, il ajoûte, *neanmoins l'homme n'eſt point ſans la femme, ny la femme n'eſt point ſans l'homme à l'égard du Seigneur: car de meſme que la femme vient de l'homme, l'homme pareillement vient de la femme, & tout vient de Dieu.* Où il eſt manifeſté que S. Paul reünit les deux ſexes à l'égard de Dieu, bien loin de les diviſer par une difference imaginaire. Et pour terminer par ſes propres paroles toutes les difficultez que l'on pourroit avoir ſur la diſtinction de la nature & de la coûtume, il eſt important d'obſerver qu'il dit dans le meſme chapitre que la nature enſeigne aux femmes à ſe tenir la teſte couverte,

verte, & que c'eſt pour cela qu'elle leur a donné des cheveux ; comme s'ils n'avoint pas eſté donnez aux hommes pour la meſme fin. On voit donc bien qu'il a pris une longue coûtume pour la nature. Et ce qui montre invinciblement qu'il ne s'appuyoit pas beaucoup ſur toutes les convenances qu'il employoit, particulierement ſur celle qu'il tire de l'ordre de la naiſſance d'Eve & d'Adam, Voicy les paroles par leſquelles il finit. *Si quelqu'un veut conteſter ſur cela, il nous ſuffit de repondre que ce n'eſt point là noſtre coûtume.* Ainſi ce dernir paſſage ne fait rient du tout à noſtre ſujet non plus que l'autre. *v. 16.*

CELVY que l'on tire de S. Pierre ne nous incommode gueres davantage. Voicy les termes. *C'eſt ainſi que les ſaintes femmes qui ont eſperé en Dieu ſe paroint autrefois eſtant ſoûmiſes à leurs maris ; comme faiſoit Sara qui obeiſſoit à Abraham l'appellant ſon Seigneur: Sara, dis-je, dont vous eſtes devenuës les filles en imi ant ſa bonne vie. Et vous de meſme, maris vivez ſagement avec vos femmes, rendant honneur à leur ſexe qui eſt plus foible ;* ou *comme eſtant des vaſes plus fragiles.* Donc, dit-on, ſelon S. Pierre les femmes doivent obeïr à leurs maris comme à leurs Seigneurs, & comme à des perſonnes qui ont droit de dominer ſur elles, parce qu'elles ſont plus foibles & par conſequent moins capables de gouverner. *1. 5.*

NOVS ne pretendons pas que les femmes ſoient diſpenſées de ſoûmiſſion & d'obeïſſance, quand elles la doivent, les hommes mémes n'en ſont pas exempts entr'eux. Mais on ne doit pas dire pour cela que ceux qui ſont ſoûmis ſoient moins parfaits que ceux qui ne le ſont pas, & que l'on traitte de Maiſtres, de Seigneurs & de Princes. Le mot de *Seigneur* eſt auſſi ſouvent un terme de civilité que de dependance. Si les femmes traittent leurs maris, de Seigneurs & de Maiſtres ; les maris appellent auſſi fort ſouvent leurs propres femmes, Dames & Maiſtreſſes. Sara appelloit Abraham, Monſieur; & Abraham l'appelloit auſſi, Madame : car Sarai ſignifie Madame & ma Princeſſe. Elle luy obeïſſoit avec ſoûmiſſion ; & il receut ordre de Dieu de luy obeïr auſſi, *Ecoutez tout ce qu'elle vous dira, & faites-le.*

LES femmes ſont un vaiſſeau plus infirme : Soit. Mais comme diſent les Peres que nous avons citez cy-deſſus, cette infirmité, ou plûtoſt cette delicateſſe n'eſt que dans le corps, & nullement dans l'eſprit. Car le mot de vaiſſeau ne ſignifie là que le corps comme dans ſaint Paul. Or la raiſon & l'experience nous apprennent que pour eſtre delicat, l'on n'en eſt pas moins ſpirituel ny moins raiſonnable ; & que ceux qui ont plus de force, n'ont pas toûiours plus d'eſprit, plus de genie, ny plus d'adreſſe.

Gen. 21. 12.

La

La force d'eſprit conſiſte dans des connoiſſances claires & diſtinctes, & dans une forte perſuaſion des choſes que l'on ſçait; dequoy les femmes & tous ceux qui ont le corps delicat, ne ſont pas moins capables que les autres.

Pourquoy Dieu a preferé les maſles aux femelles à l'égard des emplois publics.

Les fauſſes idées que nous prenons dans le monde, des Dignitez & des Employs, donnent lieu à une difficulté aſſez ſpecieuſe, mais auſſi facile à reſoudre que les autres. Les hommes accoûtumez à regarder les grands employs avec des ſentimens d'eſtime & ſouvent méme avec admiration, parce que l'on y poſſede ordinairement les objets qui flattent la cupidité, ne manquent jamais d'y attacher l'idée qu'ils ont d'excellence & de nobleſſe, & de conſiderer ceux qui les rempliſſent comme ſuperieurs en merite; auſſi, bien qu'en honneurs & en richeſſes. De ſorte que comme ils jugent de Dieu par eux mémes, ils luy donnent les mémes regards qu'ils ont pour ceux qui ſont élevez au deſſus du commun, & s'imaginent qu'il a preferé les maſles aux femelles dans les Emplois Eccleſiaſtiques & Civils, par une eſtime particuliere qu'il a pour noſtre ſexe, & que cette eſtime eſt fondée ſur la conſideration des talens avantageux, dont il luy a plû l'honnorer, & qui le rendent ſans comparaiſon plus capable des grandes choſes que les femmes.

Ie ne sçay même si le prejugé du langage ne contribuë point à cette opinion, & si les masles ne croyent pas aussi qu'ils approchent plus de Dieu & qu'ils en sont plus estimez parce qu'ils le font parler comme eux, en disant qu'il est Roy, Seigneur, pere, &c. & non pas Reine, Dame, mere, &c. Les peintres y ont peut-estre aussi beaucoup servi par leurs images. A force de voir Dieu representé sous la figure d'un homme, on s'accoûtume à le concevoir comme ayant quelque chose qui en approche. Il y a bien d'autres tours d'imagination dont peu de gens s'apperçoivent & dont nous sommes les Dupes.

QVOY qu'il en soit, pour corriger ce qu'il y a d'erronée dans l'opinion que l'on a des employs & de la grandeur du monde, il n'y a qu'à considerer qu'ils ne sont autre chose que certains regards ou certains estats exterieurs établis par les hommes, & qui ne donnent qu'un nom nouveau à ceux qui en sont revetus, sans les faire changer de nature, ny demander qu'ils soient d'un esprit plus excellent que les autres, mais seulement qu'ils ayent acquis les talens necessaires pour en faire bien les fonctions. On les appelle quelque-fois des dignitez, non pas que ceux qui les possedent en soient plus dignes que d'autres, mais parce que l'on n'y devroit élever que ceux qui ont plus de merite : Et l'on a eu

eu raiſon de les nommer des rangs & des places honorables, pour montrer que ceux qui y entrent ne font que changer de ſituation, & que ſi l'on retranchoit les honneurs & les émolumens qui les accompagnent, les plus grandes & les plus hautes reviendroient au niveau des plus petites & des plus baſſes. Enfin ſi l'on fait reflexion que c'eſt preſque toûjours la naiſſance, le bien & la fortune qui y font monter, & que tout le merite qui y eſt neceſſaire eſt un effet de l'education ; on trouvera que c'eſt une illuſion de moins eſtimer les femmes que les hommes parce qu'elles n'y ont point de part.

POVR ce qui eſt de l'Ecriture, bien loin de nous porter à croire que les dignitez rendent les hommes plus agreables à Dieu, elle nous avertit au contraire que les honneurs, l'authorité, la ſcience & les richeſſes ne ſont que neant & vanité devant luy, ſi elles ne ſont ſoûtenuës par la vertu qui fait toute ſeule la vraye nobleſſe de l'ame à ſon égard. Il ne regarde point ſi l'on eſt maſle ou femelle, riche ou pauvre, Prince ou ſujet ; mais ſi l'on eſt juſte ou pecheur, qui ſont les deux ſeules differences ſur leſquelles il eſtime & juge les hommes. Ce qui nous donne le premier rang dans le monde, nous donne quelquefois le dernier auprés de luy. On peut chaſſer les demõs, faire

des

des miracles, estre Roy, Prophete? Sacrificateur, en un mot posseder tout ce qui attire l'estime & l'admiration des hommes, & estre l'objet de la haine & de l'abomination de Dieu.

C'est estre Roy à ses yeux que de le faire regner en nous-mesmes, en soûmettant nostre volonté à la sienne : Et c'est estre Pontife & Sacrificatur que de nous offrir nous mesme à luy, comme une hostie sainte & vivante, & de luy presenter sans cesse sur l'autel de nostre cœur des sacrifices de loüanges & de justice. *Eccli. 35.*

Or il est certain que les femmes ont également part avec les hommes à cét ordre sacré, où l'on est en mesmes temps Prestre & Roy, où la dignité du Sacerdoce est royale, & la Royauté sacerdotale, & où l'on est tout ensemble, le Sacrificateur, le Temple, l'Autel & la Vitime, & où le premier rang ne se donne qu'au merite & non au sexe. *1. Petr. 2. 5.*

Enfin puis que l'Ecriture nous apprend que les femmes sont capables d'erreur & de verité, de vice & de vertu, que Dieu les a faites à son image, qu'il les favorise, les punit & les recompense comme les hommes; qu'il ordonne de rendre honneur, de faire du bien, & de ne point faire de mal, aux uns & aux autres, c'est une marque qu'il les estime également, & c'est une obligation indispensable pour nous, de suivre en cela

cela ſon exemple & ſes jugemens.

Que ſi l'on demande pourquoy donc il a toûjours preferé les maſles aux femelles, en ce qui regarde les fonctions publiques, on peut repondre en cela comme dans toutes les rencontres où l'Ecriture ne rend point raiſon de ſa conduite, qu'il luy a plû d'en uſer de la ſorte, ou bien que comme il diſpoſe tout avec douceur, ainſi qu'un bon pere qui n'a point d'autre intereſt que celuy de ſes enfans, il veut bien ſe conformer à leurs idées & à leurs coûtumes, lorsqu'elles ne ſont point contraires à ſes deſſeins.

Nous voyons en effet, qu'en qualité de cauſe univerſelle, il ſuit ordinairement la diſpoſition des cauſe, particulieres dans la Phyſique & dans la Morale; qu'ils s'accommode à nôtre temperamment, à nos habitudes, à nos uſages. Il a permis que ſes Propheres ayent parlé de ſa conduite comme s'il eſtoit ſuſceptible de paſſion pour s'ajuſter à la foibleſſe des hommes qui ont de la peine à rien concevoir que ſous des images groſſieres & ſenſibles. Il a emprunté leur langage, leur ſtile, leurs proverbes. Il s'eſt expliqué par la bouche de Moyſe & d'Iſaïe qui avoint eſté nourris à la Cour, tout d'une autre façon que par la bouche de Ieremie, qui avoit toûjours demeuré à la campagne; & par celle de S. Iean avec une douceur & une ſimplicité bien differente

de

LES loix Iudaïques estoient la plusspart Nationnales, c'est-à-dire fondées sur le genie & les coûtumes du peuple pour qui elles avoient esté faites. On luy interdit l'usage de certains animaux à cause des maladies ausquelles il estoit sujet. On luy deffendit de préter de l'argent à interest, parce qu'estant extrememement avare & interessé, les pauvres fussent demeurez sans assistance. La Loy du Talion qui permettoit de crever un œil à celuy qui en avoit crevé un, celle qui laissoit aux maris la liberté de repudier leurs femmes, de ratifier ou de casser leurs vœux, estoient fondées sur la dureté du peuple Iuif, comme Iesus-Christ mesme le luy fit entendre. Enfin la loy de la charité qui renferme toutes les autres loix, tous les Prophetes, & toute la Religion, est une loy d'accommodement, de condescendance & de desinteressement, qui veut que nous soyons Iuifs avec les Iuifs, comme S. Paul l'a pratiqué. C'est pourquoy comme les masles ont toûjours esté les maistres, & les plus considerez, on peut dire que c'est pour cela que l'Ecriture ne parle que d'eux dans les genealogies qu'elle rapporte; que Dieu s'est revétu de leur sexe, qu'il a parlé comme eux, pris leur titres de Roy & de pere, & a dressé sa parole aux deux sexes sous les noms *d'homme, de juste, de pecheur, de fils ou d'ennemis de Dieu*, qui selon l'usage de toutes les langues comprennent également les

hommes

hommes & les femmes.

AINSI les Iuifs comme tous les Orientaux & les Romains eſtans extremement jaloux de leur authorité & maiſtres de leurs femmes, ce n'eſt pas une merveille que l'Apoſtre ſuivant ſa Politique toute Chrétienne, de s'accommoder à tout le monde, ait tant recommandé aux femmes la ſoûmiſſion & le ſilence, pour la tranquilité des familles, leur ayant recommandé de porter un voile, juſques à dire que c'eſt une honte & une ignominie contre la nature que de faire autrement.

MAIS de peur que l'on ne s'imagine qu'il ait eu d'autre penſée, Examinons ſes paroles. Apres avoir propoſé l'ordre que l'on pouvoit garder dans les aſſemblées, & avoir apporté pour raiſon que c'eſt afin que toutes choſes ſe faſſent en paix & ſans confuſion, il ajoûte, *que les femmes parmy vous ſe taiſent dans les Egliſes, parce qu'il ne leur eſt pas permis d'y parler; mais elles doivent eſtre ſoûmiſes, ſelon que la loy l'ordonne. Que ſi elles veulent s'inſtruire de quelque choſe, qu'elles le demandent à leurs maris lors qu'elles ſeront dans leurs maiſons. Car il eſt honteux aux femmes de parler dans l'Egliſe.* Dans l'Epiſtre à Timothée il dit preſque la méme choſe en ces termes. *Que les femmes ſe tiennent en ſilence, & dans une entiere ſoûmiſſion lors qu'on les inſtruit. Ie ne permets point aux*

1. Cor. 14. 34.

1. 2. 11.

femmes d'enſeigner ni de dominer ſur leur maris ; mais je leur ordonne de demeurer dans le ſilence. Car Adam a eſté formé le premier & Eve en ſuite. Et Adam n'a pas eſté ſeduit, mais la femme ayant eſté ſeduite eſt tombée dans la deſobeïſſance. Cela ſignifie-t'il que les femmes ſont moins capables d'enſeigner & de gouverner que les hommes? L'Apoſtre ne parle point de toutes en general, mais ſeulement de celles qui ſont engagées dans le mariage, dont la conduitte qui eſt la plus importante de toutes celles dont on peut eſtre chargé, eſt la ſeule choſe qui les puiſſe éloigner de l'application aux ſciences & aux emplois. C'eſt pourquoy il dit à la fin du méme chapitre qu'elles travailleront à leur ſalut par l'éducation des leurs enfans.

IL eſt honteux que les femmes parlent dans l'Egliſe, comme il eſt honteux qu'elles ayent la teſte découverte, & que les Laïcs parlent dans l'Egliſe où la coûtume les oblige au ſilence. *Qu'elles demandent en particulier à leurs maris ce qu'elles voudront ſçavoir.* Le Conſeil eſt excellent pour éviter la confuſion qui ne manqueroit pas d'arriver ſi tout le monde vouloit parler dans l'Egliſe. Et il ſeroit à ſouhaitter que les maris euſſent aſſez de vertu & de lumiere pour ſervir de Maiſtres & de Directeurs à leurs femmes, & qu'elles s'en vouluſſent contenter. Mais cela n'empéche

pas

pas que le mary ne doive auſſi conſulter ſa femme quand elle a plus de lumiere que luy.

JE ne permets point à la femme d'enſeigner ny ne dominer ſur ſon mary. Il ne tient donc qu'à la permiſſion & non pas à la capacité. Il n'eſt pas permis non plus à tous les hommes, quelque ſçavans qu'ils ſoient, d'inſtruire publiquement. Mais ſi les femmes peuvent connoître la verité, & l'enſeigner à leurs enfans, à leurs domeſtiques, à leurs maris, à leurs communautez en particulier ; il n'y a que la coûtume qui les empéche de le faire en public, l'un n'eſt pas plus difficile que l'autre. Pour ce qui eſt de dominer, les Chrétiens ne le doivent pas faire entr'eux, ny à plus forte raiſon les femmes à l'égard de leurs maris, la coûtume leur eſtant moins favorable. Mais cela ne les exclud pas du gouvernement.

ELLES doivent garder le ſilenee, parce qu'Adam a eſté creé le premier, & qu'il n'a pas eſté ſeduit comme Eve. Ce n'eſt donc pas parce qu'elles ſont femmes, & que leur ſexe eſt moins propre à parler que le noſtre. Si c'euſt eſté la penſée de S. Paul, il n'euſt pas manqué de le dire, comme la meilleure raiſon pour obliger les femmes au ſilence; Et comme dit S. Gregoire de Nazianze, *ſi Eve a peché, Adam a peché auſſi de la méme façon, L'un & l'autre*

ont eſté trompez par le ſerpent, & il ne faut pas croire que la femme ait eu plus de foibleſſe, & que ſon mary ait fait paroiſtre plus de force. Comme S. Paul reconnoiſt que le peché eſt entré dans le monde par le premier homme ; quand il dit que Eve qui a eſté ſeduite, ſa penſée eſt que Eve a eſté trompée par le Demon immediatement, & qu'Adam l'a eſté par ſon moyen. Mais qu'eſt-ce que tout cela fait à l'égalité des ſexes ? Ce ne ſont point des raiſons eſſentielles dont ſe ſert l'Apoſtre pour s'accommoder à la coûtume, mais de ſimples convenances, tirées d'une Hiſtoire éloignée, & d'un fait perſonnel, qui pourroit auſſi ſervir contre les hommes. Car ſi le premier avoit eſté creé apres ſa femme & pour ſa femme, qu'il euſt eſté ſeduit immediatement, comme cela n'eſtoit nullement impoſſible, & que depuis ce temps-là les hommes euſſent eſté ſous la puiſſance des femmes ; pour les entretenir dans la ſoûmiſſion, on leur diroit de méme, qu'ils ne doivent point dominer ſur leurs femmes ; mais leur obeïr, & leur demander avec crainte & reſpect ce qu'ils veulent ſçavoir. Des raiſons de cette nature ne prouvent rien quand on examine les choſes à fond, n'y ayant rien qu'elles ne puiſſent ruiner ou établir.

C'EST ainſi qu'il faut répondre à ceux qui ſe prévalent de ce que dans l'ancienne

Loy

Loy les femmes payoient une fois moins que les masles pour le rachat de leurs vœux, & qu'il n'y avoit que ceux-cy qui fussent appellez premiers nez, & offerts à Dieu, comme luy estant plus agreables. Car 1° Les femmes pouvoient payer une fois plus que les masles & estre consacrées à Dieu, s'il l'eust ainsi ordonné. 2° Comme cela ne se pratique pas dans la Loy nouvelle, c'est signe que ce n'estoit qu'un reglement de discipline, non plus que l'éloignement où les femmes sont à l'égard des Charges Ecclesiastiques. 3° C'est un témoignage de faveur d'exiger moins d'une personne que d'une autre pour sa rançon. 4° L'Ecriture nous apprend que l'offrande des premiers nez avoit esté ordonnée de Dieu au peuple Iuif, afin qu'il se souvinst du massacre des premiers nez d'Egypte, fait pour le retirer de ce pays-là. *Exod. 12.*

L'Ecriture ne nous dit point pourquoy quelques Iustes de l'Ancien Testement ont eu plusieurs femmes. On ne voit pas qu'Adam qui a commencé le monde, ny que Noë & ses enfans qui l'ont reparé, en ayent eu chacun plus d'une. Le monde étoit déja peuplé lors que Iacob épousa Lia & Rachel, & qu'il usa de leurs servantes. Si la vie du celibat est plus tranquille & plus heureuse que celle du mariage, si la continence, comme l'enseigne Iesus-Christ, est un don du Ciel, il est difficile de croire que c'en soit un d'avoir plusieurs femmes, ny

par conſequent que Dieu ait voulu témoigner par là qu'il aime plus un ſexe que l'autre.

Mais enfin, dit-on, ſi les ſexes ſont égaux & partant également eſtimez de Dieu, & capables des grandes choſes, ce ſeroit la derniere injuſtice dans les hommes de n'en pas faire de part aux femmes. Et les Prophetes & les Apoſtres n'euſſent pas manqué de prêcher contre un deſordre ſi vniverſel & ſi ancien.

ON ne ſçauroit le prendre plus mal. Il eſt vray que c'eſt une marque d'ignorance ou de préjugé dans les hommes de croire qu'ils ont plus de perfection que les femmes ; c'eſt une ſotte vanité de les mépriſer parce qu'elles ſont dans la dependance, & c'eſt une tyrannie de les traitter avec empire, & de faire des loix avantageuſes pour nous & deſavantageuſes pour elles. Mais ce n'eſt nullement une injuſtice de ne les pas appeller au partage de ce que nous poſſedons. Car outre que les emplois, par exemple, ſont des Charges onereuſes, quand on les conſidere ſainement ; comme ils n'appartiennent pas plus à un ſexe qu'à l'autre, tous deux les pouvant remplir, & n'eſtant pas neceſſaire pour le bien de la ſocieté qu'ils ſoient my-partis entre les hommes & les femmes, il eſt indifferent qui des uns ou des autres les poſſedent, pourvû que ceux qui les ont entre les

mains

mains n'en abuſent pas: De méme qu'encore que toutes les familles d'un Etat puiſſent avoir la couronne, ce n'eſt pas une injuſtice qu'elle ſoit affectée à une famille particuliere ; ny que la liberté, les honneurs & les richeſſes ſoient partagées inégalement entre les hommes, n'y ayant que l'abus de ces choſes qui ſoit contraire à l'égalité.

AINSI bien loin que la Religion qui eſt le lien le plus étroit & le plus ſaint de la ſocieté, condamne ces ſortes d'établiſſemens, qu'au contraire elle les approuve & les ſanctifie, & en méme temps qu'elle maintient une inégalité apparente, elle conſerve l'égalité veritable par la loy de la charité qui oblige ceux qui ont quelque avantage particulier de le conſiderer comme un bien dont ils ne ſont que les œconomes, pour en faire part aux autres comme à leurs propres freres. C'eſt pourquoy il n'a pas eſté neceſſaire que les Prophetes, les Apoſtres & les Saints parlaſſent en aucune façon contre l'inégalité des biens, mais ſeulement contre les abus qui en pourront arriver. Ce qu'ils ont fait ſi hautement en declarant contre l'injuſtice, & en établiſſant les maximes de la charité Chrétienne.

Que ſelõ l'Ecriture les femmes ne ſont pas plus ſuiettes au vice que les hommes.

C'eſt faute de bien entendre ces maximes, & de ſçavoir que la charité eſt le fondement de nôtre perfection, de nôtre no-

bleſſe & de nôtre merite à l'égard de Dieu: que quelques uns ſe ſont imaginez que l'Ecriture donne lieu de croire que les femmes ſont plus portées & plus ſujettes au mal que les hommes. Car l'Ecriture nous propoſant à tous ſans diſtinction la vertu & la recompenſe, nous apprend en meſme temps que nous en ſommes tous également capables, & par conſequent également dignes de l'amour & de l'eſtime de Dieu.

Pour en mieux juger il faut prendre la choſe dans ſon principe & conſiderer qu'il y a deux ſortes de vertu, l'une de nature & l'autre d'établiſſement ou de coûtume. La premiere conſiſte dans l'uſage de nous meſmes, de nos puiſſances, de noſtre corps & de noſtre Eſprit, & de tout ce qui nous environne, conformement à la raiſon, ſans avoir égard à la maniere dont les hommes ont pû regler cet uſage. Par exemple, c'eſt eſtre ſobre, ſelon la nature & la raiſon, que de prendre des alimens dans la quantité & la qualité proportionnée à nôtre âge, à noſtre temperamment, à la diſpoſition où nous ſommes; & c'eſt pecher contre cette vertu que d'en uſer autrement.

La vertu d'établiſſement conſiſte dans l'uſage des choſes, ſelon les loix, les pratiques & les coûtumes établies dans le lieu où l'on ſe trouve. Et le vice oppoſé c'eſt lors qu'en preſence des hommes & ſans

neceſ

neceſſité ny diſpenſe on contrevient à l'uſage. Or les femmes n'eſtant pas moins capables que les hommes de ſe connoiſtre elles-mémes, comme on l'a fait voir ailleurs, en traittant de la connoiſſance de ſoy-meſme, elles peuvent pareillement ſe ſervir de toutes choſes avec raiſon, pour la conſervation du corps & pour la perfection de l'eſprit, ce qui fait la vraye vertu. L'on ne peut nier qu'elles ſoient moins ſuiettes que nous à quantité de dereglemens & de crimes; qu'elles obſervent les coûtumes les plus indifferentes, iuſques au ſcrupule, qu'elles ayent toûiours paſſé avec iuſtice pour avoir plus de pieté, plus de courage & de zele dans la Religion que les hommes.

Education des Dames. 4. Entretien.

QVOY qu'à conſiderer le vice & & la vertu ſelon la nature, une meſme action, dans les meſmes circonſtances, ne ſoit pas plus digne de loüange ou de blaſme en une perſonne & dans un ſexe que dans l'autre, neanmoins la coûtume tourne les choſes autrement; & fait que l'excez du vin, par exemple, qui doit eſtre également choquant par tout où il ſe trouve, parce qu'il eſt également contraire aux loix de la nature & de la raiſon, choque plus dans les gens d'une certaine condition, comme dans les Magiſtrats, parce que l'on n'eſt pas ſi accoûtumé à les y voir tomber.

CETTE maniere d'eſtre touché des choſes, & d'en juger ſuivant les impreſ-

sions de la coûtume est celle dont on a toûjours usé à l'égard des femmes. Car quoy qu'elles ayent droit de penser, de parler, d'agir, de regarder comme les hommes, le caprice & l'usage, veulent que la plus part des choses permises à ceux-cy, soient entierement deffenduës aux autres; & que, par exemple, la colere & l'yvrognerie ne blessent que foiblement dans les hommes, au lieu qu'elles font horreur dans les femmes.

QVAND il seroit vray qu'elles seroient plus sujettes aux passions, on ne pourroit pas en titer de consequence qui leur fust desavantageuse. Parce que les inclinations, les temperamens & les passions sont des instrumens dont l'ame peut faire tantost un bon, tantost un mauvais usage, selon l'occasion & la maniere de les employer: Et s'il y a des rencontres où il est dangereux de suivre les mouvemens de la colere, il y en a d'autres où il est bon de les suivre avec prudence, pour nous garantier des maux qui nous attaquent.

IL y a dans nos inclinations une certaine compensation de bien & de mal qui les rend presque toutes égales. Par exemple, l'inclination à l'amour que chacun excuse ou condamne selon qu'il a l'imagination tournée, est ordinairement accompagnée de douceur, d'enjoüement, de complaisance, de liberalité, de franchise, qui sont

des

des qualitez qui ne se trouvent pas de la mesme façon dans les autres temperamens.

Il faut encore se ressouvenir que le vulgaire, ne garde presque jamais de moderatiõ dans les jugemẽs ny dans ses discours, se laissant toûjours aller à l'exageration & à l'hyperbole, & faisant des propositions generales sur cinq ou six exemples particuliers. Si un homme est liberal, on dit qu'il est magnifique, s'il est menager & prudent, on l'accuse d'estre vilain & avare. Il suffit de connoistre cinq ou six personnes d'un mesme païs, d'une mesme societé, d'une mesme condition qui pratiquent quelque vertu, ou qui ayent quelque defaut veritable ou imaginaire, pour l'attribuer à tous leurs semblables.

Cette maniere est tres ordinaire aux Poëtes, aux Orateurs, aux Grecs & aux peuples d'Asie, dont les Iuifs faisoient autrefois partie. C'est pourquoy si l'Ecriture parle des defauts des femmes, avec des termes plus forts que de ceux des hommes, c'est en suivant la maniere dont on en parle vulgairement, dont on leur permet d'agir, & dont la coûtume & le prejugé nous fait considerer leur conduite.

Ce qu'il y a de plus fort contr'elles se tire du livre des Proverbes & de celuy de l'Ecclesiastique, dont voicy les endroits les plus remarquables, ausquels on peut aisément rapporter tout le reste. *I'ay cherché par tout de la raison & de la sagesse.*

VILLE DE LYON

Eccleſia 7. 29. *geſſe. Je n'en ay trouvé en aucune femme, & qu'en un ſeul homme entre mille.*

Eccli. 25. 26. *La malice des hommes n'eſt rien en comparaiſon de celle des femmes.*

23. *Il n'y a point de colere comparable à la leur.*

16. 23. *Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion & un dragon qu'avec une méchante femme, & dans une terre deſolée & abandonnée qu'avec une femme ſuiette à*

Prov. 21. 19. *quereller & à ſe mettre en colere.*

Eccli. 25. 27. *La méchante langue d'une femme eſt à un homme paiſible ce qu'eſt une montagne ſablonneuſe aux pieds d'un vieillard.*

26. 8. *La jalouſie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de triſteſſe; c'eſt un fleau qui ſe fait ſentir ſans &c.*

9. 2. *Ne donnez point de pouvoir ſur vous à une femme, de peur que s'étant une fois renduë la maiſtreſſe de voſtre eſprit vous n'en*

25. 30. *receviez de la confuſion... Quand les femmes ont une fois pris l'authorité & l'avantage elles deviennent fâcheuſes à leurs maris.*

Prov. 31. 10. *Qui eſt-ce qui pourra trouver une femme forte.*

Ce qui groſſit les mauvaiſes idées que l'on ſe forge ſur ces paſſages, c'eſt la maniere dont l'Ecriture parle aux hommes pour les détourner des deſordres qu'ils pourroient commettre avec les femmes.

Prenez

Prenez garde, dit-elle, *de vous laisser surprendre à leurs artifices... Ne vous trouvez point parmy elles.* Prov. 5. 2. Eccli. 42. 12.

Le peché a commencé par les femmes, & elles sont cause de la mort de tous les hommes.... L'iniquité de l'homme vient de la femme, c'est pourquoy l'iniquité d'un homme est meilleure qu'une femme qui fait bien. 25. 33. 42. 13.

Ne regardez point le visage d'une fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un suiet de cheute & de scandale. 9. 5.

Détournez vos yeux de dessus une femme qui s'est parée. La beauté des femmes a causé la ruine de plusieurs, en allumant dans leur ame le feu impur de la concupiscence. 8. 9.

Le vin & les femmes sont capables de faire apostasier les sages mesmes, comme il est arrivé à Adam, à Samson, à David & à Salomon. 19. 2.

Il est bon que l'homme ne touche aucune femme. 1. Cor. 7. 1.

Ceux qui suivent l'agneau par tout où il va, ce sont ceux qui sont vierges, & ne se sont point soüillez avec les femmes. Apoc. 14. 4.

Là dessus, comme l'Ecriture ne dit rien de semblable aux femmes pour les détourner des hommes, on se les represente comme si elles étoient la cause de tous les dereglemens du monde, & qu'elles n'eussent esté faittes que pour servir au

Demon

Demon à pervertir noſtre ſexe.

POVR bien juger de la force de tous ces paſſages il y faut faire quelques reflexions. 1° Les Proverbes & l'Eccleſiaſtique ſont des livres de Morale où l'on ne parle point des inclinations particulieres des hommes, mais de leur conduite, ſelon la coûtume, l'habitude & l'éducation, qui nous portent ſouvent à des actions contraires à nos inclinations. 2° Comme ces livres ſemblent n'eſtre adreſſez qu'aux hommes, & preſque point aux femmes, on les doit conſiderer comme des avis qu'un pere ſage & éclairé donne à ſon fils, où il luy marque ce qu'il doit obſerver & éviter avec les femmes. Mais il faut prendre garde qu'il n'en parle que ſelon ce qu'il en a découvert par ſa propre experience, puis qu'il dit qu'il *a cherché de la ſageſſe*, &c. *& qu'il n'en a point trouvé*, &c. Ainſi on ne doit pas prendre à la rigueur ny entendre de tout le ſexe ce qu'il dit des femmes, mais moralement, & de quelques-unes.

Lors qu'il dit qu'il n'a point trouvé de ſageſſe parmi les femmes, il parle d'une ſageſſe accomplie, qui vient moins du naturel que de l'étude & de l'experience, que les femmes n'ont pas comme les hommes, particulierement celles des Iuifs qui étoient bien plus contraintes que celles des Europeans. Et ce n'eſt pas un grand avan-

tage

tage pour les hommes qu'entre mil, il s'en trouve un qui ſoit ſage.

Si les hommes ſouffroient de la malice, de la colere & de la jalouſie des femmes, comme elles en ſouffrent des hommes, on pourroit prendre à la lettre ces paroles, *Il n'y a point de malice, de colere, ny de jalouſie comparable à celle d'une femme.* Si on les veut entendre d'une pente & d'un pouvoir naturel de faire beaucoup de mal ; nous dirons que par conſequent elles peuvent faire beaucoup de bien, les puiſſances & les moyens qui ſervent à l'un pouvant auſſi ſervir à l'autre, le deſſein, l'intention, & la maniere d'en uſer, faiſant le vice & la vertu. Mais leur ſens naturel eſt peut-eſtre que ces paſſions, ces defauts, éclattent & choquent davantage dans les femmes, ou bien parce qu'elles n'y tombent pas ſi ſouvent, ou parce que l'on ne veut pas qu'ils leur ſoient autant permis qu'à nous ; ou enfin parce qu'elles portent leur reſſentiment beaucoup plus loin ; à cauſe que la maniere dont on les éleve, les rendant beaucoup plus ſenſibles que nous à pluſieurs choſes ; quand elles ont une fois franchi les bornes étroittes de la bien-ſeance où on les renferme, elles font plus d'efforts pour ſe delivrer de ce qui leur eſt contraire.

QVAND l'Eccleſiaſtique nous avertit de ne pas donner de pouvoir ſur nous

à

à une femme, il ne parle que d'un pouvoir aveugle & temeraire que la debauche & la lacheté leur peut donner : Eſtant certain qu'il ne faut s'aſſujettir de la ſorte ny aux femmes ny aux hommes, & que ceux qui ſe laiſſent ainſi gouverner, s'abandonnent pour l'ordinaire à des gens, ou mal reglez, ou intereſſez, qui abuſent de la credulité d'autruy: mais il ne parle point du pouvoir & de l'authorité qui a pour objet la conduite d'une famille ou d'un Royaume; l'Hiſtoire ſacrée & prophane nous appennant qu'il y a eu quantité de femmes qui ont gouverné avec baucoup de ſageſſe, leurs maris, leurs enfans, leurs familles, des Societez & des Eſtats entiers.

QVAND il leur ſeroit ordinaire de mal uſer du pouvoir qu'elles ont entre les mains, elles ne feroient que ſuivre l'exemple des hommes: outre que lors qu'on n'eſt pas accoûtumé à commander, qu'on n'a pas eſté élevé pour cela, & qu'on ne s'y attend pas, on eſt en danger de s'ébloüir.

LORS que quelqu'un voulant rabaiſſer le merite des femmes leur dit *qu'un homme injuſte eſt meilleur, & plus eſtimable qu'une femme qui fait du bien*, on peut luy demander à luy meſme la ſolution d'une abſurdité groſſiere dont il charge l'Ecriture, & luy faire voir ſon ignorance ou ſa malice, en luy montrant que ce paſſage eſt trouqué.

qué. Car il y a, *un homme injuſte, eſt meilleur qu'une femme qui fait du bien, & qui cauſe de la confuſion & de l'opprobre.* C'eſt-à-dire, que les faveurs d'une femme artificieuſe, qui a deſſein de tromper, ſont plus à craindre qu'une injuſtice ouverte.

Cela nous montre comme l'on abuſe indignement de l'Ecriture Sainte, en luy faiſant dire tout le contraire de ſon veritable ſens. On le voit encore dans l'employ ordinaire de ces paroles, *qui eſt-ce qui trouvera une femme forte ?* Comme ſi l'Ecriture vouloit ſignifier par là, qu'il eſt extrémement rare d'en trouver. Mais ce n'eſt nullement ſa penſée. Le dernier chapitre des Proverbes d'où ces paroles ſont priſes contient les inſtructions que le Roy Salomon receut de ſa mere; qui aprés quelques avis luy dit de quelle maniere il doit chercher une femme, & commance à luy marquer les qualitez qu'elle doit avoir, en s'écriant; *Qui eſt-ce qui trouvera une femme forte? C'eſt un bien ſi eſtimable, qu'il n'y a rien au monde qui en puiſſe égaler le prix.* Et elle continuë en ſuitte de luy décrire les avantages qu'une femme de cette ſorte peut apporter dans ſa famille. Lors que l'on veut changer cette expreſſion figurée, en une autre, expreſſion qui ſoit ſimple & ſans interrogation, & qui ait une liaiſon naturellee avec ce qui precede & ce qui ſuit, il faut neceſſairement la concevoir en ces termes.

Celuy qui trouve une femme forte, trouve un bien ineſtimable, &c.

QVOY qu'il en ſoit, il y a trois ou quatre conſiderations qui contrebalancent tout ce que l'on peut tirer de l'Ecriture contre nous.

1° Elle ne parle point de toutes les femmes.

2°. Elle en dit du moins autant de bien que de mal. *Vne bonne femme fait le bon-heur de ſon mary, & une femme forte & genereuſe fait ſa principale joye .... Vne femme de vertu & de bon ſens, eſt un bien & une grace qui vaut mieux que tous les threſors du monde : & celle qui aime ſon mary vaut autant qu'une Couronne & un Royaume ....qui eſt ſage & prudente édifie ſa maiſon. Le pauvre gemit où il n'y a point de femme*, &c.

Eccleſi. 26. 7°

Prov: 12° 14.

Eccleſi. 26.

3° Tout ce qu'elle dit de mal touchant les hommes, ſurpaſſe autant ce qu'elle en dit des femmes, que l'on croit que noſtre ſexe eſt plus excellent que le leur.

4° Et ce qu'elle dit contre les femmes ſe peut auſſi juſtement appliquer aux hommes en ſubſtituant le mot d'*homme* à celuy de *femme*. En effet une Mere qui voudroit inſtruire ſa fille, ne pourroit-elle pas luy parler de cette ſorte. *Ma fille, ne vous trouvez point parmy les hommes; ne vous laiſſez point ſurprendre à leurs artifices, à leurs promeſſes & à leurs cajolleries. Souvenez-vous*

que

que le peché a commencé par eux & qu'ils ſont cauſe du malheur de toutes les femmes ; que l'iniquité de la femme vient de l'homme ; & que le mal que fait une femme eſt preferable au bien que veut faire un homme. Ne vous arrétez point trop à conſiderer la beauté, la bonne mine, ny tout ce qui donne de la grace aux hommes, de peur que cela n'allume en vous le feu de la concupiſcence, & ne vous ſoit un ſujet de chute & de ſcandale, comme à tant d'autres de voſtre ſexe que je pourrois vous nommer, & qui eſtoient auparavant extrémement ſages & vertueuſes. Eloignez vous donc de la compagnie autant qu'il vous ſera poſſible. Il vous ſera toûiours plus avantageux de n'avoir nul commerce avec eux, non pas méme par le mariage ; & ſçachez que celles qui ſuivent l'agneau par tout où il va, ce ſont celles qui ſont vierges & ne ſe ſont point ſoüillées avec les hommes.

Neantmoins comme ie ne pretens pas forcer voſtre inclination, ſi elle vous porte à vouloir un mary, ſongez à le bien choiſir. Car il eſt entierement rare d'en trouver un bon. C'eſt un preſent que vous ne devez attendre que du Ciel. Vn homme de vertu & de bon ſens, & qui aime ſa femme, eſt un ſujet continuel de ioye & de conſolation & eſt plus à eſtimer qu'une couronne & que tous les threſors du monde.

Mais au contraire, c'eſt le dernier mal-

heur pour une femme, d'avoir un mary sujet aux disputes, à la colere, & à la jalousie. Il voudroit mieux demeurer dans les deserts avec les Tigres, les dragons & les bestes les plus farouches. C'est comme un toît qui degoute continuellement au milieu de l'hyver, & un vent rude & fâcheux qui gronde sans cesse. C'est pourquoy pensez y bien.

S'il vous arrive d'avoir des enfans, prenez un soin particulier de les garantier du vice. Les garçons demandant une garde & une exactitude tres-grande, de peur qu'ils n'échappent & ne se perdent : Et pour peu que vous y voyiez d'ouverture, redoublez vostre vigilance & vos soins, de crainte qu'ils ne se laissent aller à la premiere occasion: Et vous ne pourrez rien faire de mieux pour vostre repos, & pour leur avantage, que de leur donner une femme qui ait de l'esprit & de la vertu ; pour les retenir par sa modestie & par sa douceur dans de justes bornes où ils ont bien de la peine à demeurer.

POVR satisfaire à tout ce que l'on peut avoir dans l'esprit, sur le sujet du commerce de sexe entre les hommes & les femmes, il faut considerer qu'ils sont à l'égard les uns des autres, comme tout le reste des biens, dont on peut faire un bon & un mauvais usage, & dont l'abus retombe sur celuy qui le commet, sans diminuer le prix ny l'estime de la chose dont on abuse.

Ainsi

Ainſi quoy que les hommes puiſſent mal uſer des femmes, & ſe perdre à leur occaſion, ce n'eſt non plus la faute des femmes, à regarder ſimplement l'uſage, que c'eſt la faute des richeſſes qui cauſant le malheur d'un prodigue ; ou de tout autre qui ne ſçait pas s'en ſervier. On peut dire meſme, que ſi l'on regarde ſincerement la maniere dont les femmes contribuent à la perte des hommes, & les hommes à celle des femmes, il faudra avoüer que preſque tout le mal eſt de noſtre coſté. En effet, quoy que les femmes ayent du moins autant de beſoin des hommes que les hommes en ont d'elles, neanmoins elles ont plus de force pour ne le point faire paroiſtre. Ce ſont les hommes qui les recherchent, qui les ſollicitent & les preſſent: Et l'on diroit quand elles ſe rendent, que c'eſt plûtoſt pour ſe delivrer des importunitez qu'on leur fait, ou pour reconnoiſtre les ſervices & les ſoins qu'on leur a rendus, l'amour & l'eſtime qu'on leur témoigne, que pour ſatisfaire un deſir qui leur eſt auſſi naturel qu'à nous. C'eſt donc proprement les hommes qui font paroiſtre en cela de la foibleſſe, qui abuſent les femmes, qui les corrompent, les perdent & les entrainent dans le precipice avec eux.

CE ne fut point Dalila qui alla chercher Samſon ; ce fut luy qui alla chercher

cette

cette Dame. Et luy qui avoit eu la force de déchirer des lions, de defaire luy seul ſés ennemis au nombre de mil, luy, dis-je, eut la foibleſſe de ſe laiſſer vaincre par les careſſes d'une femme, & l'imprudence de luy découvrir un ſecret dont dependoit ſa liberté & ſa vie.

BETHSABE'E ne ſongeoit à rien moins qu'à David, lors que ce Prince qui avoit eſté touché de ſa beauté, l'envoya querir chez elle; & ce fut de ſon propre mouvement qu'il fit expoſer Vrie mari de cette Dame, n'ayant pû l'obliger à retourner chez luy pour couvrir par ce moyen les ſuites de l'adultere qu'il avoit fait commettre à ſa femme.

SONT CE les femmes que Salomon a aimées, ou Salomon luy-meſme que l'on doit accuſer de la dépravation de ſon eſprit, luy qui avoit eſté ſelon le cœur de Dieu, qui en avoit receu tant de biens & de ſageſſe, luy enfin qui n'ignoroit pas la deffenſe que Dieu avoit faite autrefois à ſon peuple d'avoir commerce avec les femmes étrangeres.

Exod. 36.

NOVS n'avons qu'à conſulter l'Ecriture pour ſçavoir leſquels ont eſté les plus criminels aux yeux de Dieu, ou des femmes qui ſe ſont laiſſées corrompre, ou des hommes qui les ont corrompuës. Encore que Bethſabée fuſt coupable d'avoir manqué de fidelité à ſon mary; ce fut neanmoins

Rois. 2. 12.

à

à David seulement que Dieu reprocha le crime, ce fut à luy seul qu'il envoya le Prophete Nathan ; ce fut luy qui en fit penitence ; toute la peine rétomba sur luy, & ce fut pour le punir que l'enfant qui vint de son adultere fut frappé de mort. L'Ecriture ne dit pas un mot contre les femmes étrangeres dont Salomon devint amoureux. *Le Seigneur*, dit elle, *entra en colere contre Salomon, parce qu'il s'estoit éloigné du Seigneur le Dieu d'Israël*, Et elle nous marque que Dieu pour le punier de sa faute, luy suscita les ennemis, & divisa ses Etats. *Rois 3. 11.*

AINSI quand on reproche aux femmes que ce sont elles qui nous corrompent, elles peuvent répondre que c'est nous, au contraire, qui sommes cause de leur corruption & de leurs desordres ; que ces hommes qui s'attribuent la preéminence du sexe, n'ont point de honte de devenir leurs esclaves, & de se reduire aux bassesses les plus indignes, pour obtiner d'elles qu'elles satisfassent leur passion ; que ces hommes qui se vantent d'avoir plus d'esprit, plus de force & plus de courage que les femmes, en ont assez peu pour ne pas découvrir leurs artifices, & pour se laisser vaincre par de si foibles attraits ; que si l'Ecriture dit tant de choses aux hommes pour les éloigner du mal qu'ils peuvent commettre avec les femmes ; ce n'est pas qu'elle estime moins les femmes : c'est au contraire parce

que

que connoissant la foiblesse des hommes, elle a crû les devoir soûtenir par de fortes exhortations, n'ayant rien dit de semblable aux femmes, parce qu'elles ne succombent pas si aisément. Enfin si Dieu ne s'est pas servi d'elles dans les fonctions Publiques, Civiles ou Ecclesiastiques ; c'est que les hommes ayant causé tous les maux de la societé, & les femmes n'ayant rien fait qu'à leur exemple, il estoit juste qu'ils servissent à les reparer, Dieu voulant tirer le remede de la cause mesme du mal.

VOILA les reflexions necessaires pour l'éclaircissement des Passages que l'on croit estre contraires à l'opinion de l'Egalité des sexes, & pour faire utilement la comparaison dont on a parlé d'abord.

POVR ce qui est du Traitté de l'Excellence des hommes, il le faut lire comme s'il venoit d'une main inconnuë & zelée pour la gloire de nôtre sexe, afin de mieux reconnoistre si l'Autheur ne s'est point flatté luy-méme en affoiblissant les preuves de ses Adversaires ; & s'il a dit contre les femmes tout le mal que l'on en peut dire publiquement. Car les invectives sont la voye ordinaire de les attaquer, en exagerant leurs defauts, rejetãt sur tout le sexe ce qui se void en quelques uns, & leur est cõmun avec les hommes & attribuant à l'inclination ce qui n'est qu'un effet de la coûtume, de l'educatiõ & de la maniere dont elles sont considerées & se considerent elles-mémes.

DE L'EXCELLENCE DES HOMMES CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.

Que l'opinion commune, que les femmes ne ſont point égales aux hommes ne doit point paſſer pour une erreur de preiugé, & qu'eſtant auſſi ancienne & auſsi étenduë que le monde, & conforme aux principes de la ſaine Philoſophie, elle doit demeurer comme une verité conſtante.

LORSQVE l'on conſidere avec quelle facilité les hommes donnent entrée dans leur eſprit à tout ce qui ſe pro-

ſente, on ne peut pas s'empécher de reconnoiſtre qu'ils ſont fort ſujets à la prevention & à l'erreur: Et quelque verité qu'il y ait dans les jugemens qu'ils portent temerairement & ſans examen, ils ne doivent eſtre reçûs dans le commerce du monde que ſous le caractere de prejugé, qui eſt un caractere commun à la verité & à l'erreur.

Quoy que cela ſe puiſſe dire de la pluſpart des opinions dont les hommes ſont perſuadez, neantmoins il ne le faut pas entendre comme s'il n'y en avoit point d'exceptées; Et ce ſeroit peut-eſtre un autre prejugé que d'en donner le nom à tous les jugemens que nous faiſons, & qui ne ſont point precedez d'un examen Philoſophique.

En effet, encore que nous n'ayons jamais recherché à nous aſſurer avec methode, de nôtre propre exiſtance, comme le pratiquent quelques Philoſophes modernes, auroit-on raiſon de nous dire que c'eſt par

preven

prevention que nous croyons que nous exiſtons, & que pour eſtre certains que noſtre propre corps n'eſt point un phantôme ſemblable à ceux que nous faiſons en revetant, il eſt abſolument neceſſaire de recourir aux regles de la Logique.

Cela eſt bon quand les opinions dépendent de l'exemple, de la coûtume & de l'authorité des hommes, parce que l'on peut avoir quelque raiſon de s'en défier, & de craindre qu'il ne s'y gliſſe de l'erreur. Mais pour ce qui regarde les ſentimens où la nature ſeule a part, & qu'elle a gravez dans nos ames pour eſtre la baſe de toutes nos connoiſſances, & le principe des actions neceſſaires à la conſervation de la vie, l'évidence qui ne manque jamais de les accompagner tient lieu de reflexion & de recherche, & ne demande autre choſe de nous que d'ouvrir les yeux de l'eſprit pour les regarder fixement.

Et ſi nous avions ſujet d'y apprehender quelque mépriſe, il faudroit accuſer la nature de ſe tromper elle-meſme ou de prendre plaiſir à nous tromper, en nous portant d'un côté, comme malgré nous, par ces ſortes de mouvemens à l'excution des choſes qu'elle nous ordonne, & d'un autre coſté en nous obligeant d'avoir recours à une ſuſpenſion generale de toutes les actiõs de la vie, par la neceſſité où nous ſerions de prendre du temps, pour nous délivrer de nos doutes par une longue reflexion.

Or je croy qu'il faut mettre au nombre de ces ſentimens vifs & olairs, celuy par lequel les hommes ſe portent à juger de la difference & de l'inegalité des ſexes. Si ils ſont perſuadez que celuy des mâles eſt le plus excellent & le plus capable, ce n'eſt point par un effet du caprice, ny de la coûtume, mais par une idée tres-diſtincte que la nature meſme leur en donne : Et

aprés

aprés les notions primitives & fondementales qui concernent noſtre propre conſervation, je n'en vois point de plus naturelle, ny qui ait de plus grandes marques de certitude & d'évidence que celle-là : puiſque outre que nous nous y portons de nous-meſmes, elle ſe trouve établie, par le conſentement de tous les hommes, par l'autorité & par l'experience de tous les ſiecles, & par les raiſonnemens les plus ſolides, & enfin puiſque Dieu meſme, qui eſt la ſource, l'Auteur & la regle de toutes les veritez du monde, confirme celle-cy, dans les ſaintes Ecritures par des preuves auſſi certaines que le livre meſme qui les contient.

Il eſt ſi naturel de penſer que la preeminence des ſexes appartient aux mâles, & que c'eſt un avantage qu'ils ont receu de la nature, qu'il n'y a peut-eſtre jamais eu d'homme ny de femme qui ne l'ait

n'y de nation où l'on n'en ait pas eſté perſuadé, ny de ſiecle où ce ſentiment n'ait paſſé pour une verité tres-conſtante. Du moins ne ſçauroit-on montrer d'hiſtoire ny ancienne ny moderne qui nous apprenne qu'il y ait eu des peuples entiers où l'on ait tenu formellement le contraire. Or cette uniformité & cette univerſalité d'opinions ſur un meſme ſujet, eſt à mon avis, la plus convaincante de toutes les preuves que l'on puiſſe apporter, pour montrer qu'elle eſt veritable & de premiere lumiere, & qu'elle doit paſſer pour un ſentiment que la nature meſme nous inſpire.

Lorſque c'eſt le caprice, la coûtume, le hazard qui ont produit un ſentiment, il garde toujours ſes caracteres de ſa naiſſance, il a des commencemens foibles, un progrez bizarre, un établiſſement incertain, il ne dure qu'un âge, il ne regne qu'en un quartier de la terre, & il eſt combatu & renverſé toſt ou tard

par

par un ſentiment contraire qui s'établit & ſe maintient de la même maniere. De là viét cette diverſité monſtrueuſe d'opinions qui ont partagé & partagent encore tout le monde ; parce qu'eſtant les effets d'une imagination phantaſque & capricieuſe, comme celle des hommes, ils ſont ſujets aux meſmes bizarreries. Mais pour ce qui eſt de l'opinion que nous deffendons & que nous n'entreprendrions point de deffendre s'il ne s'étoit trouvé des gens aſſez aveugles, ou pour mieux dire aſſez ingenieux pour l'attaquer, elle a eſté juſques icy exempte de tous ces inconveniens. Elle a commencé avec les hommes, elle a deja duré autant qu'eux, & elle ſe trouve maintenant ſi bien établie qu'il y a lieu d'aſſurer qu'elle ne finira qu'avec eux. Et ſi c'eſt une folie de vouloir revoquer en doute la verité d'une hiſtoire, arrivée il y a mille ans dans un petit coin de la terre, lorſqu'elle a paſſé juſqu'à

juſqu'à nous de main en main, & qu'elle a eſté receuë univerſellement & ſans contredit par toute ſorte de perſonnes d'âage, d'intereſts, de païs, & de temps differents. C'eſt ce ſemble une temerité inſupportable de s'oppoſer ſerieuſement à une creance qui a toûjours regné & qui regne encore dans l'eſprit de tous les hommes.

Il y a bien davantage. Car comme nous ne voyons pas de nos propres yeux ce qui s'eſt paſſé autrefois, & que nous ſçavons combien il eſt aiſé d'en impoſer à tout un peuple, & à ceux qui ſont éloignez par la diſtance des temps & des lieux, & que tout ce que l'on a tenu pour vray durant pluſieurs ſiecles ſur une choſe, n'eſt ſouvent fondé que ſur ce que l'on en a crû au temps que la choſe eſt arrivée, on pourroit avoir quelque ſujet de ſoupçonner les hiſtoires anciennes de peu de fidelité. Au lieu qu'eſtans nous-mémes les témoins oculaires

res de ce qui ſert de fondement à la creance commune, auſſi bien que ceux qui nous ont precedez, pour n'eſtre pas de cette opinion, il faut dementir nos propres yeux, & accuſer d'aveuglement tous les hommes qui ont crû qu'un ſexe eſt inferieur à l'autre.

Si cette creance n'eſtoit que d'un Royaume ſeulement, ou méme d'une des quatre parties du monde, on pourroit peut-eſtre avoir quelque ſorte de raiſon de dire que ce n'eſt qu'une ſuite d'une vieille erreur ou d'une conſpiration que les hommes y auroient faite autrefois au deſavantage des femmes. Mais lorſque je conſidere que tous les peuples, de l'un & de l'autre hemiſphere, les nations les plus ſauvages, ces hommes qui ont eſté oubliez ou inconnus durant tant de ſiecles, & ſans aucun commerce avec nous, ſe trouvent tous d'accord ſur la nobleſſe des mâles, je ne puis m'empécher de croire

qu'il n'y a que la galãterie ou le deſſein de ſe divertir qui ayent pû ſuſciter ceux qui ont pris ſi hautement le party des femmes.

En effet, peut on entreprendre ſerieuſement de leur donner un avantage, qu'elles ne demandent pas, & qu'elles ne ſe ſont jamais attribué. L'on a vû des nations diſputer enſemble de la nobleſſe; mais l'on n'a jamais oüy dire que les femmes ayent pretendu d'eſtre auſſi nobles que les hommes. On dit qu'il y a eu autrefois une troupe de femmes qui s'aviſerent de faire bande à part, & de former un eſtat qui ſubſiſta quelque temps: mais l'hiſtoire ne nous apprend point que ce fut par un ſentiment d'égalité, mais ſeulement pour ſe délivrer de la ſervitude où le Mariage les engageoit. Or il eſt viſible que ſi l'opinion de l'égalité des ſexes eſtoit une erreur de prévention, les femmes du moins la reconnoiſtroient, & en meſme temps qu'elles ſe pleignent de

de la dureté dont les hommes uſent à leur égard, elles les accuſeroient d'eſtre injuſtes par une ignorance groſſiere.

Cette opinion n'eſt pas de pure ſpeculation où il s'agiſſe ſeulement de ſoûtenir une penſée de nulle conſequence. C'eſt une créance de pratique ſur laquelle eſt fondée toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, & des femmés à l'égard des hommes : eſtant certain que ſi les hommes avoient crû que les femmes leur fuſſent égales au ſens de nos adverſaires, ils euſſent rendu leur condition plus avantageuſe & plus douce. Puiſque ſi elles n'ont point de part aux ſciences ny aux emplois avec les hommes, c'eſt que ceux-cy ſont perſuadez que cela appartient comme un appanage de leur ſexe. Et les femmes ſont elles-mémes ſi fortement convaincuës de leur inegalité & de leur incapacité

qu'elles ſe font une vertu non ſeulement de ſuporter la dependance où elles ſont, mais encore de croire qu'elle eſt fondée ſur la difference que la nature a miſe entr'elles & les hommes. Je me ſouviens encore fort bien que lors que le livre de l'égalité commença à paroiſtre il n'y eût que les Pretieuſes qui le reçeurent avec applaudiſſement diſant qu'on leur faiſoit quelque juſtice ; d'autres le firent valoir ſeulement parce qu'il flattoit leur vanité: mais tout le reſte en parla comme d'un paradoxe qui avoit plus de galanterie que de verité, n'oſant pas le condamner tout-à fait, parce qu'il leur étoit favorable.

Et cette moderation eſt d'autant plus à remarquer dans les femmes qu'elles ſont naturellement vaines & ambitieuſes, & qu'elles voudroint aſſujettir les hommes pour l'eſprit comme pour le cœur. Et l'on doit avoir d'autant plus d'égard à l'aveu qu'elles font de l'excellence des hommes, que leur intereſt les porte à faire le

lẽ contraire, & qu'elles la recõnoiſſent non ſeulement en ces païs cy, où les ſciences rendent les eſprits plus dociles, mais encore parmy les peuples où eſtant traittées plûtoſt en eſclaves & en bêtes qu'en femmes, la contrainte & les rigueurs qu'elles ſouffrent devroient les appliquer davantage à ſonger à ce qu'elles ſont.

De ſorte que l'on peut dire que ceux qui veulent oſter à leur propre ſexe un avãtage qu'il a toûjours poſſedé paiſiblement, & dont l'autre ſexe luy fait aveu depuis qu'ils ſubſiſtent l'un & l'autre, ce ſont gens qui ſe depoüillent eux-meſmes, ſans fruit & de gayeté de cœur, d'un titre legitime & non conteſté, pour en revetir d'autres qui reconnoiſſent contre leur propre intereſt n'y avoir aucun droit du tout.

Je ſçay bien que l'on pretend que la preéminence, dont nous joüiſſons eſt un droit uſurpé, que le vulgaire croit eſtre naturel, parce qu'il y eſt

accou

accouſtumé dés le berceau. Mais outre qu'il nous appartient par une conceſſion que nous en a faite l'Auteur méme de la nature, fondée ſur les degrez de perfection dont il luy a plu relever noſtre ſexe, & qu'il a confirmée par des témoignages inconteſtables que l'on rapportera ailleurs, y a-t'il apparence que les hommes ayent commencé leur ſocieté par une telle uſurpation, que tous y ayent conſenti, & qu'elle n'euſt point eſté reconnuë ny attaquée publiquement; ſi dans les ſocietez & les Eſtats particuliers l'autorité établie par le conſentement unanime de tous ceux qui s'y ſont ſoûmis d'abord, & affermie par une longue poſſeſſion, a ſouvent reçeu des atteintes; ſi la trop grande ſeverité des Princes a cauſé tant de revolutions funeſtes; ſi le deſir de l'independance a tant de fois partagé les Grands; enfin ſi l'amour de la liberté porte la pluſpart des hommes à des efforts extraordinaires

pour

pour joüir pleinement de l'égalité naturelle qui eſt entr'eux : n'a-t'on pas lieu de croire que ſi la condition des femmes eſtoit un eſtat violent & fondé ſur l'uſurpation, elles qui ſont en plus grand nombre que les hommes, elles qui aiment tant à dominer, qui ſont ſi legeres & ſi amatrices de la nouveauté, ſi ingenieuſes à trouver des moyens pour faire reüſſir leurs deſſeins, elles enfin à qui les hommes ont toûjours fait ſouffrir une ſi rude ſervitude, n'euſſent jamais fait d'entrepriſe pour s'en délivrer.

C'eſt trop outrager les hommes que de vouloir qu'ils ſoient toûjours demeurez dans une injuſtice ſi indigne. Cette accuſation ſeroit peut-eſtre ſupportable s'ils eſtoient tous comme des ſauvages & des barbares qui n'euſſent point d'autre regle que leur intereſt & leurs paſſions déreglées. Graces à Dieu, on ne peut pas dire qu'ils ayẽt

tous,

tous eſté abandonnez à ce ſens reprouvé & corrompu où l'on tient pour juſte tout ce qui eſt favorable: Et il n'eſt pas croyable que tant d'Illuſtres Senats, comme celuy d'Athenes & de Rome, ſi celebres par leur integrité, tant de ſages Legiſlateurs fameux par l'equité de leurs Loix, tant d'hommes admirables par leur vertu, qui ont donné leur bien & leur vie pour deffendre la verité, il n'eſt pas croyable, dis-je, que ces hommes, & tous ceux qui eſtant éloignez par leur âge, par leur employ ou autrement, de tout commerce avec les femmes, n'avoient nulle raiſon de les regarder comme inferieures aux hommes, ayent ſoûtenu qu'elles l'eſtoient en effet, pour conſerver à leur ſexe un avantage uſurpé.

Il eſt inutile de dire que s'il n'y a point d'intereſt ny d'injuſtice dans les hommes, il y a du moins de l'erreur, & qu'ils ont pris la

coûtume pour la nature, faute d'avoir bien distingué l'une & l'autre, comme l'on void qu'ils les confondent tous les jours en des choses aussi faciles que celle-cy.

Cette réponse qui condamne encore tous les hommes d'une erreur assez grossiere, & qu'ils n'ont pû se communiquer les uns aux autres, suppose qu'ils ont tous esté aveugles, & qu'il n'y en a pas eu grand nombre qui se soient enfin dégagez du torrent de la coûtume. Mais il est tres-aisé de reconnoistre combien cette supposition est fausse, si l'on fait reflexion qu'il y a eu dans tous les siecles quantité de gens éclairez qui ont recherché sincerement la verité, qui se sont genereusement dépoüillez des préjugez de l'enfance, qui ont découvert mille erreurs dans le peuple, qui se sont declarez ennemis de ses fantaisies, & ne se sont distingez parmy la foule qu'en soutenant des opinions entierement contraires à celles qui

eſtoient le plus generalement reçeuës. Cependant il ne s'en eſt preſque point trouvé, tant de ceux dont l'hiſtoire fait mention, que de ceux dont nous avons les écrits, ſoit de Phyſique, de Medecine, de Morale, de Politique, ou de Theologie, qui ne ſoient demeurez attachez à la verité que nous deffendons, leur étude & leurs meditations leur ayant ſervi à découvrir avec netteté les raiſons d'un ſentiment dont ils eſtoient perſuadez auparavant, par l'inſtinct de la nature.

Il eſt vray qu'il s'en eſt trouvé quelques-uns qui ont pretendu qu'il y avoit entre les deux ſexes une égalité entiere, & méme qui ont voulu donner l'avantage aux femmes. Mais outre que le nombre de ces ſçavans eſt fort petit en comparaiſon des autres qui ont ſoûtenu le contraire; l'on y doit avoir d'autant moins d'égard que ce ne ſont pas les plus celebres, & que leur

leur opinion n'a consisté que dans leurs Livres. Et pour juger d'eux plus favorablement que ne le meritent des gens qui ont assez de hardiesse pour accuser toute la terre d'estre dans la prevention, dans l'erreur & dans l'injustice, qui sçait s'ils ont esté persuadez eux-mémes de ce qu'ils ont avancé, s'ils n'ont point voulu faire l'éloge des femmes, comme l'on a fait celuy de la folie, & si ce n'a point esté pour exercer leur esprit, & pour se joüer de la credulité du monde qu'ils ont entrepris la deffense d'une cause qu'ils condamnoient dans leur ame.

Raisons Physiques de l'Excellence des hommes.

QVoy qu'il en soit, si on refuse de rendre à la voix de la nature qui ne se fait jamais mieux entendre que lorsqu'elle s'explique par la bouche de tous les hommes.

mes, & si l'on tient suspect le témoignage de tous les sçavans, consultons presentement l'experience & la raison toutes seules pour juger sur ce que nos propres yeux nous rapportent de la difference des sexes, lequel des deux est le plus parfait & le plus excellent.

La perfection de toutes les choses creées selon l'idée qu'en ont tous les hommes, consiste à estre dans l'estat le plus convenable & le plus propre à la fin pour laquelle la nature les a faites. De sorte que nous disons qu'une chose est entierement parfaite, lorsqu'il ne luy manque rien de ce qui luy est necessaire pour arriver au bût que l'on s'est proposé en la faisant : ainsi une montre est parfaite, quand elle a toutes ses parties, & qu'elle marque les heures avec justesse. Il faut encore observer qu'il y a differens degrez de perfection entre les choses qui sont compriſes sous un mesme genre & que cette difference se tire de la maniere

dont

dont chacune arrive à sa fin. Ainsi une montre est meilleure & plus parfaite que l'autre, quãd elle est mieux travaillée, & que son mouvement est plus reglé & plus long. Et selon cette idée il est vray de dire qu'une chose est en mesme-temps parfaite & imparfaite sous des regards differens, puisque c'est une espece d'imperfection que d'estre moins parfait qu'un autre.

A prendre les choses sur ce pied là, on ne peut pas nier que les femmes ne soient en un sens aussi parfaites que les hommes, & par consequent égales, la nature ne leur ayant rien refusé de ce qui est necessaire pour l'usage auquel elles sont destinées. Mais cette égalité de perfectiõ n'est pas une égalité geometrique, comme celle qui se trouve entre deux cercles de parielle grandeur. C'est une égalité porportionnelle, qui répond à celle de deux cercles inégaux en grandeur, & égaux en nombre de parties, les femmes n'ayant pas receu

de

de la nature les meſmes moyens que les hommes pour arriver auſſi aiſément qu'eux à la fin qu'elle s'eſt propoſée en leur production.

La nature a trois fins differentes à noſtre égard, ſelon les trois differens eſtats où nous pouvons nous rencontrer. La premiere, c'eſt noſtre propre conſervation, ce qui regarde chaque perſonne en particulier; la ſeconde, c'eſt la propagation de l'eſpece, par la generation des enfans, ce qui concerne la ſocieté des deux ſexes; & la troiſiéme conſiſte le concours de pluſieurs perſonnes, jointes enſemble ſous une autorité ſouveraine, pour ſe conſerver par une aſſiſtance mutuelle.

Nous travallions à nous conſerver, d'un coſté en nous appliquant à connoiſtre ce qui nous eſt bon ou mauvais, vray ou faux, ce qui eſt proprement la recherche de la verité; & de l'autre coſté, à acquerir ce qui nous eſt conforme, & à nous délivrer de ce qui nous eſt contraire en quoy con

consiſte principalement la vertu. Il me ſemble qu'il f:udroit renonc:r à la raiſon & à l'experience pour ſoûtenir que noſtre ſexe n'a pas à cét égard , des qualitez plus avantageuſes que n'en ont les femmes.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoiſtre que les hommes g.neralement parlant , comme tous les mâles des autres eſpeces d'animaux ſont d'un temp:rammment plus chaud & plus ſec que les femmelles, ce qui eſt cauſe qu'ils ont plus de force, de vigueur , de liberté & de ſanté, & qu'ils vivent plus longtemps, pourveu qu'il ne leur arrive point d'accidens étrangers qui abregent le cours de la vie. Les femelles au contraire ont moins de chaleur & de ſechereſſe , ou pour me ſervir des termes ordinaires, ſont d'un temperamment froid & humide; c'eſt pourquoy elles n'ont pas le corps, ſi libre, ſi robuſte, ny ſi vigoureux que les hommes.

Cette difference eſt fondée ſur la raiſon;

raiſon; la nature l'ayant eſtablie pour faire arriver les deux ſexes à la fin qu'elle s'eſt propoſée en les diſtinguant. Car ayant pour but de perpetuer les eſpeces par la voye de la generation, à la quelle le maſle & la femelle ſont abſolument neceſſaires, elle a dû donner au premier qui y concoure comme cauſe active & efficiente, les qualitez les plus convenables à ce devoir, qui ſont la chaleur, la ſechereſſe & la force, & donner à la femelle qui n'eſt qu'une cauſe paſſive, & qui a plus beſoin d'humeurs pour la production & pour la nourriture de ſon fruit, des qualitez plus molles, pour ainſi dire, & moins actives.

Nous voyons en effet que la nature a ſuivy cette conduite, n'y ayant point d'endroit au monde où le temperamment des ſexes ne ſe diſtingue par toutes les marques ſenſibles des deux principes differens dont nous venons de parler. Les femmes ſont par tout de plus petite taille que les hommes:

elles ont les cheveux plus longs & plus déliez, la teſte plus petite & plus ronde, le teint moins coloré, les narrines & la bouche moins ouvertes, la voix moins forte, les membres plus charnus, moins libres, moins muſculeux, & la demarche plus lente. Voilà préciſement ce qui regarde le corps, paſſons à ce qui eſt de l'eſprit.

Il eſt impoſſible que les hommes ayent l'avantage en une partie qu'ils ne l'ayent auſſi en l'autre ; parce que l'eſprit eſt tellement dépendant du corps dans toutes ſes actions, qu'il ſuit toûjours la diſpoſition des organes, ſoit que cette diſpoſition ſoit de nature ou d'accident. C'eſt pourquoy nous jugeons autrement dans la ſanté que dans la maladie, dans la joye que dans la triſteſſe, & lors que nous avons le ſang & le cerveau plus ou moins émeu. Cela eſt ſi vray & ſi clair, que c'eſt un ſentiment univerſel que le temperamment eſt la

cauſe la plus ordinaire & la plus generale de cette diverſité prodigieuſe qui ſe voit entre les hommes, en ce qui regarde les connoiſſances & l'uſage de l'eſprit. D'où il faut conclure que l'eſprit agira toûjours d'une maniere & plus parfaite & plus noble quand il ſe trouvera dans un corps dont les organes auront un temperament plus proportionné à ſes operations. Or il eſt tres-aiſé de montrer que la conſtitution chaude & ſeche qui eſt celle des maſles eſt celle qui a le plus de proportion & de convenance pour l'eſprit & pour la vertu, parce que la chaleur produit neceſſairement *la force, la hardieſſe, la magnanimité, la liberalité, la clemence, & la juſtice* : Et la ſechereſſe produit, *la fermeté, la conſtance, la patience, la modeſtie, la fidelité; le iugement.*

Pour bien comprendre le rapport de toûtes ces qualitez avec la chaleur & la ſechereſſe, il faut prendre

dre garde à trois choſes. 1. Que la patience, par exemple, la juſtice, la fidelité étant en quelques hommes des inclinations naturelles où la raiſon a eu peu de part, comme elles ſont en d'autres des vertus purement acquiſes par reflexion & par habitude, à les prendre comme des inclinations on ne peut en donner de meilleures cauſes que les deux que nous avons marquées. La ſeconde choſe eſt que puiſque nous nous ſentons quelque fois plus portez à une paſſion qu'à l'autre, par exemple à la joye ou à la triſteſſe, à l'amour, à la hardieſſe, ſans en ſçavoir la veritable cauſe, c'eſt une marque evidente qu'il n'eſt pas neceſſaire que l'ame connoiſſe clairement toutes les diſpoſitions du corps, mais ſeulement qu'elle les ſente, pour concevoir des penſées & des deſirs qui y ſoient conformes : & la troiſiéme choſe à remarquer eſt que ces ſentimens

BIBL LYON

confus qu'à l'ame à l'occaſion des qualitez du temperamment, ſont en elle à proportion ce que fait la conſideration de l'eſtat exterieur, par exemple de la pauvreté & des richeſſes, du credit & de la diſgrace, de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Voicy comment cela ſe fait.

Lorſque l'ame ſent la chaleur qui eſt le principe de la force & du courage, elle ſe confie en elle-meſme, elle forme de grands deſſeins qu'elle entreprend hardiment, & elle affronte les dangers, parce qu'elle croit avoir aſſez de force pour reüſſir dans les uns & pour ſurmonter les autres; elle pardonne aiſément dans l'eſperance qu'elle a de pouvoir toujours repouſſer les offences qu'elle prend en elle-meſme, luy inſpire une liberté genereuſe, éloigniée de diſſimulation & d'artifice qui ſont les marques & les inſtrumens ordinaires de la timi-

dité

dité & luy oſtant l'apprehenſion de manquer des choſes neceſſaires, elle la rend encore juſte, liberale, reconnoiſſante & ſatisfaite d'elle meſme.

D'un autre coſté, comme c'eſt le propre de la ſechereſſe de fixer les choſes, & d'empêcher qu'elles ne ſe diſſipent en les renfermant dãs leurs propres bornes, l'ame s'accommode à cette qualité s'affermiſſant en elle-meſme demeurant toûjours dans la foy qu'elle a donnée, & dans les reſolutions qu'elle a priſes. Enfin cette qualité ſert à rendre le ſang plus pur, de meſme que les eſprits qui en ſortent, & arreſte la fougue de l'imagination donnant à l'entendement le loiſir qu'il demande pour bien conſiderer les choſes, d'où vient la prudence & la ſolidité d'eſprit.

Il faut conclure de ce principe par une conſequence neceſſaire, que le temperamment froid & humide, doit produire des effets

moins avantageux, & que par ſa froideur il doit rendre, *foible, timide, puſillanime, défiant, ruzé, diſſimulé, flatteur, aiſé à offenſer, vindicatif, avare, ſuperſtitieux*; Et par ſon humidité, *mobile, leger, infidelle, impatient, credule, & ſuiet à babiller.*

Les raiſons de ces inclinations ſont évidentes. Car comme l'a tres-bien expliqué un Auteur moderne, puiſque la chaleur eſt le principe de la force, du courage, & de la hardieſſe, il faut que la froideur le ſoit de la foibleſſe, de la timidité & de la baſſeſſe de cœur; & de ces trois qualitez naiſſent toutes les autres qui accompagne le tempement froid. En effet, la défiance & le ſoubçon viennent de la foibleſſe & de la timidité: c'eſt pourquoy les hommes forts & courageux ne ſont ny ſoubçonneux ny défians. L'artifice accompagne auſſi la foibleſſe, parce qu'il ſupplée au defaut des forces, & nous voyons

Monſieur de la Chãbre.

que

que tous les animaux qui ſont foibles, ſont plus ruſez que les autres: au contraire tous ceux qui ſont de grande taille ne ſont pas ordinairement malicieux, parce que la force ſe trouve ordinairement avec la grandeur de corps. La diſſimulation ſuit l'artifice & la défiance, comme la flaterie & le menſonge ſuivent la diſſimulation. D'ailleurs la foibleſſe qui eſt expoſée à toutes ſortes d'injures, eſt aiſée à offenſer, & pour ce ſujet elle eſt vindicative, d'autant que la vengeance qui n'a point d'autre bût que d'empécher qu'on ne continuë l'offenſe, eſt ordinaire à ceux qui ſont foibles: c'eſt pourquoy les vieillards, les enfans & les malades ſont plus colères que les autres: mais ſa vengeance eſt cruelle, parce que la cruauté vient de la foibleſſe & de la défiance, car un homme genereux ſe contente de la victoire, au lieu qu'un lâche qui a ſon ennemy en ſon pouvoir porte toûjours

ſa vengeance à l'extremité, parce qu'il apprehende qu'il ne ſe remette aprés en eſtat de ſe venger à ſon tour.

La ſuperſtition vient de la meſme ſource. Car la foibleſſe qui craint toujours plus qu'elle ne doit, s'imagine que le Ciel eſt difficile à contenter, & qu'il ne faut rien oublier pour ſe le rendre favorable. L'avarice n'a point auſſi d'autre principe : car la crainte de tomber dans la neceſſité donne le deſir de conſerver ce que l'on a, & d'acquerir ce que l'on n'a pas. Or il eſt preſqu'impoſſible que ces deſirs ſoient ſans injuſtice, ny qu'ils puiſſent ſouffrir la gratitude & la reconnoiſſance.

Enfin l'ame qui ſe conforme à la nature de l'humidité qui luy ſert d'organe & qui eſt mobile changeante & ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on luy donne, prend auſſi l'inclination aux vices qui répondent à ces qualitez, telle qu'

qu'eſt la legereté, l'inconſtance l'impatience, l'infidelité & le babil qui ſont les effets de la mobilité; comme la credulité eſt une ſuite d'une foible reſiſtance de la facile impreſſion que les choſes font ſur elle.

Voila ſurquoy eſt fondée la difference des ſexes, & qui pourroit encore ſervir à expliquer toutes les autres differences exterieures, comme de la taille, de la couleur, de la voix, &c. mais comme cela eſt tres-aiſé à entendre, & ne nous importe pas beaucoup, il ne faut pas nous arreſter. Et pour montrer que ce que nous venons de dire du temperamment & des qualitez particulieres aux mâles & aux femelles n'eſt point une veine imagination, il eſt bon d'obſerver que ce ſentiment eſt tres-conforme à ce que l'hiſtoire ancienne & moderne nous en apprend, qui eſt que par toute la terre, on ne les a pas ſeulement diſtinguez par la conformation

du corps, mais encore, par la chaleur, par la force & les autres qualitez que l'on a marquées. Et il paroiſt que l'on a toujours appellez effeminez ceux d'entre les hommes qui ont eu la froideur, la moleſſe, la beauté & la delicateſſe des femmes ; & au contraire l'on a dit d'une femme que c'eſtoit un homme & qu'elle avoit de cœur & l'eſprit mâle, quand elle en avoit l'air, le tient, la démarche, la voix & les autres manieres, Et méme l'on a des regards tous particuliers pour celles en qui l'on voit ces qualitez, comme ne leur appartenant pas, & les éloignant en quelque ſorte de la perfection de leur ex e.

On peut encore obſerver qu'au lieu que c'eſt par pure complaiſance que les hommes tâchent d'imiter les femmes dans leurs manieres & ſeulement en ce qui regarde le corps & l'exterieur ; les femmes s'efforcent d'imiter les hommes par eſtime, & en ce qui concerne l'eſprit, & ne ſont

jamais

jamais plus contentes d'elles-meſme que quand on les flatte de n'avoir de leur ſexe que le corps, parce qu'elles regardent la perfection des hommes comme la regle de la leur & la plus haute où elles puiſſent arriver.

Il eſt donc vray de dire que la nature a favoriſé un ſexe plus que l'autre en luy donnant des qualitez plus avantageuſes, non ſeulement pour la conſervation du corps mais auſſi pour la perfection de l'eſprit: l'experience nous apprenant qu'un homme a d'autant plus de ſolide & de capacité pour les ſciences, qu'il a plus d'étenduë & de fermeté d'eſprit, ce qui eſt un effet de la chaleur & de la ſechereſſe. Auſſi voyons nous que les femmes ſe ſont toujours moins appliquées à l'étude & à la meditation. Et pour marque que cela vient plûtoſt du temperament que de la coûtume, c'eſt que de tout temps & par toute la terre elles on fait paroiſtre un eſprit borné ſuperficiel &

badin, ne s'occupant que de bagatelles, de modes, de chanſons, de comedies, de promenades, & ne recherchant que de vains ajuſtemens, ſans ſe ſoucier des vrais ornemens de l'eſprit qu'autant qu'ils pouvoient contribuer à relever la beauté du corps ou bien a en couvrir les défauts. Et ſans ſortir de chez nous, il eſt aiſé de remarquer qu'elles ſont bien moins capables d'application que les hommes, ne pouvant ſoûtenir une converſation ſerieuſe où l'imagination & la memoire ne ſçauroient tenir la place du jugement, s'ennuyant avec les perſonnes un ſolide entretien, en un mot ne pouvant s'arreſter long-temps ſur un meſme ſujet pour le bien conſiderer. Sans quoy tout le monde ſçait qu'il eſt impoſſible de juger des choſes ſainement, ſans prevention & avec ſolidité, qui ſont des conditions abſolument neceſſaires pour éviter l'illuſion & pour trouver la verité.

Il

Il faut avoüer pourtant qu'elles ont une merveilleuſe facilité de parler, les mots leur venant à la bouche, comme s'ils n'eſtoient faits que pour elles. Mais il ne faut pas ſe laiſſer ſurprendre à ce faux brillant qui trompe & ébloüit ceux qui confondent la facilité de penſer avec la facilité de s'énoncer. Ce ſont deux avantages qui ſe rencontrent rarement dans un méme ſujet, parce qu'ils viennent de deux cauſes preſqu'inalliables : la volubilité de la langue eſtant quaſi toûjours accompagnée de la legereté d'eſprit.

Le talent que les femmes ont de bien expliquer leurs penſées, n'eſt pas la ſeule choſe qui previenne les hommes favorablement pour elles. Elles ont encore la beauté & la grace, la politeſſe & l'enjoüement qui concourrent à tromper ceux qui confondent l'apparence avec le fond. On eſt ſi accoûtumé à ſe laiſſer toucher aux

manie

manieres, que presque tout le monde les prend pour la regle des jugemens qui se portent sur le merite des personnes. De sorte que comme il y a pour l'ordinaire quelque chose qui touche & plaist davantage dans les manieres des femmes, je ne m'étonne pas qu'il se trouve des gens qui jugent si avantageusement de leur esprit. Et il est bon de les avertir que cette beauté dont les hommes sont idolatres n'est qu'un masque trompeur qui couvre une infinité de défauts. Je veux dire que la beauté des femmes vient de leur imperfection & que si elles n'avoient point tant d'humidité ny de froideur, ni les mauvaises qualitez que nous avons fait voir qui resultent de celles-là, elles n'auroient pas ces charmes qui leur soûmettent le cœur & l'esprit de la plûpart des hommes.

Ainsi toutes choses contribuent à nous convaincre de la noblesse & de l'excellence des hommes, & que ce n'est point par injustice qu'ils ont

pris

pris le premier rang dans la ſocieté: puiſque ce qui leur donne moyen de travailler plus aiſément à leur propre conſervation, les rend en meſme temps plus capables de concurrir à celle des autres, ce qui a eſté le ſeul but de la nature quand elle nous rendus ſociables. A quoy l'on peut ajoûter que la ſubordination ſi abſolument neceſſaire en toute ſorte de ſocietez demande que le plus foible, cede au plus fort, le moins ſage à celuy qui l'eſt davantage; En un mot, que celuy qui a plus de talent pour commander avec prudence, & pour executer avec ſuccez, ſoit conſideré comme le premier.

Pour bien connoiſtre encore auquel des deux ſexes cela doit appartenir, l'on n'a qu'à voir à quoy les femmes ſont deſtinées. Il eſt conſtant que leur principal devoir eſt de former des enfans dans leur ſein, & de les élever en ſuitte. Or il eſt clair, & l'experience le confirme, que cette obligation les rend ſujettes à mil-

le

le infirmitez qui les rendent incapables des plus hautes fonctions de la societé, en leur oſtans la ſanté, la force, & la liberté d'eſprit y ſont abſolument neceſſaires. Et comme la nature ne fait rien en vain, on doit encore preſumer qu'elle ne leur a pas donné des avantages qui leur ſeroient inutils, dans l'obligation où elles ſont de porter la moitié de leur vie les enfans dans leur ſein, & l'autre moitié à les élever aprés les avoir mis au monde. Les hommes au contraire, ne ſont point ſujets par leur ſexe à ces maux qui affoibliſſent le corps & l'eſprit, ils ſont entierement exemps des empéchemens qui les pourroient détourner du ſoin & du gouvernement des familles & des Etats, & ils ont le loiſir de mettre en uſage les forces & les lumieres que Dieu leur donne pour la conduite des autres.

Les femmes meſmes ſont ſi fort perſuadées de toutes ces choſes

qu'elles s'imaginent qu'on ſe veut mocquer d'elles quand on leur dit qu'elles pourroient auſſi bien que les hommes poſſeder les dignitez de l'Egliſe & de l'Etat, inſtruire tout un peuple, luy adminiſtrer les Sacrements, gouverner un Royaume, Preſider dans un Parlement, eſtre à la teſte d'une armée, & faire toutes les fonctions militaires. Cela me fait ſouvenir de ce que diſoit une Dame tres-ſpirituelle, ſur le ſujet de l'égalité des ſexes, que ceux qui la ſoûtenoint ne ſongeoient point à l'empéchement de la groſſeſſe ny a toutes ſes ſuites, & que cette ſeule conſideration devoit faire rabatre beaucoup de cette haute eſtime que l'on témoigne avoir pour les femmes: elle ajoûtoit encore fort judicieuſement que les femmes ſont ſi éloignées de pouvoir gouverner les autres, qu'elles ſont incapables de ſe gouverner elles-meſmes, le témoignant aſſez par la ſoumiſ-

ſion:

miſſion aveugle qu'elles ont pour les hommes qui les dirigent, ayant toûjours eu recours à eux pour apprendre leur devoir, & prêchant ſans ceſſe cette déferance aux ſentimens de leurs ſuperieurs, comme la vertu la plus convenable à leur ſexe. Tant il eſt vray que la préeminence appartient au noſtre, comme au plus parfait & au plus noble, & l'authorité comme au plus capable & au plus digne de la poſſeder.

Afin que l'on ne prenne point le change, lors que nous preferons les hommes aux femmes, il eſt à propos d'obſerver que l'on peut comparer les deux ſexes en deux façons, ou bien en general, & ſelon leur totalité, en prenant toutes les perſonnes de chacun, ou bien en particulier & en détail, comparant certains hommes avec certaines femmes. Quand on demande ſi un ſexe eſt égal à l'autre, on ne parle point de quelques particuliers, eſtant certain qu'il ſe trouve des femmes plus capables

que

que des hommes, & des hõmes plus foibles que des femmes.? cela ſe doit entendre de tous les hommes & de toutes les femmes, les comprenant tous ſous l'idée generale de leur ſexe avec ſes qualitez particulieres.

De ſorte qu'il eſt inutile de nous oppoſer les exemples que l'hiſtoire nous fournit de femmes fortes qui ont excellé dans les ſciences & dans les Arts, gouverné de grands Empires, & donné des marques d'un courage & d'un eſprit heroïque. Car outre que le nombre de ces femmes eſt tres-petit en comparaiſon des hommes, il eſt certain que comparant ceux qui ont éclaté dans le meſme genre, on trouvera que les hommes ont toujours ſurpaſſé les femmes, & que quelque habilité & quelque vertu qu'elles ayent fait paroiſtre, il y a toujours eu des hommes qui en ont eu davantage.

On peut ajoûter à cela, ſans deſſein de rabaiſſer le merite des femmes, qu'il eſt de la prudence de ne

pas

pas croire tout ce que l'on en a dit de bien, non plus que ce que l'on a dit de mal. Nous ne ſçavons que trop combien l'on eſt ſujet à les flatter, en exagerant ce que l'on croit y trouver digne d'eſtime. On admire en elles les moindres choſes quoy que communes, & encore plus celles qui paroiſſent nouvelles & extraordinaires. Qu'une femme aime un peu les belles choſes, qu'elle en parle paſſablement, qu'elle témoigne prendre plaiſir aux entretiens des ſçavans, on en fait auſſi-toſt une heroïne digne des ſtatuës & des Autels, une merveille qui n'a jamais eu de ſemblable. C'eſt toute autre choſe de celles qui ſçauroient un peu tourner une lettre, ou une petite poëſie, compoſer un Roman, une Hiſtoriette, un Almanach. Tous ceux qui les connoiſſent deviennent leurs adorateurs, l'on ne trouve point d'encens aſſez

precieux.

precieux pour leur en donner, on en fait une dixiéme Muſe & c'eſt beaucoup d'honneur à Apollon d'étre ſon premier galant. Qu'un homme ait du talant pour ces choſes, qu'il y excelle, ont croit luy faire grace de l'eſtimer un peu plus que le commun; mais quelque habile qu'il puiſſe eſtre, on n'en parlera jamais avec tant d'éloge que d'une femme beaucoup au deſſous de luy. La raiſon de cela eſt que toutes ces choſes ſont ordinaires entre les hommes, & tres-rares parmy les femmes.

Quel fonds peut-on faire ſur les loüanges que l'Hiſtoire donne à ces grandes Princeſſes qu'elle vante tant, quand on conſidere que le bon-heur des hommes, & particulierement des Grands, leur tient ſouvent lieu de merite, & que chacun loüe ou blâme leur conduite, ſelon ſon caprice & ſes intereſts, dans les choſes où ils n'ont ſouvent rien contribué que de leur authorité.

Je

Je ne dis rien non plus de la vertu des Dames Illuſtres; pour en parler comme il faut, il ſeroit neceſſaire de faire voir qu'il y a bien de l'opinion dans ce que le monde appelle vertu, & qu'elle eſt plus ſouvent un effet de l'imagination que de la raiſon.

Fin de la premiere Partie.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

805584

DE L'EXCELLENCE DES HOMMES, CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.

SECONDE PARTIE.

A PARIS.
Chez JEAN DU PUIS, ruë S. Jacques, à la Couronne d'or.

M. DC. LXXV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LES OEUVRES D'HOMMES ILLUSTRES

DE L'EXCELLENCE DES HOMMES CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.

SECONDE PARTIE.

Que ſelon l'Ecriture Sainte, les femmes ne ſont point égales aux hommes.

IE ne ſçay pas ſi les preuves dont ſe ſervent nos Adverſaires pour établir leur opinion, paroîtront plus convaincantes que les noſtres, à ceux qui prendront la peine de les com-

VILLE DE LYON
Bibliothèque du Palais des Arts

parer ſans intereſt: mais je ſuis bien aſſuré qu'elles n'en égaleront jamais la force, lors que l'on y aura joint le ſecours de l'Ecriture.

La raiſon humaine eſt ſi foible & ſi aveugle que l'on a toûjours lieu de s'en défier, & de craindre qu'il n'y ait de l'erreur dans les lumieres que les hommes tirent de leur propre fond. Mais tous les doutes ſe diſſipent à la veuë de l'Ecriture Sainte, parce qu'elle eſt auſſi certaine & auſſi infaillible que Dieu même, comme eſtant ſa propre parole, & ne contenant que les veritez qu'il a eu la bonté de nous apprendre luy-même. De ſorte que ſi l'on peut faire voir qu'il y a une parfaite harmonie entre les témoignages de l'Ecriture, & les raiſonnemens que nous avons employez, le ſentiment de l'inegalité des ſexes doit paſſer pour inconteſtable, & le ſentiment contraire, pour une opinion entierement fauſſe & erronnée.

On

On peut raiſonnablement préſumer que l'Ecriture nous favoriſe, puiſque dans l'Egliſe Iuifve & Chrêtienne, à qui elle ſert de fondement & de regle, l'on a toûjours conſideré les femmes comme étant d'un ſexe beaucoup inferieur au nôtre, & que tous les établiſſemens qu'on y a faits en nôtre faveur, n'ont pû avoir d'autre raiſon que cette verité.

Il eſt vray qu'il y a eu quelques Docteurs particuliers comme ſaint Hieroſme, qui ont ſoûtenu le contraire; mais l'on n'a jamais prétendu que le ſentiment de deux ou de trois perſonnes fuſt aſſez fort pour contre-peſer l'authorité de pluſieurs ſiecles. Et il ne ſeroit pas difficile de juſtifier que la tradition eſt pour nous, en rapportant les paſſages des Peres de l'Egliſe, de ſiecle en ſiecle, qui ont reconnu entre les ſexes la difference que nous y avons remarquée. Mais parce que cela pourroit étre ennuyeux, & que peu

de personnes doutent que cela se puisse faire, & que d'ailleurs il faudroit commancer cette tradition par les livres de l'Ecriture qui en sont le fondement, comme de toutes les autres, il suffira de rapporter les passages de celle-cy qui confirment la creance commune.

I'avouë que l'Ecriture ne dit en nulle part en termes formels que les femmes ne sont point égales aux hommes : mais cela se doit conclure de ce qu'elle dit des uns & des autres, & de la conduite qu'elle nous apprend que Dieu a toûjours tenuë à leur égard.

Nous sçavons par raison & par experience, que les femmes sont d'un temperament qui les rend plus foibles que les hommes: Et le Saint Esprit le confirme par la bouche de S. Pierre, lors qu'il avertit les
1p.3.7 maris d'avoir égard à leurs femmes comme au vaisseau le plus foible.

De ce que les femmes sont froides & timides, on a conclu qu'elles n'ont

n'ont pas beaucoup de courage ny de hardieſſe, d'où vient que lors qu'on voit une femme qui eſt hardie, on la regarde comme ayant quelque choſe qui eſt extraordinaire & peu convenable à ſon ſexe, & qui peut la faire éloigner des bornes que la raiſon, la bien-ſeance & la nature luy preſcrivent. Ce que l'Ecriture confirme par la bouche du Sage en ces termes. *Vne fille hardie donne de la confuſion à ſon pere & à ſon mary.* Eccl. 22. 5.

C'eſt pour la même raiſon que la pudeur qui naiſt de la foibieſſe & de la timidité, fait un des plus beaux ornemens des femmes, & leur eſt particulierement recommandée, & qu'au contraire quand elles ont perdu cette excellente qualité, on les regarde comme vicieuſes. C'eſt ſur cette conſideration que l'Eccleſiaſtique nous enſeigne que *la colere & le manquement de reſpect ou de pudeur dans une femme eſt une ſource de confuſion... & qu'il* Eccl. 2. 29. 26. 13.

faut se donner de garde de ses yeux quand la pudeur en est perduë.

Nous avons vû qu'au lieu que la chaleur & la force qui sont particulieres aux hommes, les rendent capables de toute sorte de vertus, & qu'au contraire la foiblesse qui est si naturelle aux femmes, les porte aux vices opposez. Voyons ce que l'Ecriture nous marque de leurs mauvaises inclinations. Eccl. 25. 6. *La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes.* Et pour nous en donner une idée encore plus forte, elle ajoûte qu'elle souhaite une méchante femme à ceux qui sont dans le desordé & dans le crime, comme si c'estoit la plus grande malediction qui pust arriver à un homme que d'avoir une mauvaise femme.

Eccl. 25. 30. *Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion ou un dragon, qu'avec une méchante femme.*

Eccl. 26. 9. *Vn homme avec une méchante femme, c'est comme deux bœufs sous un même joug qui se battent toûjours ensemble,*

ble, & celuy qui la tient avec luy eſt comme un homme qui prend un ſcorpion avec la main .... Et c'eſt un ſujet continuel de mortification, de triſteſſe & de douleur que demeurer avec elle. 16. 8. Il eſt manifeſte ſelon les deux premiers verſets, que les femmes ſont plus portées au mal que les hommes, & ſelon les deux autres que les effets de leurs mauvaiſes inclinations ſont plus à craindre: & ſelon les deux que l'on va citer, elles ſe laiſſent aller tres-aiſément au mal à cauſe de leur foibleſſe, ſi elles ne ſont obſervées & retenuës tres-étroitement. *De même que pour empécher l'eau de ſe répandre & de ſe perdre, vous ne luy donnez pas la moindre ouverture, ne donnez pas auſſi la moindre liberté à une femme portée au mal, car ſi elle n'eſt toûjours ſous vos yeux & à vôtre côté, elle vous couvrira de confuſion.* Eccl. 25. 34.

Redoublez vôtre vigilance & vos ſoins, quand vous voyez que vôtre fille ne s'éloigne point de l'occaſion, car elle Eccl. 26. 13.

ne manquera pas de s'en ſervir ſi elle ſe preſente.

La foibleſſe eſt encore le principe de la jalouſie & de la colere, & la colere de la vengeance & de la cruauté. *La jalouſie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de triſteſſe.*

Eccl. 26. 9.

Quand une femme eſt jalouſe, ſa langue eſt comme un fleau qui ſe fait ſentir ſans ceſſe. Il n'y a point de colere comparable à celle d'une femme.

C'eſt l'humidité & la legereté qui cauſent cette humeur opiniaſtre, impatiante, querelleuſe & criarde, qui eſt ſi ordinaire aux femmes. *Il vaut mieux habiter dans une terre deſerte & abandonnée qu'avec une femme qui aime à crier & à quereller ... une femme contrariante eſt ſemblable à un toit d'où l'eau dégoutte ſans ceſſe durant l'hyver.*

Prov. 21. 19.

27. 15.

Eccl. 25. 27.

La méchante langue d'une femme eſt à un homme paiſible, ce qu'eſt une montagne ſablonneuſe aux pieds d'un vieillard.

L'Ecriture

L'Ecriture nous voulant faire entendre par ces paroles que la contradiction & l'opiniâtreté des femmes eſt la cauſe ordinaire de leurs cris & de leurs diſputes, & une ſource continuelle de diſcorde & de querelle.

Nous avons vû encore que la foibleſſe, la timidité & la legereté qui ſont les premieres qualitez du temperament des femmes, les rendent plus capables de tromperie & d'artifice. C'eſt pourquoy le Sage nous donne cét avis : *Prenez garde de vous laiſſer ſurprendre aux artifices des femmes.* Prov. 5. 2.

La conſtitution froide & humide eſt encore le principe de la legereté, de l'inconſtance, de l'infidelité dans les ſecrets, & c'eſt ce que fait entendre ce paſſage. *Soyez maître de vôtre langue & retenu dans vos paroles en preſence de vôtre femme* ; comme s'il diſoit qu'il faut prendre garde à ce que l'on dit devant les femmes, & eſtre tres-circonſpect dans les Mich. 7. 5.

choſes qu'on leur découvre.

De tout ce que nous avons avancé ſur leur temperamment, nous avons conclu qu'elles ont beaucoup moins de raiſon & de ſageſſe que les hommes, & qu'elles ſont par conſequent bien moins capables de commander. Cela s'accorde parfaitement avec ces paroles. *I'ay cherché par tout de la raiſon & de la ſageſſe de mil-hommes, je n'en ay trouvé qu'un qui en euſt, & de toutes les femmes je n'en ay trouvé pas une.* Eccl. 7. 9.

Ne donnez point de pouvoir ſur vous à une femme, de peur que s'eſtant renduë la maîtreſſe de vôtre eſprit, vous n'en receviez de la confuſion.... Quand les femmes ont une fois pris l'autorité & l'avantage, elles deviennent fâcheuſes & contraires à leurs maris..... Que les femmes, dit l'Apoſtre, *ne prennent point d'empire ny de domination ſur leurs maris.* Eccl. 9. 5. 3.

Il eſt vray que la ſageſſe eſt extrémement rare; puiſqu'entre mil-hommes on ne la trouve qu'en un ſeul.

ſeul. Mais comme elle ne ſe trouve en aucune femme, cela ſuffit pour nous donner l'avantage. Et il ne faut pas confondre icy la modeſtie qui n'eſt qu'une certaine retenuë dans les regards, & dans les autres actions, ſelon les regles de l'opinion & de la coûtume, avec la ſageſſe veritable, qui eſt une connoiſſance claire & diſtincte des choſes, fondée ſur les plus hautes maximes de la raiſon.

On ne peut pas oſter cette loüange aux femmes d'eſtre modeſtes & retenuës, meſmes juſqu'à l'excez & au ſcrupule ; mais on ne peut pas dire qu'elles ſoient veritablement ſages & vertueuſes, n'ayant pour regle de leur conduite que l'opinion, la coûtume & l'autorité de ceux dont elles ſe laiſſent gouverner.

Que ſi cela s'appelle avoir de la ſageſſe & de la vertu, les enfans en ont autant que les femmes, & il n'y a ny vice ny folie qui ne merite un

nom contraire, n'y en ayant point qui n'ait passé autrefois, ou ne passe aujourd'huy en quelqu'endroit du monde, pour sageſſe & vertu, comme eſtant appuyé ſur la coûtume, ſur l'exemple & ſur l'autorité de pluſieurs hommes.

De ſorte que comme l'on doit avoir une ſageſſe accomplie pour gouverner, c'eſt-à-dire pour tenir la place de Dieu, qui eſt la raiſon, la ſageſſe & la verité meſme, on ne doit pas s'étonner que l'Ecriture aprés nous avoir averty que les femmes ne poſſedent pas ces avantages, deffende aux hommes de s'enlaiſſer gouverner, & à elles de prendre autorité ſur nous.

Cette deffenſe eſt fondée ſur ce que le Sage & l'Apoſtre avoient remarqué dans les femmes cet eſprit de domination dont on s'eſt toûjours plaint, & que l'on a regardé comme une des plus grandes marques de l'impuiſſance naturelle où elles ſont de commander. Car il eſt

conſtant

conſtant que plus on recherche l'autorité, plus on témoigne que l'on en eſt indigne ; ceux qui la pourſuivent avec tant d'ardeur, n'ayant en veuë que leur avantage, aux dépens de ceux qui ſont au deſſous d'eux. C'eſt pourquoy les femmes eſtant ſi furieuſement imperieuſes, vaines, molles, ſans ſolidité, ny jugement, ſujettes au caprice & aux emportemens, leur domination ne pourroit eſtre qu'un ſujet de malheur & de confuſion pour les hommes.

C'eſt ce que Dieu voulut faire entendre à ſon peuple, lorſqu'il le menaça, par le Prophete Iſaïe de luy donner des enfans & des effeminez pour Princes. Car ſi c'eſt une punition & une marque de la colere de Dieu, d'eſtre ſous la domination de ceux qui ſe ſont reveſtus de l'eſprit & des imperfections des femmes, que ſera-ce d'eſtre ſous celle des femmes meſmes qui ſont la ſource des défauts, dont les effeminez 3. 4.

n'ont

n'ont pris que la teinture.

Ce qui rend encore la domination des femmes ſi dangereuſe, c'eſt que les hommes perdroient ſous leur empire, la force & la vigueur de leur ſexe, en ſe laiſſant aller à la molleſſe & à l'humeur vaine & voluptueuſe de ce ſexe, comme l'on ſuit d'ordinaire les mœurs de ceux dont on eſt gouverné.

Ce malheur n'eſt déja que trop ordinaire ; puiſque les hommes qui ont eſté élevez parmy elles, ou qui les ont trop frequentées, ſont devenus mous, lâches, effeminez, n'aimant que le plaiſir & la bagatelle, & s'étant rendus incapables de tout ce qui demande du travail de corps ou d'eſprit.

On remarque au contraire que comme elles ne ſe divertiſſent que froidement, quand elles n'ont point de chapeaux avec elles ; (c'eſt leur terme) elles n'ont jamais plus d'eſprit que quand elles vivent parmy les hommes. On voit en effet que

celles

celles qui se trouvent avec eux, sont fortes, courageuses, assurées, commodes, & spirituelles, autant que le sexe le peut permettre, au lieu que les autres sont craintives, honteuses, farouches, & ont ensuite plus de peine à s'apprivoiser : Tant il est vray que les femmes ne sont pas propres à gouverner. Et lorsque l'Apostre en rend la raison en ces termes, *ce n'est pas Adam qui a esté seduit, mais c'est Eve qui l'a esté.* C'est comme s'il eust dit que de mesme qu'Adam est tombé dans le precipice pour avoir écouté sa femme, ceux de ses descendans qui suivront son exemple seront exposez à un semblable malheur; Ces autres femmes n'étant pas moins propres que la premiere à estre les organes du demon pour la ruïne des hommes.

C'est ce que l'Ecriture nous apprend par la maniere forte & pressante dont elle en parle pour nous en donner de l'éloignement, & nous faire comprendre combien il faut

de

de prudence & de précaution pour se conduire sans peril avec elles, & combien leur commerce, & leur affection nous peuvent estre dangereuses.

Eccl 42. 12. 25. 33. *Ne vous arrestez point au milieu des femmes . . . le peché a commencé par les femmes, qui sont ainsi la cause de la ruine & de la mort de tous les hommes.*

42. 13. *L'iniquité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit. C'est pourquoy l'iniquité d'un homme est préferable aux biens-faits d'une femme.*

Ie demande ce que l'on doit penser des personnes dont le saint Esprit prend un si grand soin de nous éloigner. Pourquoy les femmes sont-elles tant à craindre ? *C'est parce que l'iniquité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit.* N'est-ce pas à dire que les femmes sont extrémement portées au mal, puisqu'elles y portent les hommes aussi necessairement que les vers naissent de l'étofe ? Comment y sont-elles portées ? par leur

incli

inclination, n'y ayant point de malice comparable à celle d'une femme.

Comment nous y portent-elles? par tout ce qu'elles ont. 1° Par leur visage & par leur beauté. *Ne regardez point le visage d'une jeune fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de chute & de scandale.* Eccl. 9. 5.

2° Par leur langue & par leurs discours. *Eloignez-vous d'une femme qui employe dans ses discours la douceur & les caresses, sa maison est penchée du côté de la mort, & les chemins qui y conduisent sont des chemins de perdition. Ceux qui y sont une fois entrez n'en reviennent point, & ne peuvent jamais reprendre le chemin de la vie.* Prov. 2. 16. 18.

3. Par les habits, les parures & les ornemens. Détournez vos yeux de dessus une femme qui s'est parée. *La beauté & les ajustemens des femmes ont causé la ruine d'un grand nombre de personnes, en allumant dans* Eccl. 9. 9.

leurs

leurs ames, le feu impur de la concupiſcence.

4. Par les chanſons, par les danſes & par toutes les actions qui
Eccl. 9. 4. peuvent donner de la grace. *Ne frequentez point les femmes qui aiment à chanter & à danſer, & ne les écoutez point, de peur de vous laiſſer ſurprendre par leurs charmes.*

5. Par les ris, par les pleurs, & par tous les artifices imaginables qu'elles mettent en uſage pour nous
Prov. 5. 2. engager à les aimer. *Ne vous laiſſez pas ſurprendre aux artifices dont les femmes ſe ſervent pour tromper.*

6. Enfin par le bien meſme qu'el-
Eccl. 42. 14. les nous peuvent faire. *Puiſque l'iniquité d'un homme eſt preferable aux biens-faits d'une femme.*

Et certes il faut que l'eſprit & le commerce des femmes ſoit bien dangereux, puis qu'il eſt capable de faire apoſtaſier les ſages meſmes: c'eſt à dire, puiſque la ſageſſe qui eſt le plus fort rempart que les hommes puiſſent avoir, n'eſt pas capable

ble de les mettre à couvert de leurs atteintes, ny de les garentir d'une ruine si épouvantable. *Le vin & les femmes font apostasier les sages mesmes.* 2. Eccl. 19.

C'est ce qui a fait dire autrefois à un sçavant Pere de l'Eglise, que les hommes n'ont point de plus grand mal, ny le demon d'armes & de traits plus pointus & plus perçans que les femmes. S. Chrys.

Et c'est sur ce principe que S. Ierôme exhortoit Nepotien à s'en éloigner par ces paroles. *Que les femmes n'entrent jamais dans vostre logis. Aimez ou ignorez également toutes les jeunes filles, & faites en sorte de ne demeurer avec aucune dans la mesme maison. Ne vous confiez point sur la chasteté où vous avez vécu jusqu'icy: Mais souvenez-vous que vous n'estes ny plus fort que Samson, ny plus Saint que David, ny plus sage que Salomon, & que si les femmes ont pû seduire Adam, Samson, David, Salomon, Saint Pierre, & une infinité d'autres grands hommes, vous ne devez pas esperer d'estre*

d'eſtre en aſſurance avec elles.

Et de peur que l'on ne s'imagine que les femmes ne ſont pas un ſujet & une occaſion prochaine de ſcándale pour les hommes, dans tous les états où elles ſe trouvent, L'Ecriture nous deffend également de regarder les jeunes filles, bien loin de nous permettre de nous entretenir avec elles : de nous arreſter avec les femmes mariées, & nous ordonne d'éviter avec ſoin les jeunes veuves : parce que dans tous ces états elles portent toûjours ce levain contagieux qui empeſte & envenime les cœurs.

Eccl. 9. 5.

9. 12.

1. Tim. 5. 21.

Que ſi l'on ajoûte à cela que le Sauveur du monde eſtime heureux ceux qui ſe ſont rendus Eunuques, c'eſt à dire qui ont renoncé aux femmes pour le Royaume de Dieu; que dit le S. Eſprit par la bouche de S. Paul, *Qu'il eſt bon que l'homme ne touche aucune femme* : & par la bouche de S. Iean ; *Ceux qui ſuivent l'agneau par tout où il va, ce ſont ceux qui*

Matth. 19. 12.

1. Cor. 7. 1.

Apoc. 14. 4.

qui ſont vierges & ne ſe ſont point ſoüillez avec les femmes, il ſera aiſé de juger que Dieu conſidere les femmes bien autrement que ceux qui tâchent de les élever ſi haut.

Qu'il paroiſt par la conduite de Dieu qu'il a toûjours plus eſtimé les hommes que les femmes, & qu'il a ordonné que celles-cy fuſſent ſoûmiſes aux autres comme leur eſtant inferieures.

APRES avoir rapporté les paroles de l'Ecriture, qui nous marquent les jugemens que nous devons faire du merite des femmes; Voyons maintenant par la conduite de Dieu à l'égard des deux ſexes, lequel il a eſtimé le plus. Ie ne croy pas que l'on puiſſe douter ſerieuſement que ce ne ſoit les hommes pour leſquels il a plus d'eſtime, Si l'on conſidere, 1. Qu'il en a pris les noms & les qualitez, ſe nommant luy-meſme *le Seigneur, le Pere, le Souverain, Roy, Infiny, Tout-Puiſſant,*

Puissant, *Misericordieux*, & qu'il a donné lieu, en parlant par la bouche de ses Propheres, de nous le representer sous la figure d'un homme, & nullement sous celle d'une
Exod. 13. femme. 2. Qu'il ne demanda que les masles pour luy estre consacrez. 3. Qu'il demandoit pour le rachapt de leurs vœux une fois plus que
Lev. 21. pour les femmes : en sorte qu'elles ne payoient que dix sicles lors que les hommes en payoient vingt. Or il est certain que l'on ne doit consacrer à Dieu, particulierement quand c'est par son ordre, que ce qu'il y a de plus digne & de plus excellent. Et comme la rançon represente la chose pourquoy on la donne, on doit juger que de deux choses que l'on rachete, celle-là est de moindre valeur dont la rançon est plus basse.

Ce qui marque encore plus clairement la difference que Dieu a mise entre l'homme & la femme, c'est l'ordre qu'il a gardé dans leur creation.

tion. Quoy qu'il puſt auſſi bien commancer par la femme que par l'homme, ou bien les former tous deux en meſme temps; neanmoins il forma l'homme le premier; ayant ſans doute, jugé à propos, dans le deſſein qu'il avoit d'inſtituer une ſocieté de deux perſonnes, de commencer par celuy qui devoit en eſtre le chef & le Maître, & en cette qualité eſtre revétu des talens qui luy eſtoient neceſſaires pour exercer l'authorité qu'il auroit.

C'eſt aſſurément dans cette penſée que l'Apoſtre ordonne aux femmes de ſe faire inſtruire par les hommes, dans le ſilence & avec ſoûmiſſion, *parce qu'Adam a eſté creé le premier, & Eve l'a eſté aprés luy.* 1. Tim. Ne doutant point que la primauté d'Adam ne ſuppoſaſt en luy quelqu'autre prérogative, comme la capacité d'inſtruire & de commander; la qualité de premier étant toute ſeule trop peu conſiderable pour meriter un ſi grand avantage. De

ſorte

ſorte que l'on doit croire que la primauté de naiſſance eſtoit une marque de la primauté de nobleſſe & d'excellence. Or comme nous ſçavons que Dieu n'a jamais manqué de donner aux hommes les qualitez particulieres dont ils avoient beſoin pour s'acquiter des emplois auſquels il les deſtinoit; Nous jugeons bien auſſi qu'il étoit de ſa ſageſſe de donner à nôtre ſexe plus de talens qu'à l'autre, puis qu'il le deſtinoit au gouvernement du monde.

Cette prérogative de l'homme au deſſus de la femme, ſe conclut encore ſans difficulté des circonſtances & de la maniere dont l'Ecriture raporte que la premiere femme a eſté creée. En voicy les propres ter-
Gen. 2. mes. *Le Seigneur ne jugeant pas avantageux pour l'homme qu'il fuſt ſeul, reſolut de luy donner une aide qui luy fuſt ſemblable, & n'en trouvant point parmy les autres animaux, il l'endormit d'un profond ſommeil, pendant lequel il luy leva*

leva une côte dont il forma une femme, qui fut nommée d'un nom qui marque qu'elle a eſté tirée de l'homme. Cette hiſtoire nous apprend que non ſeulement la femme a eſté creée aprés l'homme, mais encore qu'elle a eſté faite pour luy, comme le reſte des creatures, & pour le ſervir en tout, & meſme qu'elle a eſté tirée de luy; Dieu l'ayant voulu de la ſorte pour apprendre aux femmes comment elles doivent traiter leurs maris, c'eſt-à-dire avec reſpect & avec ſoûmiſſion, comme des perſonnes pour le ſervice deſquelles il les a faites, & d'une maniere approchante de celle dont les enfans ſont obligez de traiter ceux qui leur ont donné la vie. Et c'eſt pour cela que Dieu voulut qu'Eve portaſt un nom qui la fit ſouvenir ſans ceſſe de ſon origine & enſuite de ſa ſoûmiſſion & de ſon devoir.

Il faut rapporter à cela ces paroles de l'Apoſtre, qui aprés avoir dit que les femmes doivent avoir la

teſte couverte en faiſant leurs prie-
Cor. 7. res, ajoûte ; *Pour ce qui eſt de l'homme, il ne doit point ſe couvrir la teſte, parce qu'il eſt l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme eſt la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas eſté tiré de la femme, au lieu que la femme a eſté tirée de l'homme, & l'homme n'a pas eſté creé par la femme, mais la femme pour l'homme. C'eſt pourquoy la femme doit porter ſur ſa teſte la marque de la puiſſance que l'homme à ſur elle.* Ce paſſage montre évidemment que ce n'a pas eſté ſans myſtere que Dieu a gardé dans la production de la femme l'ordre que la Geneſe nous apprend. Et il eſt encore tres-clair que ſi ſelon la penſée de ſaint Paul, que nous avons rapportée avant celle-cy, les femmes doivent ſe regarder comme inferieures aux hommes, en conſiderant ſimplement qu'ils ont eſté créez les premiers, elles le doivent encore à plus forte raiſon, en conſiderant qu'elles n'ont eſté creées

que pour leur ſervir d'aide & de ſecours, & que la premiere a outre cela eſté tirée du corps de ſon mary.

Il eſt encore bon de remarquer une autre raiſon de ſoûmiſſion que l'Apoſtre ajoûte à celle-là, qui eſt que l'homme eſt l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme eſt la gloire de l homme: ce qui eſt un autre regard particulier que la femme doit avoir pour l'homme, en ſe ſoûmettant à luy comme à une creature qui repreſente la divinité d'une maniere particuliere. Ce qui ſuppoſe que l'Apoſtre a crû qu'il y avoit en l'homme des caracteres plus vifs & plus grands de celuy dont il eſt l'image, leſquels ne conſiſtent pas ſimplement dans la puiſſance qu'il luy a donnée ſur la femme, mais auſſi dans les talens naturels & neceſſaires pour l'exercer, tels que ſont par exemple, la hardieſſe, la fermeté, le jugement, qui ne ſe trouvent pas dans les

femmes en un degré ſi parfait.

Nous en avons une preuve tres-convaincante dans la conduite de la premiere, dont la chute funeſte à cauſé la ruïne de ſon mary & de toute ſa poſterité; le demon ſans doute ne s'eſtant adreſſé à elle d'abord que parce qu'il la croyoit la plus foible, la plus legere,& la plus facile a gagner par de vaines eſperances: & Dieu l'ayant permis de la ſorte, pour apprendre aux hommes à ne ſe pas laiſſer indignement gouverner par les femmes, ſuivant cet excellent conſeil que le Sage nous donne, & que nous avons rapporté, de ne point laiſſer prendre à ce ſexe de puiſſance ſur nôtre eſprit, de peur qu'il ne cauſe nôtre perte.

C'eſtoit apparemment ſur la conſideration de cette foibleſſe que S. Paul regloit autrefois une partie du devoir des femmes en ces termes. *Ie ne permets point aux femmes d'enſeigner ny de prendre autorité ſur leurs maris: mais je leur ordonne de demeurer*

1.Tim.2.

demeurer dans le silence. Car Adam a esté formé le premier & Eve ensuite; & Adam n'a pas esté seduit, mais la femme ayant esté seduite est tombée dans la desobeïssance. Ce qui doit porter à croire que de méme que l'Apostre en ordonnant aux femmes de se soûmettre à leurs maris, parce qu'Adam a esté creé le premier, suppose que cette primauté estoit soûtenuë par les qualitez propres pour le gouvernement, il doit pareillement supposer, que la chute d'Eve a esté l'effet d'une foiblesse qui n'estoit point dans Adam, & qui est naturelle à tout le sexe qu'elle representoit, puisqu'en cette consideration il ordonne aux femmes de demeurer soûmises à leurs maris, & leur deffend en méme-temps de prendre autorité sur eux.

C'est ce qui a fait dire à un sçavant pere de l'Eglise qu'il est juste que la femme ayant fait tomber l'homme dans le peché, se soûmette desormais à sa conduite, de peur *Ambr. hexam.*

que la facilité ſi ordinaire à ſon ſexe, ne la faſſe tomber encore une fois.

Ainſi c'eſt ſe tromper groſſierement que de ſoûtenir que l'eſtat où les hommes & les femmes ont vécu juſqu'ici eſt un eſtat violent & contraire à l'inſtitution de la nature, puiſqu'il a toûjours ſubſiſté depuis le commencement du monde, & qu'il eſt ſi conforme à l'ordre que l'Auteur méme de la nature a établi. La Geneſe y eſt ſi formelle, que c'eſt une choſe étonnante qu'il ſe trouve des gens qui ſemblent avoir encore quelque difficulté là deſſus. Aprés que Dieu eût reproché à Eve, la faute qu'elle venoit de faire,
16. *Vous ſerez deſormais*, luy dit-il, *ſous la puiſſance de vôtre mary, & il aura ſur vous une autorité de domination.* Douter que Dieu ait donné aux hommes par une declaration ſi expreſſe, tous les avantages dont ils jouïſſent aujourd'huy à cauſe de la dignité & de la préeminence de leur

ſexe;

ſexe ; c'eſt pis que ſi l'on doutoit d'une donation conçeuë dans les termes les plus clairs par une perſonne qui auroit tout le droit & toute la capacité de la faire. Et certainement on a lieu de croire qu'un homme eſt grand amateur de la nouveauté, ou étrangement temeraire, ou bien qu'il a receu de Dieu des lumieres nouvelles, pour s'aviſer de nous conteſter un droit ſi ancien, ſi juſte, & ſi legitime.

Il eſt vray qu'en ayant joüy ſans trouble depuis tant de ſiecles, on peut dire qu'il eſt fondé en partie ſur la coûtume, c'eſt-à-dire, ſur une ancienne poſſeſſion qui n'a point eſté interrompuë ny diſputée. Mais de pretendre que nous en jouïſſons ſeulement en faveur de la coûtume, comme un particulier joüit par preſcription d'un bien ſur lequel il n'avoit pas plus de droit qu'un autre, il faut renoncer à la raiſon & à l'Ecriture.

On ne doit donc plus s'étonner

de voir que par toute la terre, parmy les peuples les plus éloignez & les plus ſauvages qui n'ont nulle connoiſſance de l'hiſtoire-ſainte, comme parmy ceux qui ont le bonheur de la poſſeder, & d'apprendre par ſon moyen la volonté & la conduite de Dieu, les hommes ayent toûjours eſté les maîtres, & que les femmes ſoient par tout dans leur dépendance. Car outre que les mâles ſont toûjours mâles, c'eſt-à dire, que la nature ne diſcontinuë point de les faire naître avec les avantages qui relevent leur ſexe au deſſus de celuy des femmes, ils viennent tous d'un méme homme qui leur a communiqué le pouvoir qu'il avoit receu de Dieu, & qu'ils ont porté avec eux dans les cantons de la terre les plus reculez, ſans que l'on puiſſe dire qu'il ſe ſoit fait pour cela entr'eux aucune convention.

En effet l'hiſtoire-ſainte qui eſt la ſeule qui nous apprenne comment

ment les choſes ſe ſont paſſées au commancement du monde nous enſeigne que les femmes ont eſté toûjours regardées comme moins excellentes que les hommes, qu'en épouſant pluſieurs perſonnes elles ont épouſé en méme-temps leur fortune & leur nom, elles ſont entrées dans leurs maiſons pour faire partie de leurs familles, & les ont ſuivis par tout où ils les ont voulu mener. On ne voit point qu'elles ſe ſoient mélées d'autre choſe que du ménage & de la premiere éducation des enfans, ny qu'elles ayent eu d'autres fonctions que celles qu'il a plû aux hommes de leur donner, & dont ils les ont jugées capables. Et l'Ecriture ſemble les conſiderer ſi peu qu'elle ne parle d'elles qu'incidemment, & par rapport aux hómes auſquels elles appartenoient.

On diroit au contraire que cette hiſtoire qui eſt celle de tout le monde, n'eſt que l'hiſtoire de nôtre ſexe. Elle ne parle quaſi que des

hommes, elle ne conte les generations, les familles & les empires que par eux, & ne nomme presque point les femmes dans les genealogies qu'elle décrit; & elle nous apprend que ce sont les mâles qui ont inventé les arts & les sciences, bâty les Villes, formé les societez, fondé les Royaumes, gouverné les Estats, en un mot qu'ils ont seuls eu le soin de tout ce qui concerne la paix, la guerre, & la Religion.

Ce qui montre encore que cet ordre n'est qu'une suite du premier établissement que Dieu a fait, c'est qu'il luy a plû de le confirmer par des preuves qui ne permettent pas d'avoir la moindre pensée qu'il y ait de l'injustice. Comme il a eu la bonté de commancer le genre humain par les hommes en la personne d'Adam, il l'a aussi conservé par leur entremise en la personne de Noë, lorsqu'il purifia la terre par le deluge universel, il l'a reparé par le ministere de Iesus-Christ &

des

des Apôtres, & le rétablira auſſi par eux au temps de la Reſurrection, où ils jugeront le monde. Mat. 1

Et il ſemble que de méme qu'il a créé Eve pour Adam, il a auſſi conſervé pour Noé ceux qui ſe retirerent dans l'Arche avec luy ; & pour Lot, ſa femme avec ſes deux filles. Quoyque Dieu ſoit le Dieu des hommes & des femmes, comme il en eſt le pere & le conſervateur, il ſe nomme neantmoins le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Iacob, & l'on ne trouve point qu'il ſe nomme ainſi le Dieu des femmes, ny qu'il ait promis de benir toutes les Nations en leur faveur, comme il l'a promis à Abraham. Comme ce ſont les mâles qui luy ont les premiers dreſſé des Autels, bâti des temples, offert des ſacrifices ; ils ſont auſſi les premiers auſquels il s'eſt communiqué particulierement, & avec leſquels il a contracté des alliances, témoin Noé, Abraham, Iacob, & les au-

tres dont l'Ecriture fait mention..

S'il y a égalité de merite & de capacité entre les sexes, comment Dieu n'y a-t-il point eu d'égard en les appellant tous deux ou ensemble ou successivement aux emplois & aux dignitez de la Republique Iuifve, qui fut formée par ses ordres, & dont il fut le souverain ? il y a grande apparence que puisqu'il n'a point ohoisi les femmes pour administrer la Iustice, pour conduire les armées, pour instruire & gouverner le peuple, ny pour avoir soin des affaires de la Religion, c'est qu'il ne les jugeoit pas propres pour des fonctions si élevées.

Ce fut pour la méme raison que les Iuifs avoient encore dans le mariage des privileges considerables. Ils pouvoient repudier leurs femmes sur un simple dégoût.. *Deut.24* Et la loy leur donnoit la permission & le moyen de s'éclaircir *Nomb.5.* des soubçons qu'ils pouvoient avoir de leur fidelité, au lieu que

que les femmes n'avoient aucun de ces avantages. Quelque sujet qu'elles eussent d'estre mécontantes dans le mariage, elles n'en pouvoient pas sortir sans le consentement de leurs maris, ny s'informer par des voyes juridiques si ils leur gardoient la foy. Enfin pour marque de leur dépendance, Dieu n'acceptoit point les vœux qu'elles faisoient, si leurs maris ne les avoient ratifiez. *nomb-*

Il est inutile de dire que l'on trouve dans l'Ecriture des exemples des femmes fortes, qui ont rendu la justice, conduit le peuple de Dieu, & fait paroître des actions de sagesse & de generosité qui égalent celles des hommes. Nous ne pretendons pas que les femmes soient entierement incapables des grandes choses que les hommes executent tous les jours. Nous avoüons qu'il s'en peut trouver d'un aussi grand merite. Nous pretendons seulement comme nous l'avons déja declaré, que prenant les deux sexes selon

selon la totalité des personnes qu'ils renferment, on trouvera plus de qualitez avantageuses dans le nôtre.

Ainsi l'on ne peut rien conclure contre nous de cinq ou six exemples singuliers, puisque l'on ne peut pas en faire de propositions generales qui comprennent toute l'espece. Ce qui montre encore le peu de force qu'ont ces exemples, c'est que non seulement ils ne marquent rien qui ne soit renfermé dans quantité de semblables que l'on peut apporter pour les hommes ; mais encore on ne peut pas faire voir que si les hommes eussent esté employez à ces actions genereuses à la place des femmes, ils ne s'en fussent pas mieux acquitez. Ie ne dis pas avec plus de succez ; parce que l'heureux succez ne dépend pas de nous, & arrive également au fort & au foible, & marque plus de bon-heur que de sagesse ; je parle des qualitez interieures,

res, qui ſont les principes de nos actions.

De plus il faut prendre garde que quand nous parlons de la difference des ſexes, nous les conſiderons plûtoſt ſelon ce qu'ils peuvent par les forces qu'ils reçoivent de la nature, que ſelon ce que la grace peut operer par leur entremiſe; parce que ce ſecours eſt comme une autre nature qui ne demande point de proportion avec la premiere pour élever indifferemment toute ſorte de ſujets à des choſes qui ſurpaſſent l'ordinaire. Et comme Dieu ſe ſert ſouvent de ce qu'il y a de plus bas & de plus foible pour operer de grans effets, comme il tire ſa gloire de la bouche des enfans qui ſont encore à la mammelle; il peut auſſi employer les femmes aux entrepriſes dont les hommes ſont les miniſtres & les inſtrumens ordinaires.

Certainement ſi les femmes ſont ce que leurs Apologiſtes pretendent

dent, il faut avoüer que les hommes ſont bien aveuglez de ne le pas reconnoître, ou bien injuſtes de ne les pas traiter ſelon leur merite. Et il eſt étonnant que ceux que Dieu a envoyez de temps en temps pour corriger les erreurs & les déreglemens du monde, n'ayent point parlé de celuy-là, qui eſt ſans doute le plus ancien, & le plus univerſel. Les Prophetes, ſaint Iean, Ieſus-Chriſt & les Apôtres ſont venus pour porter les hommes à la vertu en ſe rendant les uns aux autres les devoirs que la raiſon & la juſtice leur ordonnent, ils ont averti les riches de faire part de leurs biens aux pauvres, & ils ont recommandé à tous les hommes de ſe traiter comme freres, les uns les autres. Enfin Ieſus-Chriſt qui eſt le maître de tous & la verité méme nous a préché qu'il faut juger des choſes ſelon la verité & nullement ſelon l'apparence ny l'opinion. Cependant aucun n'a parlé de l'égalité, ny

accuſé

accuſé les hommes d'eſtre dans l'erreur, de croire que les femmes ne ſont pas ſi capables qu'eux de gouverner, ny dans l'injuſtice, de ne les avoir pas appellées au gouvernement, & de les avoir toûjours retenuës dans la dependance.

Nous avons vû au contraire qu'ils nous ont confirmez dans l'opinion que nous avons, Et que bien loin de nous ordonner de mettre l'autorité entre les mains des femmes, ils nous ont averty de ne leur en donner jamais, & leur ont deffendu à elles-mémes d'en prendre aucune ſur les hommes. Et certes il falloit que l'Apôtre fuſt bien perſuadé qu'elles doivent eſtre dans la ſoûmiſſion, puiſqu'il l'a leur a tant de fois recommandée, tantoſt parce qu'Adam a eſté creé le premier, tantoſt parce qu'Eve a eſté faite pour luy, & tantoſt parce que c'eſt elle qui a eſté ſeduite & non pas luy; qu'il veut qu'elles conſiderent leurs maris comme leurs chefs,

chefs, de la méme façon que Ieſus-
1. Cor. 7. Chriſt eſt le Chef de l'Egliſe; qu'il ordonne aux vieilles d'enſeigner aux jeunes ce devoir ſi eſſentiel; qu'il deffend à toutes de ſe méler d'enſeigner, voulant qu'elles ſe faſſent inſtruire en particulier par leurs maris,& qu'il les avertit enfin de travailler à ſe ſanctifier par le ſoin de nourrir & d'élever leurs enfans,comme la ſeule fonction pour laquelle Dieu les a miſes au monde, & dont elles ſe doivent croire capables.

Car il eſt certain que nous ne nous devons croire propres qu'aux choſes où Dieu nous deſtine & nous appelle:n'eſtant pas vray-ſemblable qu'il nous donne d'autres talens que ceux qui ſont neceſſaires pour arriver à la fin particuliere que ſa providence ſe propoſe. Or il eſt conſtant que les femmes ne ſont appellées qu'aux fonctions que S. Paul leur marque, ne leur en donnant point d'autres où elles puiſ-

ſent

ſent travailler à leur ſalut. Et pour montrer qu'en effet toute leur ſcience, toute leur ſageſſe, & tout leur pouvoir ſont bornez par ces limites; c'eſt-à-dire que Dieu ne les a faites que pour avoir des enfans, c'eſt qui leur a donné une conformité tres-grande de corps & d'eſprit avec les enfans, & une inclination bien plus forte pour le mariage qu'aux hommes.

Elles ont le corps mou, delicat, infirme, le viſage doux & uny comme des enfans. Elles ſont tendres, credules, opiniâtres, timides, honteuſes, ardentes dans leurs deſirs, impatientes dans leur recherche, emportées dans la jouïſſance, changeantes & volages en tout, badines, folatres, friandes, ne reſpirant que l'oiſiveté, les divertiſſemens, les jeux, les chanſons, les danſes. Enfin elles haïſſent, elles aiment aiſément; elles pleurent, elles rient, elles crient, elles querellent, elles ſe vengent, on les appaiſe, on les gagne,

on les trompe, en un mot on les tourne comme l'on veut par les careſſes, les flatteries, les promeſſes, les bijoux, les bagatelles, à la maniere des enfans.

C'eſt pourquoy elles ont toûjours été conſiderées cõme eux, veſtuës de longues robes, condamnées à la vie privée, comme eſtant incapables de toutes les Charges publiques, excluës des ſciences & des emplois penibles, comme n'ayant pas aſſez de force ny d'eſprit, ny de corps pour les ſupporter, & renfermées dans un logis ſous les aiſles d'une mere ou d'un mary, comme eſtant ſujettes à s'égarer quand elles vont ſeules. C'eſt pour la méme raiſon qu'en pluſieurs endroits les hommes ont eu ſur elles le méme pouvoir que ſur leurs enfans; qu'ils ont eſté chargez de leur conduite, cõme en ayant la garde; qu'ils ont eſté réponſables de leurs fautes, comme en eſtant les maîtres; qu'ils ſont expoſez à l'infamie quãd elles manquent

à

à leur devoir, & qu'ils portent ſur la reſte des marques de leur propre negligence, & de l'infidelité de leurs femmes, parce qu'ils en ſont les chefs.

Et je ne doute point que ce ne ſoit dans la méme penſée que le Prince des Apôtres, avertit les maris de ſe conduire envers elles avec beaucoup de circõſpection & d'hõneur, comme étant des vaſes plus foibles, c'eſt à dire d'avoir égard à la foibleſſe d'un ſexe, que la vanité rend extremement avide de déferenſes & de reſpects, ombrageux & jaloux comme des enfans qui veulent étre toûjours entre les bras de leurs parens, & ne ſçauroient ſouffrir que d'autres partagent avec eux en effet ou en apparence, l'amitié qu'ils croyent leur eſtre duë. Car les maris ſont obligez d'avoir en cela de la complaiſance pour elles, d'éviter comme de bons peres, tout ce qui eſt capable de les choquer, ne ſe point offenſer de ce qui vient

de

de leur part, l'interpretant toûjours le plus favorablement qu'il eſt poſſible, comme y ayant plus d'imprudence & de paſſion que de malice, quoy qu'elles y ſoient aſſez portées.

Quant à l'inclination qu'elles ont pour les enfans & pour le Mariage, on en peut reconnoiſtre la force en pluſieurs manieres. Toutes petites qu'elles ſoient, elles les recherchent, les manient, les cajollent avec un plaiſir ſingulier, & à leur défaut, les poupées, les petits chiens, lors mémes qu'elles ſont grandes, la figure leur tenant lieu de la realité: Et l'on voit que de quelque condition qu'elles ſoient, mariées, veuves prudes, la preſence, les cris, les badineries des enfans les déconcertent, les troublent, & leur font perdre toute la gravité qu'elles affectent.

Les Medecins & les Iuriſconſultes conviennent qu'elles ſont bien plus propres au Mariage, & plûtôt

que

que les mâles : Et comme elles le desirent avec plus d'ardeur, estant le remede naturel de plusieurs infirmitez de corps & d'esprit qui sont particulieres à leur sexe, elles s'y engagent bien plus jeunes, avec plus de joye & en plus grand nombre, sans que les suites inévitables & fâcheuses de cét engagement soient jamais le motif qui les en détourne. Rien ne les afflige tant que la sterilité. Il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour avoir des enfans. Celles qui en ont eu une douzaine desirent encore un treisiéme comme si elles n'en avoient jamais eu, ayant une passion si forte & si ardente, que ny la veuë de ce que souffrent les autres, ny ce qu'elles ont souffert elles-mémes, n'est pas capable de la rallentir. De sorte que comme les femmes sont naturellement portées au Mariage, & que cét état est pour elles un état de dépendance & de soûmission, qui leur ôte le moyen & le loisir de

s'appli

s'appliquer à autre choſe qu'à des enfans, on doit reconnoiſtre qu'elles ne ſont au monde que pour cela.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que nous avons avancé au commencement de cette ſeconde partie, que les femmes ont toûjours été regardées parmy les Chrétiens de me que parmy les Gentils, comme étant d un ſexe beaucoup moins noble, moins accompli & moins eſtimable que celuy des hommes, & que c'eſt dans la perſuaſion de cătte verité qu'ont été faits dans l'Egliſe tous les établiſſemens qui concernent l'un & l'autre. En effet, Dieu ayant mis extr'eux une ſi notable difference pour les fonctions de l'eſprit, ayant établ y les premiers pour conduire les familles, & pour gouverner les Etats : ayant fait connoiſtre là-deſſus ſa volonté, non ſeulement par les qualitez particulieres qu'il a donnée à châque ſexe, par l'inſtinct qui porte

l'un

l'un à ſe ſoûmettre volontairement à l'autre ; par l'ordre qu'il a étably dans la Republique dont il a eſté le fondateur & le chef, mais encore par tous les témoignages que nous avons rapportez. Tout cela, dis-je, étant de la ſorte, l'Egliſe qui eſt toûjours conduite par l'eſprit de Dieu, & eſt la depoſitaire & l'interprete de ſes volontez, a dû ſuivre les jugemens qu'il a portez, & la conduite qu'il a tenuë à l'égard des femmes. Auſſi voyons-nous que dans l'Etat Eccleſiaſtique, elles ont toûjours eſté éloignées du Miniſtere, comme dans l'Etat Civil, qu'elles n'ont point eſté envoyées pour annoncer l'Evangile, ny pour adminiſtrer les Sacremens, par une Miſſion ordinaire, & que les Canons & les Peres leur ont toûjours recommandé le ſilence, la ſoûmiſſion & l'obeïſſance à leurs maris.

Ainſi l'opinion de ceux qui ſoûtiennent qu'il y a entre les ſexes

une égalité entiere eſt une erreur groſſiere & inſoûtenable qui ne peut trouver créance que dans les eſprits qui aiment la nouveauté, & qui ſe laiſſent ſurprendre par des fauſſes lueurs : Et l'opinion contraire doit demeurer pour tres-certaine, comme ayant tous les caracteres de verité que l'on peut ſouhaiter, étant ſi conforme au ſentiment de tous les hommes, de tous les ſiecles, & de tous les ſçavans, & ſur tout à l'Ecriture Sainte, qui eſt la regle de toutes les veritez du monde.

Iuſtification des Anciens qui ont parlé contre les femmes.

IE finirois icy ce diſcours, ſi l'Auteur de l'Egalité des Sexes ne s'eſtoit aviſé ſur la fin de ſon livre de vouloir tourner en ridicule les plus illuſtres d'entre les Anciens qui ne ſont pas de ſon ſentiment. Et je croy eſtre en quelque ſorte obligé

obligé d'entreprendre leur défenſe, & de faire voir que l'on a tort de les traitter de la ſorte, ce qu'ils ont écrit des femmes, pouvant recevoir un ſens raiſonnable. Ce n'eſt pas que je prétende qu'il faille ſuivre aveuglément leurs opinions, & s'y attacher comme des eſclaves, ſans ſe donner la liberté de les examiner. Ie ſçay qu'ils ont eſté des hommes & ſujets à ſe tromper, & qu'ainſi l'on doit en uſer à leur égard comme ils ont fait envers ceux qui les ont précedez, & les lire avec diſcernement, pour prendre ce qu'ils peuvent avoir de bon & laiſſer ce qu'ils ont de mauvais. Mais enfin le ſoin qu'ils ont pris de rechercher la verité, la peine qu'ils ſe ſont donnée de nous faire part de ce qu'ils en ont découvert, la reputation qu'ils ont acquiſe, & les lumieres que nous pouvons tirer de leurs ouvrages, meritent bien qu'on les épargne, qu'on les traite en honnêtes gens, & qu'on les inter-

prete le plus favorablement que l'on peut. Et l'on eſt d'autant plus obligé de le faire en ce qu'ils ont dit des femmes, qu'il faut renoncer à la raiſon, à l'experience, & à l'Ecriture pour les condamner. S'il y a quelque choſe à redire, ce n'eſt pas d'avoir bleſſé la verité, mais d'avoir fait des propoſitions generales qui ſemblent comprendre toutes les femmes, quoy qu'il y en ait beaucoup qui en doivent eſtre exceptées. Mais il faut prendre garde à une choſe qui eſt que ces ſortes de propoſitions en matiere de morale ne touchent perſonne en particulier, parce qu'elles ne regardent que la totalité des perſonnes. Ainſi on ne doit pas les prendre ſi à la rigueur, ny les rejetter comme fauſſes, parce qu'elles le ſont en effet quand on vient à en faire l'application ſur quelques ſujets, autrement il faudroit reformer tout le langage & tous les livres juſqu'à l'Ecriture Sainte qui contient plu-

ſieurs

ſieurs de ces expreſſions qui ne ſont vrayes que d'une verité morale, c'eſt à dire parce que les choſes arrivent ordinairement d'une telle façon.

De ſorte que s'il eſt vray que Platon ait témoigné douter s'il devoit mettre les femmes dans la categorie des beſtes, cela ne ſe doit pas entendre comme s'il euſt douté en effet ſi les femmes eſtoient des beſtes, luy qui vouloit que dans ſa Republique elles euſſent part aux mémes exercices de corps & d'eſprit que les hommes. Mais conſiderant le peu d'eſprit & de ſolidité qu'elles font paroître, leur bizarrerie, leur opiniaſtreté, leur legereté, & leur fureur, lors qu'elles ſe laiſſent emporter à quelque paſſion, & qu'elles ont une fois franchy les bornes que l'on a preſcrites à leur ſexe, il a penſé qu'elles eſtoient des beſtes, au méme ſens que l'on dit d'un homme que c'eſt un tigre, un cheval, un lion,

un animal, une beſte.

On doit interpreter de la méme façon la parole de Diogene, qui voyant un jour deux femmes qui cauſoient enſemble, dit à ceux qui l'accompagnoient que c'étoit un aſpic & une vipere qui ſe communiquoient leur venin. C'étoit ſans doute deux femmes qui médiſoient de quelqu'un, ſuivant le genie du ſexe extrémement ſujet à la médiſance & à l'envie, qui ſont deux proprietez de ſon temperament. On ſçait en effet par experience, que deux femmes ne ſçauroient étre long-temps enſemble ſans parler du mal qu'elles connoiſſent dans les autres. Or la médiſance étant un venin des plus mortels, ceux qui le ſoufflent peuvent étre auſſi juſtement comparez à une vipere, que les méchantes femmes le ſont dans l'Ecriture à un dragon & à un ſcorpion.

Les mauvaiſes qualitez qui rendent capables de médiſance ſont les mémes

mémes qui rendent incapable de ſecret, & quand on ne peut s'empeſcher de découvrir ce qu'on ſçait des deffauts d'autruy, on a bien de la peine à cacher ce que l'on ſçait de particulier. Or ce dernier vice qui a pour cauſes la foibleſſe, l'imprudence, l'indiſcretion, la legereté & le babil, eſt ſi naturel aux femmes qu'elles ſont comme des paniers percez qui ne ſçauroient rien retenir. Et comme l'a fort bien remarqué un Auteur Moderne, quand elles ſçavent quelque choſe, elles crévent, elles étouffent ſi elles ne ſe ſoulagent au plûtoſt. Vn ſecret eſt un fardeau qui leur peſe extrémement ſi elles ne s'en déchargent au plûtoſt. C'eſt ce qui a fait dire de tout temps que pour répandre une nouvelle en peu d'heures, il n'y a qu'à l'apprendre à une femme, elle fera plus d'effet qu'une douzaine de trompettes. Et c'étoit un ſentiment digne de la ſageſſe de Caton, de demander par-

don aux Dieux s'il luy eſtoit jamais arrivé d'avoir découvert quelque ſecret à ſa femme, puiſque le Prophete Michée déclare qu'il ne ſe faut point fier à elles, & que l'on doit eſtre retenu dans ſes paroles en leur preſence.

Quand Ariſtote ſe ſeroit trompé en diſant que les femmes ſont des monſtres, la reputation & le credit où il eſt, joint à ſon rare merite, le doivent mettre à couvert de la railerie & du mépris à cet égard. Par le mot de monſtre, l'on entend ordinairement une choſe nouvelle & ſurprenante. Les choſes ne ſurprennent & ne ſont monſtreuſes que parce que la nature en les faiſant, s'eſt éloignée de ſa fin ordinaire. Or quand Ariſtote aſſure que les femmes ſont des monſtres, ce n'eſt pas qu'il croye qu'elles ſont quelque choſe de nouveau. Il n'ignoroit pas non plus que nôtre Auteur qu'elles ſont auſſi anciennes & en auſſi grand nombre que

les

les hommes. Mais comme il estoit persuadé que nôtre sexe est le plus parfait, & que la nature tend toûjours à la plus haute perfection, il a eu quelque raison de croire qu'elle s'éloigne de sa fin en la production des femmes, & qu'ainsi elles sont une espece de monstre. Cela se peut encore entendre autrement: estant comme un prodige que les femmes qui sont ce que nous avons fait voir, produisent des hommes qui en sont si differens. Elles sont encore des monstres si l'on considere toutes les pensées bizarres que leur temperament leur inspire, tous les desseins, les inventions & les artifices dont leur humeur rusée, malicieuse, dissimulée, fait qu'elles s'avisent tous les jours. En un mot, ceux qui les comparent à des monstres ne font pas plus que l'Ecriture sainte qui les compare à des dragons.

L'on s'est mocqué de Socrate, de ce qu'il comparoit d'ordinaire

la beauté des femmes à un temple magnifique & de belle apparence basty sur un lieu plein d'immondices & d'ordures. Qu'y à-t'il de si ridicule dans cette pensée? ou plûtost qu'y-à-t'il qui ne soit pas vray? Cette plainte qui est si ordinaire aux gens mariez, est fondée sur ce que les femmes, & les belles entr'autres ayant le corps delicat, elles sont sujettes à des infirmitez tres-incommodes. Le Sage n'étoit pas fort éloigné du sentiment de ce Philosophe, lors qu'il disoit que *la beauté & les graces ne sont que vanité & que tromperie*. En effet, si l'on consulte l'opinion qui donne le prix à la beauté, celle-cy n'est qu'une chimere & un phantosme, puisque ce qui fait la beauté en une partie du monde, fait la derniere laideur en l'autre. C'est tout au plus une peau mince & delicate étenduë sur le visage avec la propreté à laquelle on est accoûtumé, & accompagnée d'un coloris aussi foible

que

que celuy des fleurs les moins durables, qui ſe paſſe avec l'âge, qui ſe ternit par les maladies, & ſe ſeche au moindre hâle. C'eſt le beau dehors d'un ſepulchre blanchy, qui doit tout ſon eclat & ſon luſtre à la froideur du dedans ; puiſque les femmes ne ſont belles que parce qu'elles ſont femmes, c'eſt à dire d'un temperament froid, moû, humide, & ſujet à toutes les imperfections qu'elles ont tant de ſoin de cacher. Enfin un beau viſage eſt pour l'ordinaire un beau maſque ſemblable à celuy dont le Renard de la fable dit que c'eſt une belle teſte, mais que c'eſt dommage qu'elle n'a point de cervelle.

Il eſt ſi rare de trouver un beau viſage & un bel eſprit, une bonne & une belle teſte tout enſemble, qu'il y a lieu de croire que ces deux avantages demandent des qualitez incompatibles ; & l'on voit que dans l'un & l'autre ſexe, les perſonnes les plus diſgraciées de la part

du corps, ſont ordinairement les mieux partagées du côté de l'eſprit, comme ſi la nature avoit voulu mettre ce contre-poids pour empécher les femmes de tomber dans le dernier excés d'orgœüil. Mais ce qui devroit encore le rebatre, c'eſt que l'on a toûjours remarqué que la beauté & la vertu ſe trouvent rarement enſemble ; les hommes mémes n'ayant pas trop bonne opinion de ceux de leur ſexe qui ſont ſi beaux. Outre que ſelon l'Ecriture la beauté eſt l'écœüil de la ſageſſe, & comme un filet que le demon tend aux hommes & aux femmes pour les entraîner enſemble dans un abyſme de mal-heur. De ſorte que celles qui s'en prévalent & s'en glorifient ſi fort reſſemblent aux miniſtres d'un tyran qui s'eſtimeroient honorez d'étre chargez d'un poiſon dont ils periroient eux-mémes aprés l'avoir fait avaler à d'autres.

Ainſi la penſée de Socrate n'eſt

pas

pas ſi impertinente qu'on le veut perſuader, & elle le paroîtra encore moins ſi on la veut entendre de la beauté poſtiche & de commande, pour ainſi dire, qui eſt encore plus commune que la beauté naturelle, & qui a eſté ſi bien décrite par un de nos Poëtes.

Regnier Satyre 9.

L'Amant juge ſa Dame, un chef-d'œuvre icy bas,
Encore qu'elle n'ait rien ſur ſoy qui ſoit d'elle,
Que le rouge & le blanc par art la faſſe belle;
Qu'elle ente en ſon Palais ſes dents tous les matins,
Qu'elle doive ſa taille, au bois de ſes patins,
Que ſon poil dés le ſoir friſé dans la boutique,
Comme un caſque un matin, ſur ſa teſte s'applique,
Qu'elle ait comme un piquier le corſelet au dos,
Qu'à grand peine la peau puiſſe couvrir ſes os,
Et tout ce qui de jour la fait voir ſi doucette,
La nuit comme un depoſt, ſoit deſſous la toilette.

Les

Les Anciens & les Modernes pretendent par la Coqueterie eſt le fond de l'humeur des femmes, qui éclate en mille manieres, quelque ſoin qu'elles prenent de la déguiſer. La paſſion qu'elles ont de paroître, & d'étaler tout ce qu'elles croyent avoir de beau & de touchant, l'étude qu'elles font des occaſions & des moyens de ſe remettre, L'ardeur avec laquelle elles s'en ſaiſiſſent, la joye qu'elles témoignent d'eſtre veuës, la triſteſſe, le dépit & la colere qu'elles reſſentent lorſqu'elles croyent qu'on les mépriſe, la jalouſie qu'elles ont les unes contre les autres, les dépenſes qu'elles font en ajuſtemens, le temps qu'elles employent à les mettre, la violence qu'elles font à la nature méme, pour empécher ou pour couvrir la groſſeſſe, éloignant de leurs mammelles leurs enfans lorſqu'ils ſont petits, & de leur preſence, quand ils ſont grands; corrompant méme leur viſage pour

luy

luy donner un faux éclat par des drogues dont l'appareil nous le feroit prendre pour un ulcere si nous le voyons poser. En un mot, tout ce qu'elles font pour paroître libres, jeunes & aimables, leurs regards, leurs discours, leurs gestes, & toutes leurs actions montrent assez évidemment quel est l'esprit qui les conduit, & qu'elles sentent bien elles-mémes qu'elles sont comme ces viandes qui ont besoin d'étre mises en ragoust pour donner de l'appetit.

Il est vray que les hommes ont aussi quelquefois recours aux ornemens étrangers, mais c'est avec moins d'application & de necessité, la beauté & la grace ne leur étant pas si necessaire qu'aux femmes pour donner de l'amour, & ils y reüssissent mieux en se convertissant en pluye d'or & de perles, que paroissant en Adonis ou en Iupiter.

Quiconque eſt riche eſt tout, il eſt cheri des belles,
Iamais ſur-Intendant ne trouva de cruelles.

Et ce qui montre qu'il y a plus que la coûtume qui porte les femmes à rechercher les ajuſtemens avec tant d'ardeur, c'eſt que cette pratique eſt univerſelle, n'y ayant point de ſiecle ny de pays, où elles n'ayent encheri ſur les hommes, eſtant toûjours plus luiſantes, plus huilées, plus peintes & plus charbonnées dans les endroits où l'huile, le charbon & la peinture tiennent lieu de fard.

En pluſieurs endroits de l'Afrique & de l'Amerique.

Le méme Socrate dont nous avons déja parlé, regardoit comme le plus grand malheur qui pût arriver à un homme ſage, que d'étre lié inſeparablement avec une femme. Et lorſque ſes diſciples le conſultoient là deſſus il leur répondoit, qu'ils ſe ſouvinſſent des poiſſons qui ſe tuent pour entrer dans les filets & qui n'y ſont pas plûtoſt qu'ils

qu'ils s'efforcent d'en ſortir, & quelques-uns ajoûtent qu'il leur alleguoit ce Proverbe qu'il avoit juſtifié à ſes dépens.

Vne femme & un hoſte, un temps pluvieux & mou
Aprés plus de trois jours nous cauſent du dégoû. *Vn vieu. Poëte.*

Pour bien connoître les femmes & en parler ſainement, ce n'eſt pas aſſez de les voir en ceremonie & au cercle, où elles viennent compoſées pour s'attirer de l'encens. Il faut avoir vécu avec elles, & les avoir veuës dans leur à-tous-les jours, pour juger de leur eſprit; comme il faut les avoir veuës en des-habillé & à la toillette pour juger de leur beauté. C'eſt là que l'on reconnoiſt leur humeur, leurs façons, leurs tracas, & qu'elles ſont comme un beau ſoulier, dont on ne connoît point le defaut pour le regarder ſimplement.

De quelque caractere qu'on les cherche il y a toûjours un côté qui

qui ne revient pas tout-à-fait. Si elles ſont jeunes, elles aiment encore à folatrer, & il faut avoir ſans ceſſe les yeux ſur elles & les tenir en liſiere de peur qu'elles ne ſe laiſſent tomber.

Vne vieille eſt proprement une gouvernante qui ne veut point qu'on la quite.

Les belles ſont trop ſujetes à caution, & à faire plus d'amis que l'on n'en veut.

Les laides ſont extrememement ombrageuſes & veulent eſtre auſſi bien ſervies que ſi elles donnoient la plus belle monnoye du monde.

Quand elles ſont ſimples & innocentes, elles jugent des autres par elles-mémes, & ſe laiſſent aiſément perſuader qu'on ne veut pas leur faire de mal.

Prendre une femme qui ait tant d'eſprit, c'eſt faire de ſa maiſon une academie ou une école dont elle ſera la maiſtreſſe.

Celles qui ont de la naiſſance, la

ſont

font bien acheter. Celles qui apportent du bien, le ſçavent dépenſer. Si elles n'en ont point, on apprehende qu'elles n'en empruntent, & que pour avoir une belle juppe, elles ne mettent le corps en gage.

Les Coquettes ſont les plus naturelles de toutes les femmes: mais auſſi elles le ſont trop.

Elles donnent ſouvent à tous, *Barclet.*
Vn bien que vous croyez à vous.

Et ſi un mary veut s'en plaindre, elles répondent ſans façon.

C'eſt bien aux maris à gronder, *Corneille. Circé.*
Si quelquefois de tendres flammes
S'allument dans nos jeunes cœurs.
Que ne ſont-ils les galans de leurs femmes,
On n'en chercherois point ailleurs.

Il n'y a rien de plus trompeur que l'apparence & la mine. La ſeverité des Prudes n'eſt qu'un fard qu'elles ajoûtent à leur beauté, & les leçons qu'elles donnent de la vertu, doivent eſtre ſouvent écoutées.

Comme

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Comme l'ordinaire chanſon
De qui fait le métier de prude:
Elle met ſon unique étude,
A ſe garantir du ſoupçon,
Mais en bonne ſolitude,
Elle n'y fait point de façon.

C'eſt-à-dire qu'avec les femmes, il y a toûjours ſujet d'allarme, comme de querelle & de diſpute. Cela eſt trop connu pour le revoquer en doute, & l'on peut juger du repos & du bon-heur dont on joüit avec elles par le nombre des maris contens, auſſi petit que celuy des femmes Sages, ſi rares qu'entre mille il ne s'en trouve pas une, ſi ce n'eſt en idée & en tableau. C'eſt la penſée méme du Sage qui s'y connoiſſoit mieux que perſonne. Et ce qu'il dit ailleurs que *celuy qui a trouvé une bonne femme a receu de Dieu une grace particuliere*, confirme aſſez ce qu'en dit un Payen que c'eſt une choſe auſſi rare qu'un oiſeau de Paradis que l'on ne voit ſur la terre que quand le Ciel y en envoye.

Prov. 18. 22.

Les

Les autres paſſages de l'Ecriture peuvent encore tres-bien ſervir à juſtifier, 1°. Ce que dit Ariſtote, qu'un Etat eſt mal gouverné par les femmes, parce qu'elles ſont incapables de conſeil; 2°. Ce que dit Tacite un des plus grands politiques, que le ſexe eſt foible & incapable de grans travaux, & que quand les femmes ont l'authorité entre les mains, elles en ſont extrememement jalouſes, & deviennent ſuperbes, inſupportables, cruelles & vindicatives, 3°. Ce que dit un ſage Romain, dans Tite-Live, qu'étant des animaux indomptables & incapables de moderation, elles ont beſoin d'un frein, pour eſtre retenuës dans le devoir. 4°. En un mot, tout ce qu'en ont jamais dit les Anciens & les Modernes, & tout ce qui a eſté établi en faveur des hommes, pour leur conſerver le rang & la prééminence qui leur appartiennent ſi legitimement.

REMARQVES NECESSAIRES pour l'éclairciſſement de quelques difficultez ſur l'égalité des Sexes, & ſur l'excellence de l'un à l'égard de l'autre.

QVoy que ce qu'il y a dans le livre de l'Egalité des Sexes, & dans la Preface de celuy-cy, puiſſe ſuffire pour ſatisfaire à toutes les difficultez conſiderables que l'on peut avoir ſur ce ſujet, il ne ſera pas neanmoins inutile d'y ajoûter quelques remarques.

I. Il faut en cette rencontre, comme en toute autre, prendre bien l'état de la queſtion, c'eſt-à-dire voir dequoy il s'agit préciſement, quel eſt le deſſein de celuy qui parle, pour demeurer dans les termes & les bornes qu'il ſe preſcrit. Nous pretendons ſimplement que les deux ſexes conſiderez ſelon

les

les avantages naturels du corps & de l'eſprit, ſont également capables, également nobles & également eſtimables. Ainſi c'eſt, à mon avis, prendre le change que de répondre qu'il y auroit quelques inconveniens à mettre les femmes dans les Emplois. Car nous ne demandons pas ſi on doit les y mettre, mais ſeulement ſi elles en ſont capables.

Outre qu'un inconvenient ne détruit point une verité, ceux que l'on nous peut oppoſer ne viennent que de la coûtume, & de ce que l'on conſidere la ſocieté civile dans l'eſtat preſent où elle ſe trouve, & de la maniere que les hommes la conduiſent & la reglent. Mais on ne fait pas reflexion qu'encore qu'elle n'ait pas toûjours été, & ne ſoit pas encore par tout de là méme façon, elle n'a pas laiſſé pour cela de bien aller. Si les femmes avoient gouverné, elles auroient reglé les exercices & les

employs

employs à leur mode, comme ont fait les hommes. Par exemple, elles auroient pû obliger au celibat celles qui auroient voulu étre admiſes aux charges où ce genre de vie ſeroit plus convenable, de la méme maniere que l'on y oblige les hommes.

La neceſſité où elles ſont dans le mariage, de porter les enfans dans leur ſein, & de les nourrir enſuite, ne leur eût pas cauſé tant d'incommoditez ny d'obſtacles dans les Republiques de Lycurge & de Platon, où les filles euſſent été élevées dans les mémes exercices que les garçons, & euſſent acquis peut-étre autant de force & de vigueur. Et en effet on ſçait que preſque par toute l'Amerique & dans la meilleure partie de l'Affrique où les femmes travaillent comme les hommes, la groſſeſſe ne les empéche preſque point. Elles ſe délivrent toutes ſeules au milieu des bois & des campagnes; elles vont aprés cela ſe la-

ver

ver avec leurs enfans à l'eau la plus proche, & les ayant portez à leurs habitations, ſans les emmailloter, elles retournent à leur travail ordinaire, plus librement encore qu'auparavant. Il y a méme pluſieurs endroits où ce ſont les maris qui ſe mettent au lit pour faire les couches, les accouchées mémes leur ſervant de gardes.

Quoy qu'il en ſoit, afin que deux perſonnes ſoient égales dans une ſocieté, il n'eſt pas neceſſaire qu'elles puiſſent faire la méme choſe, ou qu'elles la faſſent de la méme maniere. C'eſt aſſez qu'elles en puiſſent faire d'équivalentes. Or il eſt certain que la production & l'éducation des enfans qui appartiennent aux femmes eſt du moins auſſi importante & auſſi noble que tout ce que font les hommes. Et comme cela ne les empécheroit pas abſolument de s'en acquitter comme eux, au lieu qu'ils ne peuvent faire tout ce que font les fem-

Voyez l'Egalité des Sexes. pag. 68.

mes, la partie eſt bien égales.

II. Ceux qui s'appuyent ſur le conſentement de tous les hommes pour établir leur excellence prétenduë, montrent bien que leurs raiſonnemens ne ſont pas plus juſtes que leur cauſe. Car du moment que je prétends que l'opinion commune eſt un préjugé & une erreur, tous ceux qui y ſont engagez deviennent mes parties, & par conſequent recuſables, n'y ayant plus que la raiſon qui nous puiſſe juger. Et de dire qu'un ſentiment receu de tous les hommes ne peut eſtre faux, c'eſt répondre ce qui eſt en queſtion. Le peu de gens qu'il y a qui ſuivent la raiſon, & la peine que l'on a pour la découvrir, nous apprennent aſſez à nous défier de ce qui eſt le plus univerſellement receu & pratiqué, comme étant peut-eſtre l'effet le plus naturel de la corruption des hommes, & des paſſions qui les gouvernent.

C'eſt pourquoy ayant receu du premier

premier l'exemple de dominer sur les femmes, il n'est pas si mal-aisé de comprendre qu'ils l'ayent porté & conservé par tout où ils se sont répandus ; que de concevoir que le monde étant déja établi & imbu de certaines opinions, il en soit venu une nouvelle, qui nonobstant sa fausseté ait gagné la moitié de la terre, & s'y soit déja maintenuë depuis mille ans.

Voyez l'Egalité des Sexes. pag. 42.

Le Mahometisme.

Ajoûtons à cela que le témoignage de plusieurs personnes, & de plusieurs siecles n'a lieu que dans les matieres historiques, où il s'agit de sçavoir ce qui a esté fait ou dit sur les choses dont nous ne pouvons estre nous mémes les témoins. Mais ce témoignage est inutile dans les choses de la Physique & des autres sciences, dont nous pouvons nous éclaircir par nous mémes.

Les femmes ne sçavent rien que ce que les hommes leur enseignent, & elles sont disposées à leur

exemple à recevoir toutes les folies qu'on leur voudra inſpirer. C'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner qu'elles ayent toûjours eſté dans une opinion qui leur eſt déſavantageuſe, ny qu'elles ayent tant de peine à croire ceux qui entreprennent de les détromper : étant ſemblables en cela à des enfans de qualité qui ayant eſté changez en nourrice & élevez en païſans, ſe moqueroient de ceux qui les viendroient reconnoître.

III. C'eſt avoir peu de raiſon de nous renvoyer aux beſtes pour juger de l'excellence des hommes. Si nous eſtimons parmy elles les mâles plus que les femelles, c'eſt à cauſe qu'on les eſtime plus parmy nous, comme en effet nous ne les devons eſtimer à cet égard que par raport à nous. Ainſi je préfererois un chien à un bœuf, en ce qu'il fait paroître plus d'eſprit. Vn autre aimeroit mieux un bœuf qu'un chien, en ce qu'il a plus de chair

&

& plus de force. C'eſt à dire que l'excellence des bétes à nôtre égard eſt fort arbitraire, puiſqu'elle ne peut étre fondée que ſur la reſſemblance de corps qui eſt entr'elles & nous, ſur le plaiſir & ſur le ſervice que nous en pouvons recevoir, chacun ſelon ſes beſoins & ſon imagination. Au reſte elles ne nous doivent ſervir d'exemple non plus que les hommes-mémes qu'en une maniere, lorſque les choſes que nous y remarquons réveillant nôtre raiſon, nous font penſer à ce que nous devons faire : autrement il faudroit prendre tout indifferemment pour nôtre regle. Et je trouve que la ſeconde femme de l'Empereur Sigiſmond avoit raiſon de demander à ceux qui l'exhortoient à demeurer veuve apres la mort de ſon mary, à l'exemple de la Tourterelle ; pourquoy ils ne luy propoſoient pas plûtôt celuy des pigeons & des autres animaux. Il n'y a rien dans le commerce du

mâle & de la femelle qui donne l'avantage au premier. Le dessus ne vaut pas plus que le dessous : & ce qui est dessous icy, est dessus pour nos Antipodes. L'on est si bien revenu de l'opinion de ceux qui croyoient que le mâle est un principe actif dans la generation, & la femelle un principe purement passif, qu'il seroit inutile d'en parler. Outre que celuy qui agit souffre à sa maniere, & que celuy qui souffre agit quelque fois davantage quoy que son action nous soit insensible.

IV. Nous avons assez parlé ailleurs du temperamment des femmes. Si l'on joint ce que nous en avons écrit, à l'idée generale de la science que nous donnons au même Livre, & à ce que nous y disons des emplois ; il sera aisé de juger que quelque temperamment qu'elles ayent, froid ou chaud, sec ou humide ; elles peuvent porter leur Esprit aussi loin que nous, en

alité
s Se-
es.pag.
.
ag. 73.
74.
ag. 112.

suivant

ſuivant la methode que l'on a dreſſée en leur faveur pour la conduite de l'eſprit dans les ſciences & dans les mœurs. L'experience nous faiſant voir beaucoup de ſageſſe, & de jugement dans des perſonnes de temperamment tout oppoſé, & des femmes fort humides raiſonner avec plus de ſolidité, & de juſteſſe, & de plus de choſes que des hommes aſſez ſecs & qui ont beaucoup étudié.

Il ne faut donc avoir nul égard à ce que l'on dit d'ordinaire qu'elles ſont d'une conſtitution plus froide que les hommes. Car cela ne s'accorde pas avec la chaleur interne neceſſaire aux femelles pour produire un animal dans leur ſein : ny avec ce que nous voyons, & dont tout le monde tombe d'accord que les femmes ont l'imagination plus vive & plus prompte que nous, ny avec ce que l'on dit d'ordinaire que le fond de leur humeur eſt la coquetterie, & qu'elles

ſont plus portées à l'amour que les hommes. Car tous ces effets viennent du mouvement & de la chaleur.

Il y en a peu parmy elles qui en conviennent ; parce que comme l'on ſe fait icy une vertu & un honneur de perſecuter l'amour dont on fait peur aux ſimples comme d'un loup-garoux, il arrive ſouvent que ceux qui en ſont les plus preſſez, font ſemblant d'étre ſes plus mortels ennemis pour étre plus à la mode, & pour paroître exempts d'un mal dont tout le monde eſt rempli.

Il ſemble neantmoins qu'il étoit de la ſageſſe de l'Auteur de la nature de donner aux femmes une paſſion plus forte qu'aux hommes pour le mariage, afin que leur imagination étant plus touchée de ce qui peut y attirer, elles fiſſent moins de reflexion ſur les incommoditez de cét engagement, qui les en pourroient détourner.

Ce

Ce qui contribuë à leur perſuader le contraire c'eſt la coûtume qui les oblige plus à la retraite & à la retenuë, ſur tout en matiere d'amour, que les hommes, à qui elle permet, de les rechercher, de les ſolliciter, & de faire éclater leur paſſion.

Cette émotion de ſang que l'on appelle pudeur, & qu'elles reſſentent plus que les hommes les confirme auſſi dans cette perſuaſion, ſur ce que l'on dit & que l'on croit bonnement que la pudeur nous eſt naturelle, & plus aux femmes qu'aux hommes, ce que l'on porte ſi loin que mille gens raiſonnent de la ſorte. La pudeur deffend aux femmes beaucoup de choſes qu'elle ne deffend point aux hommes, & comme c'eſt la nature qui la leur a donnée pour leur ſervir de frein, c'eſt une marque qu'elle les éloigne des mémes choſes.

Pour moy je ne vois rien que la nature ne leur ait permis comme à

nous, leur ayant donné le méme droit de faire tout ce qu'elles jugeront à propos pour la perfection de leur eſprit & pour la conſervation & le ſoulagement du corps. S'il y a entre nous & elles quelque difference à cet égard, c'eſt un effet de la coûtume, d'où dépendent la gloire, l'infamie, le blâme, le mépris, l'honneſte & le deshonneſte. Et la pudeur n'eſt autre choſe que la crainte d'eſtre blâmé & mépriſé par les hommes, en faiſant ou en diſant devant eux ce qu'il ne leur plaiſt pas d'approuver.

On ne doit appeller naturel que ce qui eſt fondé ſur la nature, c'eſt-à-dire, ſur la diſpoſition interieure & eſſentielle de chaque choſe. Or ce qui eſt de cette ſorte ne ſe perd jamais, & ſe trouve par tout dans tous les âges, dans tous les eſtats & dans toutes les rencontres de la vie, eſtant une ſuite neceſſaire de ce que nous ſommes.

Que l'on examine ſur cette regle

ce

ce que l'on regarde comme le principal objet de la pudeur. En un temps on rougit de certaines choſes, que l'on fait gayement en d'autres ; & je ne croy pas que toutes les femmes rougiſſent en preſence d'un galant-homme qui leur diroit qu'elles ſont d'une conſtitution plus amoureuſe que nous. Au moins elles n'en devroient pas avoir plus de honte, que quand on leur dit qu'elles ſont plus belles : ces deux qualitez, d'avoir plus de tendreſſe & de beauté, leur eſtant tres-avantageuſes, & une marque de leur excellence au deſſus de nous, s'il y en doit avoir d'autre entre les deux ſexes que celle qui vient de la raiſon.

C'eſt ce qu'une fille des plus belles de corps & d'eſprit que je connoiſſe, & qui ne fait ny profeſſion ny ſcrupule de galanterie, répondit un jour à une de ſes amies qui luy diſoit dans l'entretien qu'elle ne pouvoit ſouffrir ces gens qui croyent

que les femmes ont du tendre plus que les hommes.

Vous avez ſans doute vos raiſons, luy dit-elle, pour conſiderer comme une injure ce que je regarde comme un éloge. Car je ſuis d'une façon que je ne croirois pas qu'un homme me fiſt plus de tort de me dire que j'ay plus de penchant à l'amour que luy, que s'il me diſoit que j'ay plus de beauté.

C'eſt aſſurément avoir le gouſt bien different du commun des femmes qui donneroient tout pour eſtre belles. Ce n'eſt pas que je ne conſidere cette qualité comme une des plus eſtimables. Ie ſçay qu'elle en eſt la puiſſance : mais cela n'eſt bon que pour un temps, & eſt trop fragile & trop foible en comparaiſon des avantages qui accompagnent l'amour.

Il n'y a que l'amour qui nous donne de l'eſprit & du plaiſir. Qui n'a point d'eſprit n'a point d'amour. Vous connoiſſez l'homme que vous trou-

trouvâtes icy dernierement. Il y a quelque-temps que c'eſtoit un ſtupide, un taciturne, un bizarre, un emporté, un opiniâtre, un fâcheux, ſans honneſteté, ſans complaiſance, à charge à luy-méme & à tous ceux qui avoient le mal-heur de ſe rencontrer avec luy. En un mot on le fuyoit comme un moine-bouru, & pluſieurs gens ne le connoiſſoient que ſous ce nom-là.

Ayant eu un bon intervalle il y a environ un mois, il s'aviſa de me venir voir à une heure peu ordinaire pour les viſites & me trouva toute ſeule. Ie le receus avec toute la bonté dont je ſuis capable. Ie luy témoignay de l'eſtime, je le loüay ſur tout ce que je remarquois en luy, qui le meritoit. Ie répondis obligeamment à tout ce qu'il me dit des ſentimens de ſon cœur, & je reconnus enfin par les proteſtations, par les confidences, & par les offres qu'il me fit, qu'il avoit pris un peu d'amour, &

que

que j'avois touché ſon cœur.

Ie ne vous dis tout cela que pour venir au changement que ce remede a fait en ſa perſonne. Car il a tellement rectifié ſes eſprits, qu'on ne le reconnoiſt preſque pas. Il eſt devenu, honnête, complaiſant, agreable, officieux, & tient preſentement aſſez bien ſa partie dans des converſations que je croyois auparavant au deſſus de luy.

Ce que je vous dis de cette nouvelle conqueſte, vous l'avez pû remarquer à proportion dans tous ceux que la belle paſſion inſpire. Que ſi elle eſt ſi efficace & ſi utile aux perſonnes en qui elle n'agit que pour un temps, jugez de ce qu'elle doit operer en ceux à qui elle eſt plus naturelle qu'à d'autres, pourvû qu'elle ne ſoit point corrompuë par le mélange de quelque mauvaiſe humeur, ny de mille phantaiſies que le monde ſe met en teſte, faute de conſulter la raiſon. Et l'on voit en effet que tous ceux qui approchent

le plus du temperamment des femmes, & qui les frequentent davantage sont toûjours les plus raisonnables & les plus polis, comme ayant les qualitez les plus propres pour la societé & pour la paix.

Vous me direz peut-estre que l'on se sert d'un terme de mépris pour marquer ceux qui nous ressemblent & qui aiment à se trouver avec nous, en les appellant des effeminez. Il est vray que c'est là le terme ordinaire, mais vous connoissez l'humeur des hommes. Vous sçavez bien quel est leur principe, en tout ce qui nous regarde. Ils ont du mépris pour nôtre sexe, & par consequent pour ce qui nous est particulier. Ils estiment plus le leur, & tout ce qui luy appartient leur paroist plus excellent. C'est pourquoy les défauts qui sont communs aux deux sexes, sont à leurs yeux plus grands & plus horribles dans le nôtre, & les perfections qui leur sont communes avec nous, sont en eux

dans

dans un degré plus élevé.

La verité méme devient ridicule & mépriſable dans nôtre bouche. I'ay éprouvé cent fois qu'en rapportãt certains raiſonnemens comme venans d'une femme, on n'y faiſoit nulle attention, ou bien l'on ſe contentoit de dire que c'eſtoit le raiſonnement d'une femme. Et en d'autres rencontres faiſant le recit des mémes choſes ſous le nom d'un homme, on y faiſoit reflexion, & on les eſtimoit fort.

Les plus belles vertus ont dans nôtre ſexe le méme ſort que la verité. Elles y deviennent un vice, au lieu que le vice ſe change en vertu dans les hommes. Y-a-t'il rien par exemple de plus contraire aux loix naturelles & divines que d'expoſer ſa vie, ſi ce n'eſt pour la conſerver, & de ſe jetter aveuglément dans les dangers les plus évidens par le ſeul deſir de la gloire qui eſt le plus vuide de tous les phantômes que les hommes ſe ſoient forgez, principalement

lement quand on ne la doit acquerir qu'aprés la mort, lorſqu'elle ne guerit de rien. Cependant cette conduite eſt la plus haute vertu parmy les hommes : c'eſt-elle qui fait les Heros, qui donne les applaudiſſemens, les triomphes & l'immortalité. On nous mépriſe au contraire, parce que ſuivant les loix de la Religion & de la raiſon, nous aimons une vie éloignée du trouble & des armes ; que nous ſommes ſenſibles à la miſere d'autruy, & que nous ne voudrions pas plonger une épée dans le ſein d'un homme, qui nous auroit dit injure, ou d'un étranger inconnu qui ne ſeroit nôtre ennemy que parce qu'on luy auroit donné ce nom-là, & que l'on nous auroit dit qu'il y a de la gloire à luy donner la mort, ou bien à la recevoir de ſa main. Voila pourquoy un honnête homme qui aime la paix, le repos & la douceur comme nous, eſt traité de moû, de lâche & d'effeminé.

Nous

Nous ne ſommes point au monde pour faire du mal, mais pour faire du bien, nous n'y ſommes point, pour haïr, mais pour aimer. La nature & la Religion ne nous préchent qu'amour. Dieu n'a creé le monde & ne le conſerve que par amour & pour l'amour. Nous ne venons au monde, & n'y pouvons étre vertueux ny contens ſans l'amour, & nous ne ſerons recompenſez dans l'autre vie que par amour, & pour avoir bien-aimé en celle-cy.

C'eſt une des raiſons qui me perſuade que ceux qui ont plus de pente à l'amour ſont plus excellens que les autres. Et vous entrerez ſans peine dans ce ſentiment pourvû que vous ne conſultiez point la coûtume qui ſe méle de regler les diſcours & la conduite de l'amour en particulier comme en public. Car la pluſpart du monde eſt aſſez ſot pour croire que la coûtume doit eſtre nôtre regle en l'abſence des hommes, de méme qu'en leur preſence;

Eſtans

Eſtans ainſi de vrays idolatres, puiſqu'ils ont pour une choſe qui eſt preſque toûjours l'effet du caprice, le reſpect & la crainte que nous ne devons qu'à Dieu, auquel il faut obeïr en tout & par tout, parce qu'il voit tout.

Ie ne voudrois pas dire cecy au milieu des ruës ny en preſence de mille gens infames contre l'amour, & qui ne veulent pas que les femmes ſe mélent d'en parler; comme je ne voudrois pas y paroiſtre en robe de chambre. Mais je ne feint point de vous dire, à vous qui aimez à raiſonner, & à ne rien faire ſans raiſon, que je voudrois eſtre d'un tempérament encore plus amoureux que je ne ſuis, parce que j'en aurois plus d'eſprit. Et pour vous obliger à recevoir comme un éloge, ce que vous appellez une injure; je m'en vas vous faire part d'vne idée qui vous paroiſtra auſſi plaiſante que nouvelle ſur ce qu'on nomme proprement amour. C'eſt qu'il me ſemble que ſi

d'un

d'un côté l'on considere que les femmes y ont plus de disposition que les hommes ; & que de l'autre côté l'on ait égard à la maniere dont elles contribüent à leur production, on peut dire qu'elles sont plus excellentes qu'eux, comme estant en cela les images de Dieu d'une maniere plus parfaite.

Ne vous est-il jamais venu dans l'esprit que de méme que nous n'arrivons à la connoissance de Dieu que par le moyen des creatures, aussi nous ne concevons rien en luy que par rapport aux mémes creatures qui sont ses ouvrages. C'est pourquoy je le definis, l'Estre qui a produit & engendré le monde. Et quand je recherche le motif de cette production, je n'en trouve point d'autre, ny d'autre modelle que l'amour de Dieu. En sorte que tout l'Vnivers en general, & chaque creature en particulier est en méme-temps l'effet & l'image de l'amour-divin.

En effet les puissances que nous avons

avons ne nous eſtant données que pour agir; les creatures ne pouvant pas reſſembler à leur Auteur dans ſon eſſence comme dans ſes actions; l'amour eſtant la premiere & la principale, à laquelle ſe rapporte tout ce que nous connoiſſons en luy; la puiſſance pour executer les deſſeins de l'amour, la ſageſſe pour en ordonner les effets, la providence pour les conſerver; la bonté pour favoriſer les hommes, la juſtice, pour regler leur amour & leurs devoirs, la miſericorde pour recevoir ceux qui s'en ſont écartez; on peut dire que l'amour eſt ce qu'il a voulu repreſenter dans les creatures, & que leur nature, leur difference, & leur nobleſſe conſiſte dans la maniere dõt chacune le repreſente.

Cela paroiſt en ce que non ſeulement il les aime toutes, comme ſes effets & ſes images, s'y uniſſant par ſa preſence & par ſon action; mais encore il veut en eſtre aimé, & qu'elles s'uniſſent & ſe rapportent toutes

toutes à luy, celles qui ſont capables de raiſon par une union & une conformité entiere d'eſprit & de volonté; & les autres par celles-cy, en le conſiderant comme l'Auteur & la fin de tout, & uſant de tout, c'eſt-à-dire en s'y uniſſant ſelon les loix qu'il leur a preſcrites.

C'eſt pour cela qu'il a inſpiré à toutes les creatures le deſir de l'union qui eſt ce que j'entends par amour. Les corps dont l'Vnivers eſt compoſé, aiment tellement a eſtre unis, que l'on ne conçoit pas qu'aucun puſt eſtre ſeparé des autres par le vuide. Les parties de ces corps ont plus de diſpoſition à ſe joindre avec les unes qu'avec les autres. La perfection & la beauté de chaque corps ne conſiſte que dans l'union & dans la juſte convenance de toutes leurs parties. Et ce qui me perſuade que cette diſpoſition a l'union dans les corps les plus inanimez, fondée ſur la difference de leurs étenduës, de leurs figures, & de leurs

mouve

mouvemens, peut-estre fort bien appellée amour, sans que la Metaphore soit fort éloignée; C'est que l'amour des animaux les uns pour les autres, & pour quoy que ce soit, n'est autre chose qu'une certaine disposition corporelle qui les porte à rechercher ce qui leur est le plus convenable.

Ie ne m'arresteray point à l'ordre que l'on pourroit imaginer par ce principe entre toutes les choses creées. Ie vous diray seulement qu'il me semble que celles qui ont le plus de subtilité & d'activité, par exemple le feu, doivent passer devant les autres: parce que penetrant plus de choses, elles sont plus capables d'union, & representent ainsi mieux l'action par laquelle Dieu agit sur tout, & s'unit à tout.

Mais comme sa principale action est l'amour par lequel il produit un estre nouveau hors de soy-méme, les choses qui luy ressemblent le plus en cela doivent avoir le premier rang.

rang. C'eſt pourquoy l'homme eſt le plus noble de tous les animaux & de toutes les autres creatures, n'y ayant rien à quoy il ne puiſſe s'unir par ſes penſées & par ſes deſirs, pouvant outre cela produire ſon ſemblable, avec connoiſſance & avec volonté.

Or de méme qu'en Dieu tout ſe rapporte à l'amour, tout s'y rapporte auſſi dans l'homme. Il n'eſt homme que par l'union & l'amour du corps & de l'eſprit. Le corps n'eſt parfait & entier que par le juſte aſſemblage de tous ſes membres, & ne peut s'entretenir dans ſon eſtat de perfection, n'y arriver à une plus grande, ſans s'unit à tout ce qui l'environne, par le moyen de ſes organes, pour s'approcher de ce qu'il aime, ou pour s'éloigner de ce qu'il ne peut aimer. Et l'eſprit qui eſt le principe de connoître & de vouloir, c'eſt-à-dire, de ſe joindre par l'entendement & par la volonté, ne peut eſtre content & ſatisfait qu'il

ne ſoit uny de ces deux façons à ce qui luy paroiſt de plus conforme, pour luy méme ou pour le corps.

Voila pour ce qui regarde le deſir de nous conſerver nous-mémes que l'on appelle communement l'amour propre. Dieu nous a encore donné un ſecond deſir qui a pour objet l'union d'une perſonne de ſexe & de conſtitution differente, dont le concours eſt neceſſaire pour produire un eſtre de méme nature que nous. Or c'eſt par ce deſir que nous ſommes propremẽt les images de Dieu, puis qu'en l'executãt ſelon ſes loix, nous imitons ce que nous connoiſſons en luy de premier, qui eſt de produire par amour un ouvrage ſeparé de nous-mémes, qui dépend de nous, ſans que nous dépendions de luy, qui a beſoin de nôtre ſecours pour eſtre conſervé comme pour eſtre produit ; auquel nous demeurons unis par amour, & pour lequel il ſemble que tout ce qui eſt en nous ait eſté fait.

Si l'on n'y penſe pas durant les premieres années de la vie, c'eſt que le corps a beſoin de ce temps-là pour acquerir les forces qui luy ſont neceſſaires. Car auſſi-toſt qu'il en a aſſez, ce ſecond deſir commence à s'emparer du cœur ; il nous détache en quelque façon de nous-mémes & de ceux à qui nous devons la vie, pour nous attacher, & à la perſonne dont l'amour & l'union ſont neceſſaires pour la donner à une autre, & à celle qui l'a receuë de nous. Il ſemble alors que l'on ne vive plus pour ſoy, mais ſeulement pour ceux que l'on aime: l'on fait plus d'efforts pour eux que pour ſoy-méme. On eſt autant & quelquesfois plus touché du bien & du mal qui leur arrivent que du ſien propre. Enfin ce deſir ſe fortifie avec l'âge; il occupe la meilleure partie de la vie ; il ne finit pas méme quand le corps a perdu ſes forces, reſtãt encore aprés dans l'eſprit; & il rend les hommes immortels

comme

comme Dieu, autant que la condition d'une creature faite pour en produire une autre le peut permettre : puiſque ce n'eſt mourir qu'à demy, que laiſſer d'autres ſoymémes, en qui l'on eſpere de vivre en quelque façon apres la mort. Et c'eſt pour cela que les peres & meres ſe mettent ſouvent plus en peine de la fortune de leurs enfans pour apres leur mort que durant la vie.

Ainſi l'amour eſt le commencement la fin, le bonheur, & la perfection de l'homme, n'y ayant rien qui le rende plus ſemblable au premier étre qui fait tout par amour, & pour l'amour. Et il eſt indubitable que les femmes le ſont plus que les hommes, ayant plus d'amour qu'eux, & cét amour les faiſant agir d'une maniere plus approchante de celle de Dieu dans la production du monde. Car ce ſont elles proprement qui nous forment dans leur ſein, qui nous

donnent l'étre, l'accroiſſement, la perfection, la vie, la naiſſance & l'éducation ; Imitant en cela la toute puiſſance divine qui produit dans ſon immenſité comme dans un vaſte ſein un ouvrage tout different de luy-méme ; imitant auſſi ſa bonté, ſa ſageſſe, ſa miſericorde, ſa providence, bien autrement que les hommes, qui ont ordinairement moins d'amour & de ſoin pour leurs enfans, ne ſervant à leur generation qu'en paſſant & comme une ſimple pluye neceſſaire à la terre pour faire germer la ſemence qu'elle renferme. C'eſt pourquoy nous appartenons naturellement à nos meres, à qui nous nous attachons uniquement dans nôtre enfance, comme tous les petits des autres animaux.

Selon le principe que vous venez d'entendre, ſi un ſexe eſt pour l'autre, comme on le prend communement, ce ſont ſans doute les hommes qui ſont pour les femmes ; la

nature

nature qui les a destinez à nous servir, leur ayant donné un amour plus emporté & plus violent, parce qu'il doit moins durer, un esprit plus solide & plus pesant, un corps plus grossier & plus robuste pour être plus capables d'executer nos ordres, de supporter la fatigue, de labourer la terre, & de faire tous les travaux necessaires pour l'entretien de leurs femmes & de leurs enfans.

Ce que je trouve de plaisant dans leur conduite c'est d'avoir pris un sujet d'élevation & d'empire, de ce qui devroit être pour eux une occasion d'abaissement & de soûmission, suivant méme les idées les plus ordinaires par lesquelles ils se gouvernent. Ils se glorifient d'être les inventeurs de tout ce qu'il y a de grand & de beau dans le monde; & pretendent que c'est une marque de plus d'esprit, de superiorité, d'excellence, d'avoir trouvé les Arts & les sciences, bâti des

villes, fondé des Empires, & d'avoir toûjours eu le ſoin de la paix & de la guerre. C'eſt faire juſtement comme des domeſtiques & des officiers qui voudroient aſſujettir leurs maîtres, en abuſant du pouvoir & des forces qu'ils auroient receuës pour s'acquiter de leur devoir, & qui auroient fait plus qu'on ne leur auroit demandé. Ie voudrois bien ſçavoir pourquoy les Artiſans, les Laboureurs, les Marchands qui portent les plus groſſes charges de l'Eſtat, ſont moins eſtimez que les nobles qui ne font rien; & que les hommes au contraire, qui ſont & doivent étre les roturiers des familles à l'égard des femmes, s'eſtiment neantmoins plus qu'elles. Si ceux qui font la plus groſſe beſogne doivent aller apres les autres, vous voyez bien le rang qui leur appartient, & que ce doit étre moins par civilité que par devoir qu'ils nous donnent le haut bout, & le côté le

plus

plus honorable. Examinons encore par plaiſir leurs titres de nobleſſe. Car il eſt juſte de ſçavoir ce qui leur appartient pour les découvertes qu'ils ont faites dans les Arts & dans les ſciences & pour les beaux établiſſemens dont ils prétendent que nous leur ſommes redevables. Car il leur faut rendre juſtice.

Pour ce qui eſt des Arts & des ſciences, nous pourrions peut-eſtre leur en diſputer l'invention. La propreté & l'adreſſe que nous faiſons voir en tout ce que nous entreprenons, la delicateſſe de nos doits, la vivacité & le tour ingenieux de nôtre imagination, devroient bien leur avoir appris de quoy nous ſommes capables. Et s'ils ſe ſouvenoient combien les Arts ont eſté foibles dans leur commencement, combien ils ont eſté lents & incertains dans leur progrez, combien de gens y ont mis la main pour les perfectionner, combien il leur a couté de ſiecles & de peines pour les porter à

la perfection où ils ſont,& combien le hazard y a contribué, je crois qu'ils parleroient en cela de leur eſprit avec plus de modeſtie. Et lorſque je conſidere que l'on s'eſt paſſé ſi long-temps de toutes ces belles & cheres invẽtions;que l'on s'en paſſoit encore il n'y a qu'un ſiecle dans l'autre partie de la terre ſans que l'on en fuſt moins heureüx;que la pluſpart ne ſervent qu'à irriter nos deſirs, nôtre ambition, nôtre vanité,nôtre luxe, nôtre avarice, dont elles ſont les effets, & a augmenter nos beſoins,nos inquietudes, nos peines & nôtre miſere; Il me ſemble que l'on n'en a une ſi haute idée que parce que l'on y eſt accoûtumé.

N'avez-vous jamais jugé de l'eſprit des hommes par le rang qu'ils donnent aux Arts qu'ils ont inventez?pour moy quand je vois que les plus neceſſaires comme l'Agriculture,paſſent pour les plus vils & les plus bas, que ceux qui les exercent

ſont

ſont traitez comme la lie des Etats, & foulez comme la terre qu'ils cultivent; & qu'au contraire les métiers les plus badins, & les plus nuiſibles ſont regardez avec eſtime, je ne puis m'empécher de me dire à moy-méme qu'il y a bien du vuide dans ces teſtes mâles qui veulent eſtre conſiderées comme les plus ſolides.

Aprés cela nous ne devons point nous étonner que les femmes ſoient dans le mépris, quoy-qu'elles entendent mieux que les hommes le plus beau de tous les Arts qui eſt l'Art d'aimer, c'eſt-à-dire le principe, la fin & la regle de tous les autres; & qu'elles produiſent, qu'elles nourriſſent, & qu'elles élevent les hommes, & que par cette raiſon elles meritent ſeules la gloire & l'hõneur du plus bel ouvrage & du plus grãd ornemẽt du mõde, pour lequel tous les Arts ont été recherchez.

Si j'eſtois entenduë de quelqu'un de ceux qui ſe piquent de ſcience, il ne manqueroit pas de m'entreprendre

prẽdre ſur ſon métier,& de dire que ſes grands peres les ſçavans ſont dignes d'un rang & d'une reconnoiſſance particuliere, n'y ayant que les ſciẽces qu'ils ont invẽtées qui ſoiẽt capables d'ouvrir l'eſprit,de l'éclairer, de le regler,de le perfectionner & de le rendre ſociable & heureux.

C'eſt en effet ce que devroient produire les ſciences, mais ce n'eſt pas ce que produiſent celles dont les hommes font ordinairement profeſſion, n'y ayant point de gens plus ſauvages, plus fiers , plus incommodes plus opiniâtres , plus emportez, plus infatuez,plus ignorans,plus incapables de raiſon , ny plus ennemis des femmes & de l'amour, du moins en apparence, que ceux que l'on appelle ſçavans.

Il y a déja quatre ou cinq mille ans que les hommes employent à rechercher la verité. On les y met dés le berceau;la pluſpart y conſacrent toute leur vie,tout leur bien, & tous leurs plaiſirs, ils ont des greniers

greniers & des magazins remplis de la recolte des ſçavans leurs predeceſſeurs. Qu'ont-ils produit avec tout cela ? des chimeres, des préjugez, des erreurs, des ſectes, des diviſions, des hereſies, des ſuperſtitions qui n'ont ſervy qu'à troubler le repos du monde. Et aprés avoir bien diſputé, bien recherché durant tant de ſieclés, les uns ſoûtiennent que la verité eſt au fonds d'un puits où perſonne ne peut deſcendre ; d'autres que toute la ſcience conſiſte à reconnoître que l'on ne ſçait rien, & les plus Modernes, que l'on s'eſt trompé juſqu'icy par prejugé, & que pour devenir ſçavant, il faut en revenir à l'A b c, comme ſi l'on n'avoit jamais rien appris. N'avez-vous jamais vû ces charlatans qui arreſtent les ſots par leur vain babil dans les places publiques ; qui ſe traitent d'empoiſonneurs les uns les autres, & qui pour mieux vendre leur Mitridate s'habillent en maſcarade, & avalent des ſerpens.

C'eſt

C'eſt l'image des ſçavans de toutes ſortes d'eſpece. Faites-en vous-mémes l'application ; elle eſt aiſée.

Oüy la ſcience des hommes eſt une pure charlatanerie; il n'y a que la ſcience d'aimer qui merite un ſi beau nom, puiſque nous ne pouvons ny faire ny ſçavoir autre choſe avec certitude. C'eſt pourquoy les femmes y eſtant plus habiles que les hommes, elles ne leur doivent rien de ce côté-là. Et ſi vous avez bien compris le ſyſteme que je vous en ay donné, vous aurez le plaiſir de reconnoître vous-méme ce que je vous ay dit des ſçavans.

I'ay eu autrefois la folie de croire que c'eſtoit un tres-grand bon-heur que de naître dans un Empire floriſſant où l'on pût par le moyen des Arts, des ſciences & de la fortune acquerir des amis, des plaiſirs, des richeſſes, des habits ſomptueux, des palais magnifiques, une grande ſuite d'officiers & de domeſtiques, & jouïr par le moyen du commerce

de

de tout ce qui se trouve de beau & de curieux dans les païs étrangers. Mais depuis que je me conduits plus par raison que par coûtume, & que j'ay sçeu comment vivoient les premiers hommes, & comment vivent encore aujourd'huy ceux que le peuple appelle sauvages, parce-qu'il les a oüis nommer de la sorte, & qu'ils ne vivent pas comme luy, je me suis bien détrompée.

Dans le premier âge du monde, dont il nous reste encore quelque ombre dans les amours innocens des bergers & des bergeres, & dans les plaisirs de la vie rustique, quand elle n'est point troublée par la crainte des Puissances ny des Ennemis, tous les hommes estoient égaux, justes & sinceres, n'ayant pour regle & pour loix que le bon sens. Leur moderation & leur sobrieté estoit cause de leur justice; chacun se contentant de ce que la terre qu'il avoit receuë de son pere, rendoit aux soins qu'il avoit

pris

pris de la cultiver : Et s'employans tous ſans ſoucy, ſans envie, ſans ambition à un ſi loüable exercice, l'on ne reconnoiſſoit preſque point d'autre maladie que la vieilleſſe, dont on ne reſſentoit que de courtes incommoditez, & aprés avoir vécu un ſiecle.

Mais depuis que quelques hommes abuſans de leurs forces & de leur loiſir ſe furent aviſez de vouloir aſſujetir les autres, l'âge d'or & de liberté ſe changea en un âge de fer & de ſervitude : Les intereſts & les biens ſe confondirent de telle ſorte par la domination, que l'un ne put plus vivre que dépendamment de l'autre. Et cette confuſion s'augmentant à meſure que l'on s'éloignoit de l'état d'innocence & de paix, produiſit l'avarice, l'ambition, la vanité, le luxe, l'oiſiveté, l'orgueïl, la cruauté, la tyrannie, la tromperie, les diviſions, les guerres, la fortune, les inquietudes. En un mot preſque toutes les maladies

de

de corps & d'eſprit dont nous ſommes affligez.

Ie croy que c'eſt depuis ce temps-là que la verité & la juſtice ſe voyant perſecutées, celle-cy fut contrainte de ſe ſauver au Ciel, & l'autre de ſe cacher au fonds d'un puits, & que l'Amour n'oſant plus paroître devant tant de monde, qui ne s'eſtoit pourtant aſſemblé que pour luy, à cauſe des préjugez de coûtume & de bien-ſeance, fut obligé de mettre un bandeau ſur ſes yeux, & de paſſer pour un aveugle, comme un ſage de l'antiquité fut obligé de faire le fou pour pouvoir donner librement un bon conſeil.

Enfin pour combattre les hommes par les hommes mémes, je vous diray que le peu de ſages qu'il y a eu parmy eux conſiderant tout ce qui ſe paſſe dans les grandes ſocietez, n'y ont trouvé que deux faces conſiderables, l'une digne de riſée & l'autre de compaſſion. Ie ſuis bien de leur ſentiment. Et quand je regarde

garde seulement ce qu'ils ont établi à l'égard des femmes, je ne sçay s'ils ne meritent pas bien pour leur sagesse & pour leur justice, de porter sur la teste comme estans chefs des familles, les marques illustres de leur Excellence prétenduë.

J'Entre assez dans la pensée de cette admirable fille. Ie ne vois guéres de plus grande marque de la prévention des hommes que la persuasion où ils sont du merite & de la noblesse de leur sexe. Ce n'a été que pour mieux connoître leurs erreurs & leurs préjugez que je me suis appliqué à celuy-cy qui les renferme presque tous. Et comme je n'ay point eu d'autre dessein avec cela que de m'en divertir, en essayant ma plume. Ie finis par ce second ouvrage un sujet qui m'auroit pû fournir assez de matiere pour vingt volumes, si je l'avois voulu traitter dans toute son étenduë.

F I N.

VILLE DE LYON
Bibliothèque du Palais des Arts